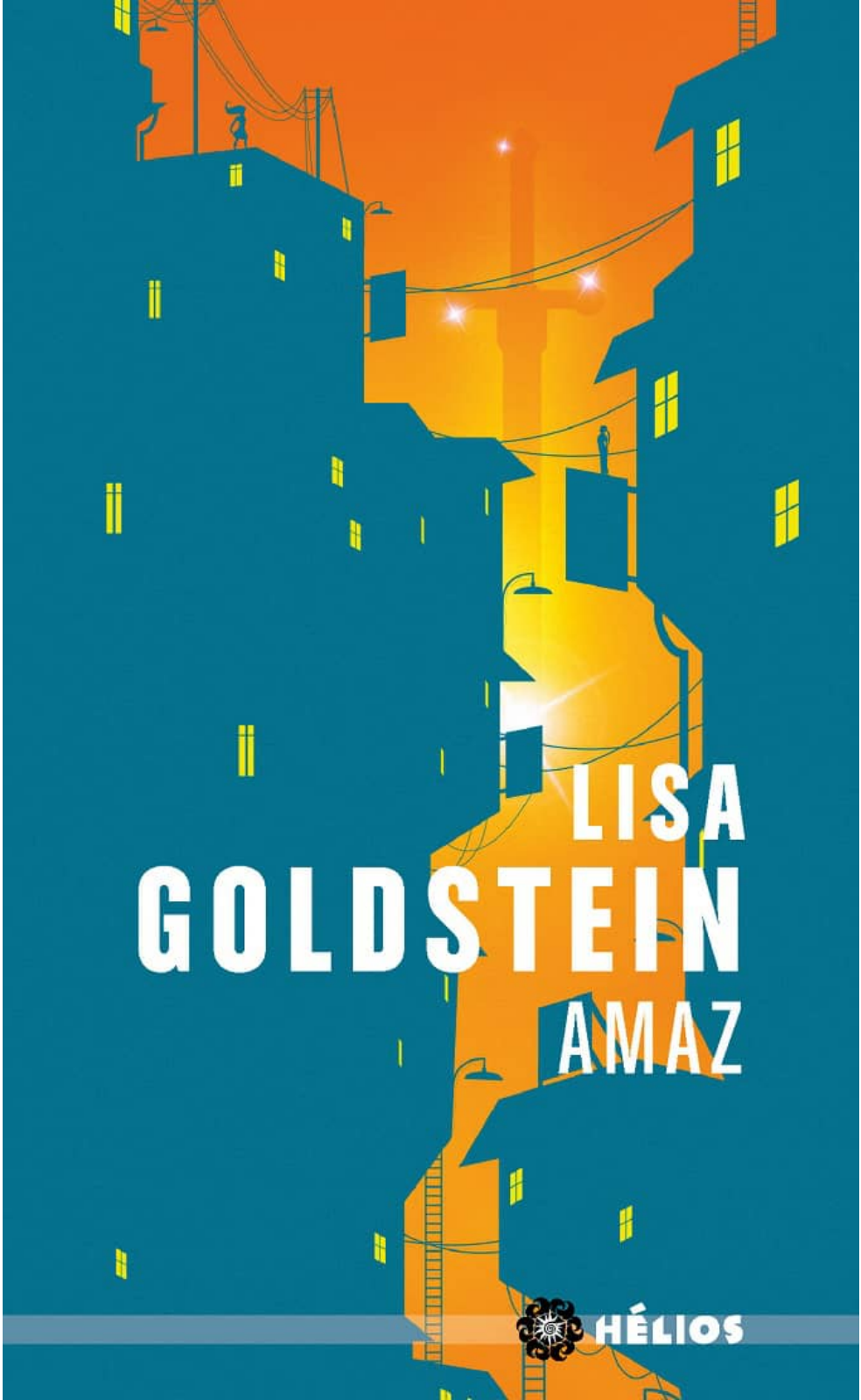
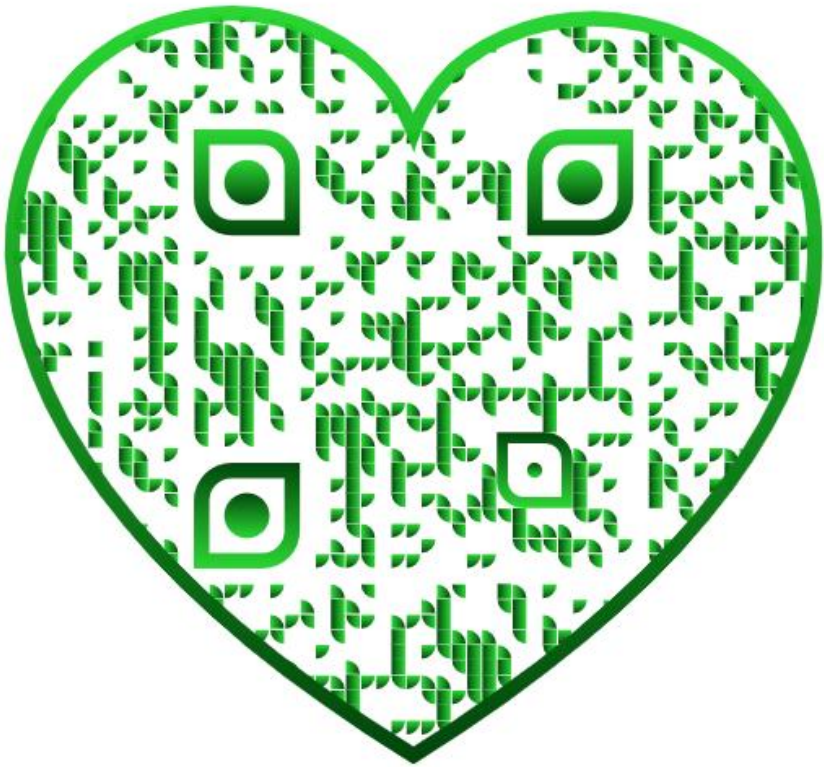

LISA
GOLDSTEIN
AMAZ
HÉLIOS



LISA
GOLDSTEIN
AMAZ
HÉLIOS

Amaz

Lisa Goldstein

Traduit par Patrick Marcel

© 2012-2017 **Les Moutons électriques**
Conception Mérédith Debaque

Pour le Dr. Mitchell Parmenter, orientaliste américain venu passer un an dans la cité d'Amaz pour y étudier une ancienne épopée dont il a retrouvé le manuscrit, comme pour son épouse et ses deux filles, c'est un séjour plein de promesses qui s'annonce.

Presque des vacances. Mais Amaz, où s'interpénètrent l'univers magique des Mille et une nuits et le climat conflictuel du Moyen-Orient contemporain, n'est pas une ville de tout repos. Les rues semblent y changer de tracé d'un jour à l'autre, les nouvelles se transmettent par l'intermédiaire de jeux de cartes divinatoires, une guerre séculaire y oppose secrètement les partisans de deux types d'écriture...

De touristes, les Parmenter deviennent explorateurs d'un monde encore plus étranger qu'ils ne l'imaginaient, puis protagonistes d'une quête dont l'enjeu est la texture même du réel. Voix majeure de la fantasy américaine, Lisa Goldstein livre un roman au merveilleux puissant, au « réalisme magique » étourdissant.

Dedicace

« Pour Mikey Roessner-Herman,

grande voyageuse devant l'Éternel. »

La maison du Dr Tamir

Quelque part dans la ville d'Amaz, le Dr Mitchell Parmenter se tenait au milieu d'une pièce qu'il découvrait. Au nom du ciel, pourquoi était-elle si vaste ? Le Dr Tamir, avec lequel il était convenu d'échanger leurs maisons respectives pour une année, donnait-il souvent des réceptions ? Dans ce cas, il serait déçu en voyant les dimensions du salon des Parmenter, c'était à craindre.

L'immense salle de séjour était très encombrée. De hautes bibliothèques en chêne, certaines protégées par des vitrines, recouvraient deux des murs. Sur leurs rayons s'entassaient des livres, des manuscrits, des géodes, des figurines animales grossièrement peintes, un piano à pouce africain, un nid contenant deux œufs parfaitement bleus. Mitchell reconnut deux cages jumelles indonésiennes taillées dans une calebasse ; les deux moitiés, conçues pour recevoir l'oiseau mâle et sa femelle, faisaient office de serre-livres. Des sabres, des tentures de soie et des masques décoraient les autres murs.

Mitchell promena une main distraite sur le dossier d'un des bancs disposés au centre de la pièce. C'était un grand et solide gaillard, avec la grâce pataude d'un mammifère marin : cheveux bruns et drus, yeux gris, nez en patate, lèvres charnues.

Le jeune homme qui l'avait conduit à la maison se déplaça légèrement, faisant craquer le parquet ciré. Mitchell se retourna ; il avait oublié sa présence. « Bien, bien », dit-il. Sa voix résonnait un peu sous le plafond voûté. « Honnêtement, je ne m'attendais pas à ça… Combien de chambres m'avez-vous dit qu'il y avait ?

– Trois, docteur Parmenter. »

Parfait ! Une pour Claire et lui, une pour Casey et une pour Angela. Il ne s'inquiétait pas pour Casey, mais comment Angie réagirait-elle à cette contrée étrange, à cette maison qui ne l'était pas moins ?

Le jeune homme l'invita à franchir une porte et ils suivirent un long couloir. « Voici les chambres, docteur. » Comparées au salon, elles paraissaient minuscules et très ordinaires : le parquet présentait des éraflures, la peinture blanche s'écaillait. Elles

étaient en outre beaucoup trop rapprochées, les deux premières attenantes, la troisième de l'autre côté de l'étroit couloir. Angie avait l'habitude de parler toute seule, elle poussait des cris et des éclats de rire. Il aurait du mal à se concentrer. Peut-être pourrait-il travailler à l'université ? Ça dépendrait du bureau qu'on lui avait attribué. Et Casey pourrait prendre la chambre contiguë à celle d'Angie ; elle supportait son voisinage mieux que lui.

Le jeune homme lui fit ensuite les honneurs de la cuisine et de la salle de bains – une seule pour quatre ! Toutefois, les installations semblaient neuves – avant de regagner le salon. Mitchell remarqua alors que les murs étaient faits de blocs de pierre grise soigneusement superposés. Il s'en approcha pour les examiner. Nulle trace de mortier. Chaque bloc s'ajustait parfaitement aux autres. « Quand cette maison a-t-elle été construite ? demanda-t-il.

– Oh! Elle est impossible à dater... Il y a environ trois siècles. Peut-être davantage.

– Est-ce qu'il n'y fait pas trop froid l'hiver ? s'inquiéta Mitchell.

– Bah ! Il ne fait jamais froid chez nous. »

Le jeune homme fit mine de se retirer. Mitchell se souvint de ses bonnes manières avec un temps de retard. « Merci pour la visite ! lança-t-il après lui. Et merci de m'avoir accueilli à l'aéroport. » Le jeune homme salua d'un signe de tête et referma derrière lui la porte de bois massif.

Le silence s'abattit aussitôt sur Mitchell. Malgré le soleil et les assurances du jeune homme, il eut brusquement froid. Il aurait voulu se rappeler son nom et sa fonction. Probablement quelque chose en rapport avec l'université. Il s'était rapidement présenté à l'aéroport, mais Mitchell n'était pas encore habitué à son accent, et la plupart de ses paroles lui avaient échappé.

Il se mit à faire les cent pas. Le parquet craquait bruyamment sous son poids. Allons donc ! se gourmanda-t-il. Ça ne te ressemble pas. À la maison, tu es toujours en train de réclamer la paix, tu ne peux travailler que dans un silence complet... Eh bien, te voilà comblé. Au boulot !

Il s'arrêta pour examiner une applique électrique en forme de bougie. Il en compta huit en tout, deux par mur. Au moins, nous avons l'électricité, songea-t-il. L'installation doit être bien

postérieure à la construction de la maison. Si jamais elle nous lâche, nous sommes fichus. Cette pièce n'a pas de fenêtres. Il fut saisi d'un frisson.

Je ne peux pas me mettre au travail, pensa-t-il. Je dois d'abord montrer le manuscrit au Dr Jara, pour qu'il me dise s'il le croit authentique. Inutile de me fatiguer s'il s'agit d'un faux.

Il fit quelques pas de plus. Dommage que Claire ne soit pas là. Encore un mois avant que le Dr Tamir n'achève ses études sur le terrain, qu'il rejoigne les États-Unis et emménage dans notre maison. J'espère qu'elle lui plaira. J'espère que ma famille se plaira ici. Cela nous sortira peut-être de l'ornière dans laquelle nous nous enfoncions.

Le lendemain matin, Mitchell émergea de la maison dans une lumière aveuglante, sa serviette dans une main et la lettre du Dr Tamir dans l'autre. De l'autre côté de la rue, écrivait celui-ci, vous verrez la statue d'un homme tenant un œuf.

Mitchell leva le nez de la lettre. En effet, l'homme de bronze de l'autre côté de la rue tenait délicatement un œuf au creux de la main. Les épaules rejetées en arrière d'un air héroïque, il semblait embrasser dans un même regard celui-ci et l'avenir. Pourquoi diable les habitants d'Amaz honoraient-ils ainsi un homme portant un œuf ? Il devait y avoir quelque histoire là derrière, un de ces contes folkloriques dont raffolaient ses collègues universitaires. Il se promit de creuser la question.

À gauche de la statue se tenait un petit groupe de gens silencieux, désœuvrés. Non, ils observaient la maison. Il parcourut rapidement la lettre, au cas où Tamir y aurait fait allusion, mais il n'y avait rien de tel. Il fronça les sourcils. Le groupe tanguait légèrement, comme entraîné par un mouvement de marée. Qu'est-ce qu'ils pouvaient bien fabriquer ? Ils étaient tous coiffés de turbans.

Sans leur prêter plus d'attention, il traversa la rue, suivant les instructions du Dr Tamir. En approchant, il remarqua que seuls les hommes avaient des turbans. Les femmes portaient des foulards resplendissants, bleus et rouges. Dans la violente clarté du soleil, il avait du mal à en soutenir l'éclat. Ni les uns ni les autres ne lui adressèrent la parole lorsqu'il les dépassa.

La plupart des rues ne portent pas de nom, poursuivait Tamir. En outre, la ville a été dévastée par un incendie il y a quelques années, et il s'y produit fréquemment des tremblements de terre de faible magnitude. Vous aurez peut-être l'impression, tant que vous n'y serez pas habitué, qu'elle est mouvante et possède une existence propre. Mais vous aurez tôt fait de trouver votre chemin jusqu'aux principaux points de repère. Néanmoins, si vous désirez vous écarter des sentiers battus… J'ai beau avoir passé toute ma vie dans cette ville, il m'arrive encore de m'y égarer.

Mitchell relut ce dernier paragraphe, le front barré d'un pli soucieux. Il n'y avait décelé aucune malice lorsqu'il l'avait lu pour la première fois, aux États-Unis, mais sous le ciel étranger d'Amaz, les mots prenaient un sens quasi mystique. Était-ce là l'homme qui allait occuper la maison des Parmenter pendant toute une année ? Peut-être aurait-il dû mieux se renseigner sur son compte…

Un homme traversa nonchalamment la rue avec un âne ; la circulation en fut paralysée. Des coups de klaxon furieux s'élevèrent, un type se pencha à sa fenêtre en hurlant, un autre descendit de sa voiture en claquant violemment la portière et brandit le poing en direction du conducteur de l'âne, qui demeurait indifférent à toute cette effervescence. L'air s'était brusquement saturé de gaz d'échappement, mais on y décelait toujours une pointe de cannelle, et autre chose encore. La mer ?

Mitchell s'éloigna. Tournez à gauche après l'espace vide, lut-il. Il ne distingua aucun espace vide, mais sur sa gauche se dressaient des rangées de parasols rouges qui allaient en diminuant sous l'effet de la perspective. Des cris rauques résonnaient dans l'air, évoquant une fête foraine, mais une fête foraine comme il n'en avait encore jamais entendu. Curieux, il s'approcha. C'était un marché aux animaux.

Une grosse femme trônait au milieu de perroquets aux couleurs étranges de fleurs exotiques. Plus loin s'empilaient des cages occupées par des singes ; au sommet, un macaque se suspendait à l'armature du parasol, comme s'il était le propriétaire des lieux. Des serpents dans des terrariums. Un ocelot solitaire qui arpentait sa cage. Attaché à un piquet en bout de rangée, un éléphant dressait sa trompe vers le ciel.

Mitchell sourit. Casey se plairait ici. Quant à Angie… Remarquerait-elle seulement qu'elle se trouvait en pays étranger ? Comme toujours lorsqu'il songeait à sa fille aînée, il se sentit mal à l'aise. Il allongea le pas.

Le marché aux animaux correspondait sans doute à l'« espace vide » mentionné par Tamir. Mitchell tourna à gauche, puis à droite au niveau de l'ancienne voie ferrée dont les rails s'enfonçaient dans la chaussée. Il lui sembla longer ensuite des kilomètres de boutiques qui ne proposaient que des équipements sanitaires. « Argent ? » demanda un mendiant. Il tenait fermement un bol entre ses pieds nus ; un coup d'œil furtif fit supposer à Mitchell qu'il lui manquait un bras, peut-être les deux. « Argent ? répéta le mendiant. Manger ? » Mitchell le dépassa d'un pas vif. À gauche, sur la devanture d'un magasin désaffecté, quelqu'un avait griffonné des graffitis illisibles ; par-dessus, une autre main avait tracé des lettres stylisées, presque circulaires.

Au fond d'une rue sur la droite s'élevait un immeuble de marbre qui ne pouvait être que l'université, fondée au début du siècle par les magnats des mines d'argent et depuis condamnée à une fortune moindre. La ruelle arborait à son entrée un panneau indicateur rédigé en lurqazi et en anglais : Avenue de l'Université. Il s'y rendit en hâte et découvrit le département d'anthropologie – un bâtiment en bois sans étage, comme tous les autres – au-delà de l'auditorium imposant et des services administratifs. L'appariteur lui fournit le numéro du bureau du Dr Jara. Il s'engagea dans le corridor et frappa à la porte.

« Entrez », fit une voix familière.

Mitchell poussa la porte. Derrière le bureau, en costume tabac et cravate de soie brune, siégeait le jeune homme qui l'avait accueilli la veille à l'aéroport.

Le costume et la cravate sauvèrent la mise à Mitchell ; sans eux, il aurait pris l'homme pour un secrétaire, commettant ainsi un impair irréparable. Il s'avança, la main tendue.

« Bonjour, docteur. » Devait-il mentionner l'aéroport ? Non, mieux valait faire comme si rien de tout ça n'avait eu lieu. Jara mettrait peut-être cet oubli sur le compte du décalage horaire. Bon sang, pourquoi fallait-il qu'il soit aussi distrait ?

« Ah ! Docteur Parmenter ! » fit Jara en se levant pour saisir sa

main. « Avez-vous apporté le manuscrit ? » Il avait le même accent que Tamir, nota alors Mitchell, celui des intellectuels d'Amaz, avec un petit quelque chose de britannique, et une préférence marquée pour les mots à rallonge dès qu'ils pouvaient en placer un. Casey avait connu une période semblable, songea-t-il avec un sourire, comme presque toujours quand il évoquait sa cadette. Dieu merci, ça lui avait passé.

Mais Jara le regardait avec insistance. Encore sa fichue distraction. « Oui, oui, je l'ai », répondit-il. Il déposa son porte-documents sur le bureau, composa le code et l'ouvrit. Jara en sortit délicatement la pochette en plastique transparent qui protégeait le manuscrit. « Et… où dites-vous avoir découvert ceci ? » demanda-t-il. Déjà, il examinait le réseau coloré de la calligraphie, l'antique écriture lurqazi, antérieure à l'alphabet romain.

« À l'université, répondit Mitchell. Dans une boîte étiquetée "Études arabes". » Il n'arrivait pas encore à croire à sa chance.

« Ah oui ! » Jara désigna un cercle de lettres peintes qui virevoltaient devant les yeux de Mitchell comme les motifs d'un kaléidoscope. « On nomme ceci le Soleil au-dessus des Eaux. Mais vous l'avez certainement déjà étudié… »

Mitchell acquiesça. Brûlant d'impatience, il demanda : « Croyez-vous qu'il soit authentique ? »

Le jeune homme se carra dans son fauteuil, les mains jointes. « Il est encore trop tôt pour l'affirmer, dit-il. Je vais devoir procéder à une série d'analyses…

– Il a déjà été expertisé, coupa Mitchell. D'après l'étude des matériaux, il pourrait dater du IXe siècle.

– Je parlais de mes propres analyses. Mais à première vue, je dirais qu'il pourrait être authentique. Oui, ça se pourrait. » Ses doigts effleurèrent le plastique. « Et, d'après vous, il indiquerait la voie…

– La voie qui mène à l'épée du roi des Gemmes, compléta Mitchell, presque dans un murmure. C'est peut-être… le fameux *Livre des Pierres*, celui que mentionnent les épopées. »

Le Dr Jara se perdit dans la contemplation des lettres, aussi éclatantes que le manteau du roi des Gemmes. « Figurez-vous, dit-il enfin, que j'ai consacré ma thèse à cette épée. J'ai étudié ses

caractères archétypaux, ses similitudes avec Excalibur, l'épée du cycle arthurien. Et voilà que vous prétendez qu'elle existe vraiment. Vous allez nous faire perdre la tête, docteur Parmenter.

– Eh bien, avança Mitchell, ne sachant trop quoi répondre, rendez-le-moi dès que possible. S'il vous plaît. J'ai hâte de me mettre au travail.

– Je vous crois sans peine », répondit Jara avec un mouvement de tête qui lui signifiait son congé. Maintenant qu'il y était obligé, Mitchell répugnait à se retirer, à lui abandonner le manuscrit. Il se leva et s'attarda un instant, dominant de sa masse impressionnante le petit bureau et la frêle silhouette de son interlocuteur. (Quel dommage qu'il n'ait pas saisi son nom la veille, à l'aéroport !) Mais Jara n'avait plus rien à lui dire, et Mitchell se résigna à sortir.

Il passa quelques heures à la bibliothèque et dans son nouveau bureau, déjeuna à la cafétéria, mais il ne pouvait pas faire grand-chose tant que Jara détenait le manuscrit. Il reprit la lettre de Tamir et suivit l'itinéraire qui devait le ramener à la maison.

L'attroupement au coin de la rue ne s'était pas dispersé ; il semblait même s'être agrandi. À sa vue, Mitchell réalisa qu'il n'avait aperçu de turbans nulle part ailleurs en ville. Il dépassa la statue, se demandant une fois de plus pourquoi l'homme portait un œuf. À moins que ce ne soit une femme ? Les cheveux longs entretenaient un doute, mais il ne désirait pas s'attarder auprès de la foule dont le silence lui paraissait lourd de menaces, comme celui de la mer. Il se hâta de traverser la rue.

Le salon lui parut froid et sombre lorsqu'il y pénétra. Il tâtonna à la recherche des lampes et les alluma. Les masques et les tapisseries surgirent du néant autour de lui. Il se rembrunit. Ce banc avait-il toujours été là, contre le mur ? N'était-il pas plutôt au centre de la pièce ? Il le dépassa et suivit le couloir, la mine toujours soucieuse bien qu'il ait déjà oublié pourquoi. Comme toutes les personnes qui ne s'intéressent guère à leur environnement, il était habitué à voir les objets changer de place autour de lui.

La chambre semblait avoir subi un des séismes mentionnés par le Dr Tamir. Son matelas jeté par terre avait été fendu par le milieu, ses valises vidées et leur contenu éparpillé. Les quelques

costumes qu'il avait suspendus dans le placard traînaient sur le sol, toujours sur leurs cintres, les poches retournées. Il s'avança avec l'expression hébétée qu'ont généralement les sinistrés, hésita un instant puis, d'un geste abrupt, il souleva le matelas pour le hisser sur le sommier. Le sentant se tordre entre ses bras, il l'abandonna pendant à demi hors du lit et se rua à l'extérieur de la maison.

L'attroupement de badauds était toujours là. Il tenta de deviner qui était leur chef, ne sachant comment les aborder. « L'un d'entre vous a-t-il vu quelqu'un entrer chez moi ? » demanda-t-il.

La foule s'agita confusément, comme un paquet de feuilles mortes sous la poussée du vent. Son expérience de l'enseignement lui avait appris à capter l'attention d'un groupe en isolant un individu en son sein. Il choisit un jeune homme dont le turban légèrement de travers avait attiré son regard : « Quelqu'un a-t-il pénétré chez moi en mon absence ? »

Il lui sembla que le groupe se remodelait à sa périphérie, mais le jeune homme ne bougea pas. Il dévisageait Mitchell à la façon d'un apprenti anthropologue effectuant sa première mission de terrain, comme s'il attendait quelque chose de lui. Finalement, il murmura quelque chose.

« Comprenez-vous anglais ? » s'enquit Mitchell. Le lurqazi qu'il lisait s'était profondément transformé au XVe siècle, et il n'avait de toute façon jamais essayé de le parler. « Y a-t-il quelqu'un ici qui parle anglais ? » questionna-t-il en pivotant sur les talons de façon à embrasser tout le groupe du regard. Il s'arrêta net, hors d'haleine et sur le point de perdre l'équilibre. « Avez-vous vu quelqu'un s'introduire chez moi ? » Silence. Il eut l'impression qu'ils se moquaient de lui. « Que faites-vous ici ? reprit-il. Pourquoi regardez-vous ainsi ma maison ? »

Il lança un nouveau coup d'œil à la ronde. La nuit approchait, bien que la circulation fût toujours aussi dense. Les klaxons s'interpellaient et se répondaient. Personne ne disait mot. « Je vais appeler les flics », dit-il. La foule le fixait toujours, comme fascinée. « Et j'en profiterai pour leur demander si vous avez le droit de stationner ici toute la journée. Vous entendez ? » Il s'éloigna. Il espérait avoir tiré son épingle du jeu, tout en craignant de s'être ridiculisé. Il résista à la tentation de se

retourner vers les gens qu'il sentait massés derrière lui, en train de l'observer.

Une fois rentré, il parcourut lentement les pièces vides où son pas résonnait, s'assurant qu'on n'y avait rien touché. Le capharnaüm du salon paraissait inchangé, mais comment être sûr qu'il n'y manquait rien ? Nom d'un chien, il allait devoir écrire au Dr Tamir ! Il regagna sa chambre, rangea ses costumes dans la penderie, vérifia qu'on ne lui avait rien pris. Ses traveller's chèques étaient toujours là, de même que la montre offerte par Claire pour son anniversaire. Il avait emporté son passeport avec lui en sortant.

Il revint au salon pour téléphoner, accompagné par les grincements du parquet. À la première tentative, il n'obtint qu'un bruit de friture. Il raccrocha, tripota le support, et perçut l'écho confus d'une autre conversation. Il eut enfin une standardiste et demanda la police. Dès qu'on eut pris son appel, il réclama un interlocuteur parlant anglais. Celui-ci lui déclara qu'on lui envoyait tout de suite quelqu'un. Il s'assit dans le salon où la faible lumière des lampes ne parvenait pas à chasser les ombres et se plongea dans son dictionnaire de lurqazi médiéval. Vers onze heures, il comprit que la police ne viendrait pas. Il se rappela qu'il n'avait rien mangé depuis le déjeuner. Avec un soupir, il reposa son livre et gagna sa chambre.

Il se réveilla un peu plus tard, affamé, hébété, certain d'avoir entendu du bruit. Il se leva, longea le couloir jusqu'au salon et ralluma les lampes blafardes. Tout était tel qu'il l'avait laissé. Il ouvrit la porte, laissant pénétrer la clarté d'un million d'étoiles. De l'autre côté de la rue, d'un noir plus foncé que celui de la nuit, se profilait le groupe d'hommes en turban. À croire qu'ils n'avaient pas bougé depuis des heures.

Au matin, la vérité lui apparut : la maison avait été mise à sac dans l'espoir d'y trouver le manuscrit. Curieux qu'il n'y ait pas pensé plus tôt. Qui connaissait son existence ? Seulement le Dr Jara, à moins que celui-ci n'en ait parlé à d'autres personnes. C'était donc forcément quelqu'un de l'université. Mitchell ne s'en étonna même pas. Il savait que des événements similaires, quoique moins violents, s'étaient produits dans son propre

établissement, aux États-Unis. Comme il se dirigeait vers le téléphone afin de rappeler la police, il résolut de ne mentionner ni le manuscrit ni l'université, à moins d'y être obligé. Il aurait trouvé indélicat d'attirer des ennuis à ses hôtes.

Il obtint la police à la troisième tentative. « Allô ? dit-il. Allô ? Y a-t-il quelqu'un qui parle anglais ?

– Allô ? Oui, j'éprouverais un plaisir immense à pratiquer mon anglais avec vous. Je vous en prie, poursuivez. »

Mitchell soupira. Encore un de ces fichus intellos ! Mais que diable faisait-il dans la police ? « On a pénétré chez moi par effraction, hier soir. J'ai aussitôt appelé la police – enfin, vous. On m'a promis d'envoyer quelqu'un, mais je n'ai vu personne.

– Ah ! Et que vous a-t-on dérobé ?

– Je ne pense pas qu'on ait pris quoi que ce soit, mais…

– Voilà pourquoi nous ne nous sommes pas déplacés. Si rien n'a été dérobé, il n'y a pas eu délit, et s'il n'y a pas délit, nous ne nous déplaçons pas. Comprenez-vous ?

– Vous… vous voulez dire qu'une effraction ne constitue pas un délit ?! Mon matelas a été éventré, mes affaires dispersées aux quatre coins de la chambre, et je n'aurais rien à y redire ?

– C'est exactement cela, monsieur.

– Et s'ils reviennent ? S'ils recherchaient quelque chose et revenaient parce qu'ils ne l'ont pas trouvé ?

– Ah ! Dans ce cas, cela concernerait la police. Vous n'auriez qu'à nous appeler.

– Mais, vous ne voulez pas… euh, relever des empreintes digitales, ou que sais-je, moi ? Vérifier les serrures ?

– J'ignore comment vous opérez en Amérique, répliqua l'autre, mais ici, c'est différent. Efforcez-vous de respecter nos usages. »

En dépit de sa fureur, Mitchell perçut l'ironie de la situation : un policier qui prêchait la tolérance à un professeur d'anthropologie ! « Et la nuit dernière ? reprit-il. Le policier auquel j'ai parlé a promis de venir. Dois-je comprendre qu'il n'en avait nullement l'intention ?

– C'est cela même. Il n'en avait aucunement l'intention.

– Mais nom de Dieu… Pourquoi a-t-il promis de le faire ?

– Ah ! Vous êtes à Amaz, monsieur. Un peu de tolérance ! »

Mitchell raccrocha sur un juron. À la réflexion, il était

probablement trop affolé pour avoir indiqué une adresse à l'homme auquel il avait parlé la veille. De toute évidence, il ne l'avait pas fait, car il ignorait lui-même l'adresse en question ! Chaque fois qu'il avait écrit au Dr Tamir, il avait dû porter sur l'enveloppe une suite d'instructions complexes qui semblaient tracer l'itinéraire depuis la poste jusqu'à la maison. Il n'avait aucune idée du chemin pour rejoindre celle-ci depuis le commissariat.

Après un nouveau juron, il alla examiner la serrure de la porte d'entrée. Elle ne paraissait pas avoir été crochetée. Il jeta un regard à l'extérieur. De l'autre côté de la rue, tel un défilé mystérieusement immobilisé, le groupe attendait toujours. Il s'était agrandi depuis la veille.

Mitchell referma la porte en la claquant. Si seulement Claire était là !

Borol et Marol s'en vont en guerre

Angie poussa un cri à l'étage.

« Seigneur », soupira Claire en levant les yeux de son journal. Elle lit toujours la même page, remarqua Casey. Elle va battre son propre record : plus d'une demi-heure ! Je devrais peut-être la chronométrer… Claire but une gorgée d'alcool et dit : « Casey, tu veux bien aller voir ce qui lui arrive ?

– Certainement, maman », répondit Casey en posant son manuel de physique.

Angie était assise sur le sol de sa chambre, ses carnets noirs étalés autour d'elle. Casey éprouva une pointe de jalousie en constatant une fois de plus combien sa sœur était belle, avec ses yeux bleus et sa chevelure d'or pâle. « Qu'est-ce qui se passe ? » demanda-t-elle.

Angie releva la tête. « Qu'est-ce que tu fais là ? dit-elle. Borol et Marol se préparent à combattre. Tu es venue discuter les termes d'un traité ? »

Casey jaugea la situation en un éclair. C'était une de ces journées où rien ne pouvait distraire Angie de ses royaumes imaginaires. Jusqu'à l'année écoulée, ces histoires avaient amusé Casey, mais maintenant qu'elle avait quatorze ans et sa sœur quinze, elle considérait qu'il était temps de tirer un trait dessus. Lorsqu'elle avait annoncé qu'elle n'avait plus envie de jouer, des incendies s'étaient subitement déclarés à Borol, le pays d'Angie, et Marol, celui de Casey, avait subi plusieurs invasions et épidémies. Pour finir, les deux royaumes s'étaient déclaré la guerre. « Non », dit Casey, bien décidée à ne pas ménager sa sœur, mais à l'arracher à son monde lointain par quelques mots bien sentis. « Je suis venue voir pourquoi tu avais crié.

– Un messager de Marol a ouvert la Porte de la Guerre dans la cité des Douze Portes, pour la première fois depuis quatre siècles, dit Angie. Elle utilisait tous les mots qu'elle pouvait de la langue qu'elles avaient inventé entre elles : messager, guerre, morte, cité. Les combats vont commencer.

– Rien de grave, alors », lui assena Casey. Angie tressaillit, mais

elle garda le silence. « Bon. Je retourne à mes devoirs.

– Ton royaume est condamné », reprit Angie en bordoril, la langue qu'elles avaient inventée. Ses yeux étaient durs comme des pierres. « Ça fait trop longtemps que tu diffères tes préparatifs guerriers. Cette fois les seuls mots de bordoril qu'elle put aligner étaient « toi » et « guerre ».

– Écrase-moi, alors », répondit Casey d'un ton qu'elle voulait désinvolte. Elle quitta la chambre et referma la porte derrière elle.

Dans l'escalier, elle se demanda ce qu'elle pouvait faire pour sa sœur. J'aurais peut-être dû coopérer davantage avec le psy que papa nous avait dégoté, songea-t-elle. Seulement, il n'a pas voulu apprendre le bordoril, alors que je m'étais proposée pour lui donner des leçons, et qu'Angie refusait de parler autrement avec lui. Il ne voulait pas non plus discuter avec moi du Mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient, de Freud. Moi qui pensais que les psys étaient formés à gérer les adolescents surdoués… Il faut croire que non. De toute façon, ça n'était pas une lumière. Il n'a pas tenu un mois avec Angie.

Je ne vois pas ce que je pourrais faire de plus pour elle. Papa et maman pensent que ça lui passera avec l'âge. Ça a été le cas avec moi. Mais papa et maman ont encore beaucoup à apprendre.

Elle regagna la cuisine. Sa mère avait presque terminé son verre et elle contemplait encore la même page du journal. « Que s'est-il passé ? » demanda-t-elle d'un air absent. Casey remarqua qu'elle n'avait pas peigné ses beaux cheveux blonds qui s'emmêlaient autour de son visage rond. Celui-ci semblait toujours aussi lisse, mais lorsqu'elle penchait la tête, Casey décelait un réseau de ridules dans les plis de son double menton.

« Oh, tu sais bien. Toujours pareil. »

Claire étendit lentement les mains devant elle, les doigts écartés, comme si elle attendait que son vernis sèche. « Il me tarde que nous partions, dit-elle. Ton père sait comment la prendre. Je me dis parfois que c'est sur lui seul que repose l'unité de la famille. Dieu sait que je ne sais pas y faire. »

Allons donc, maman ! pensa Casey en s'asseyant pour reprendre son livre. Tu ne sais pas que le ciment de la famille, c'est moi ?

Angie fit une croix dans un de ses carnets, et le messager fut abattu par une sentinelle sur les remparts. Et voilà ! pensa-t-elle, satisfaite. La première victime de la guerre, et c'était un sujet de Marol, un homme de Casey. Si celle-ci avait riposté, la frontière aurait été le théâtre d'une jolie échauffourée, mais puisqu'elle n'était pas là… Angie haussa les épaules. Casey n'avait même pas renforcées ses frontières. Le conflit s'achèverait vraisemblablement par la prise de Marol et sa mise à sac par Borol. Alors elle n'aurait plus besoin de sa sœur et serait libre d'explorer seule les deux pays.

Quand même, ç'aurait été plus amusant avec Casey. Cette pensée avait franchi ses défenses, comme un espion s'infiltrant dans la cité des Douze Portes. Quelques-unes des meilleures idées venaient de Casey. C'était elle qui avait imaginé la grammaire bordoril, elle encore qui, après avoir consulté les livres d'anthropologie de leur père, avait suggéré la fête du solstice d'hiver qu'elles célébraient ensemble tous les ans. Cette année, pour la première fois, elle la fêterait seule.

Au diable Casey ! Elle ne lui avait rien dit, mais Angie savait qu'elle préférait être ailleurs, dans le monde des autres. Mais qu'est-ce que celui-ci avait à leur offrir ? Elles en avaient maintes fois discuté, pour parvenir chaque fois à la même réponse : rien. Les gosses qui se fichaient d'elles parce qu'elles réussissaient trop bien en classe. Pire encore, les garçons qui suivaient Angie à la sortie du lycée en braillant, sifflant et l'interpellant. Pourquoi ? Parce qu'elle avait de longs cheveux blonds et des nichons ? Casey ne voyait-elle pas à quel point c'était idiot, à quel point tout le monde était idiot ?

En tout cas, elle avait trouvé la solution à une partie de ses problèmes. Elle avait cessé de faire ses devoirs, renoncé à toute activité en dehors des Deux Royaumes. Au lycée, on ne pouvait plus la traiter de grosse tête. Elle savait que ses parents avaient été convoqués par ses professeurs, mais elle s'en moquait. L'école n'avait rien pour lui plaire, il lui manquait la poésie, la flamboyante complexité de la longue histoire de Borol et Marol. « Mais Borol et Marol *n'existent pas* », disaient-ils tous un jour ou l'autre. Qu'est-ce que ça pouvait faire ? Les Deux Royaumes étaient si beaux…

Aussi, pourquoi Casey ne voulait-elle plus jouer ? Elle méprisait l'opinion des autres, mais Casey était sa seule amie depuis si longtemps. Son rire et ses remarques cinglantes sonnaient comme des reproches. Angie se pencha sur un nouveau carnet, ses longs cheveux formant un voile devant son visage, et entreprit le décompte de ses troupes.

Le lendemain était lundi, jour de classe. À l'heure du déjeuner, Casey avait la permission de quitter le lycée et de prendre le bus pour l'université. Elle n'avait pas oublié son enthousiasme quand son conseiller pédagogique lui avait mis sous les yeux la liste des options que celle-ci proposait. « C'est vrai ? J'ai le droit de suivre tous les cours que je veux ? » s'était-elle exclamée.

Elle avait eu tort de laisser paraître sa joie. Comme à la maison, on consacrait toujours plus de temps aux gosses à problèmes. Elle avait finalement opté pour un cours de physique du premier degré. Au début, ç'avait été un soulagement de quitter l'école, de sauter un repas, d'oublier les gamins idiots et leurs conversations futiles, les professeurs encore plus ineptes que leurs élèves. Mais ces dernières semaines, elle avait entrevu que les étudiants étaient tout aussi balourds. Elle s'était sentie flouée. Elle avait cru accéder enfin à une vie différente, avec des gens capables de la comprendre. En réalité, rien n'avait changé.

La semaine précédente, elle avait eu une entrevue avec le conseiller. Il avait marmonné que le lycée lui faisait grâce de l'année qu'elle passerait à Amaz, et qu'à son retour, elle pourrait s'inscrire directement à la fac. En fonction de ses résultats, avait-il ajouté, et de sa conduite. Qu'entendait-il par là ? Savait-il qu'elle allait au café et fumait de l'herbe après les cours ? Non, c'était absurde, comment l'aurait-il appris ? Elle avait hâte d'aller à l'université, là où enseignait son père, mais pas question de céder au chantage. Elle savait que ses résultats seraient bons. Pour le reste, elle continuerait à sortir avec les étudiants plus âgés. Et puis merde ! Dans à peine un mois, elle leur ferait ses adieux !

Sa première réaction, quand son père avait annoncé qu'ils allaient séjourner un an à Amaz, avait été de se rendre à la bibliothèque. Celle de leur quartier ne possédait que deux ouvrages sur le pays mais la bibliothécaire l'avait mise en contact

avec un réseau international de correspondants. Elle avait choisi Rafiz au hasard dans une liste au dos d'un magazine. Assise près de la fenêtre du bus, elle sortit la dernière lettre qu'elle lui avait écrite et la relut.

Cher Rafiz,

Je suis au regret de te dire que la plupart de tes suppositions me concernant sont fausses. J'ai quatorze ans, et non vingt, comme tu le croyais. Toutefois, je suis très mûre pour mon âge ; je fréquenterai probablement l'université dès l'année prochaine. J'espère que tu n'es pas trop déçu.

J'ai des cheveux bruns mi-longs, avec des reflets roux sous certains éclairages (enfin, je voudrais bien !). Pour tout dire, j'avais commencé à les teindre en roux, mais un des livres que j'ai lus sur Amaz disait que les femmes qui se teignent les cheveux y passent pour des débauchées, aussi ai-je arrêté.

Ce que j'ai de mieux, à mon avis, ce sont mes yeux gris. Le pire, c'est mon nez trop gros, comme celui de mon père. Mais tu en jugeras toi-même : je t'envoie une photo.

À toi maintenant. De quoi as-tu l'air ? Je dirais que tu as vingt ans, que tu es grand, élancé, avec un visage mince et des yeux noirs. Ai-je raison ? Envoie-moi une photo si tu en as une.

Je suis impatiente de connaître Amaz et de voir de mes yeux tout ce que j'en ai lu depuis des mois. Mon père est déjà là-bas. Bien sûr, j'ai hâte de te rencontrer.

Amicalement,

Casey

P. S. Est-ce que le guide disait vrai à propos des femmes qui se teignent les cheveux ? Sinon, je recommencerai à teindre les miens.

Le bus approchait de son arrêt. Elle plia la lettre, la glissa avec une photo dans l'enveloppe, cacheta celle-ci, et descendit.

Elle avait quinze minutes devant elle avant le début du cours. Le conseiller lui avait suggéré d'utiliser ce temps pour déjeuner. Elle préféra aller aux toilettes et s'appliquer le maquillage qu'elle

avait volé à sa sœur. Celle-ci ne lui en voudrait pas. C'était leur mère qui avait offert ces produits à Angie lorsqu'elle s'était mise en tête de la socialiser. Comme si Angie avait besoin de se maquiller pour être belle ! Le maquillage, allié à sa taille (Casey était grande pour son âge), l'aidait à paraître un peu plus âgée.

En pénétrant dans la salle de cours, elle sentit la lettre peser dans son sac comme un véritable trésor. Plus que quelques semaines, se dit-elle. Plus que quelques semaines, et je serai dans un pays étranger. Ailleurs.

*

Puis, soudain, il fut temps de partir. Casey rassembla ses livres de physique, un guide d'Amaz, un dictionnaire et un recueil d'expressions lurqazi, ainsi que cinq ou six autres bouquins trouvés à la librairie du campus. Angie réunit tous ses carnets noirs, la longue histoire de Borol et Marol. Claire fit les valises pour tout le monde, les défit quand son mari lui eut dit au téléphone combien il faisait chaud à Amaz, les défit à nouveau après avoir jugé qu'il risquait de faire plus froid en hiver. Casey fit ses adieux à tout le monde à l'université, dormit à peine deux heures la nuit précédant le départ, s'assoupit dans le taxi qui les conduisait à l'aéroport, et sursauta en entendant sa mère menacer : « Je te garantis qu'on va te laisser là si tu ne te réveilles pas ! »

Mitchell assista au débarquement depuis l'aérogare. Il vit Casey dévaler la passerelle et rejoindre la file d'attente pour faire viser son passeport. Quand elle releva la tête, il lui adressa un signe de la main à travers la vitre. La piste goudronnée semblait se liquéfier sous l'effet de la chaleur. Quelques minutes plus tard, elle fit irruption dans l'aérogare et l'étreignit avec une telle force qu'elle faillit le renverser.

« Salut », dit-il lorsqu'elle l'eut lâché. Il l'examina à la dérobée, profitant de ce qu'elle se détournait. Ses cheveux n'étaient-ils pas plus roux auparavant ? « Où se trouvent ta mère et Angie ?

– Oh, encore dans l'avion », répondit Casey. Les touristes se précipitaient vers la gauche, comme poussés par une main invisible, en direction des taxis et des cars climatisés qui les

conduiraient vers les hôtels et les plages. « Moi, je ne tenais plus en place. »

Claire et Angie pénétrèrent à leur tour dans l'aérogare, Claire agitant la main, Angie dépourvue d'expression. Pour la centième fois sans doute, Mitchell se dit qu'une de ses filles au moins lui avait donné satisfaction. Il regarda Casey, debout près de la baie vitrée, et une vague de tendresse l'envahit. Si jamais il lui arrivait quelque chose… Mais que pouvait-il lui arriver ? Elle était parfaitement capable de se défendre. S'il fallait s'inquiéter, c'était plutôt pour Angie.

Il serra Claire dans ses bras, guida sa petite famille jusqu'au tapis roulant où défilaient les bagages, puis ils franchirent les portes vitrées pour rejoindre le taxi qui les attendait au bord du trottoir. Angie marchait un peu à l'écart, comme si elle ne les connaissait pas. Dans la voiture, il se tourna vers Claire, assise à l'arrière, et lui demanda : « Le Dr Tamir est bien arrivé ? »

Elle fit un signe de tête affirmatif et son regard alla se perdre dans le dédale des rues. La voiture stoppa brutalement, et le conducteur se mit à klaxonner, se joignant au concert d'avertisseurs.

« Il a reçu ma lettre ? ajouta Mitchell.

– Quelle lettre ? demanda Claire sans le regarder.

– Qu'est-ce que c'est ? » s'exclama Casey en désignant des étals qui débordaient jusqu'au milieu de la chaussée. La circulation reprit son cours. Le taxi fit une embardée pour éviter les étals mais frôla l'un d'eux au passage.

« Je n'en sais rien », avoua Mitchell, puis il reprit à l'intention de Claire : « La lettre que je lui ai adressée. Sa maison a été cambriolée. Rassure-toi, on ne nous a rien pris », ajouta-t-il vivement, bien que Claire n'ait manifesté aucun signe d'inquiétude. « Mais la police ne se déplace qu'en cas de vol. Alors je lui ai envoyé la liste de tous les objets de valeur que j'ai pu dénombrer… S'il découvre qu'il y manque quelque chose, j'arriverai peut-être enfin à la faire venir.

– Il ne m'en a pas parlé, dit Claire.

– Et ça, qu'est-ce que c'est ? s'enquit Casey. Ces bâtiments, là-haut, sur les collines ? »

Mitchell leva les yeux et aperçut des flèches pâles, des dômes

de marbre, des toits dorés qui flamboyaient au soleil. Il n'avait pas souvenir de les avoir jamais vus. Peut-être Casey les avait-elle fait apparaître. « Je ne sais pas, avoua-t-il à nouveau.

– Il fait toujours aussi chaud ? » reprit Casey.

Enfin une question à laquelle il était capable de répondre ! « C'est comme ça depuis mon arrivée.

– Où se trouve la rue du 25-Novembre ? » demanda-t-elle subitement en se penchant vers le siège avant. Elle se tourna vers le chauffeur et commença : « Lok tol…

– Les rues ne portent pas de nom ici », l'interrompit Mitchell, trop content de lui apprendre quelque chose. « On se dirige à l'aide d'indications… »

Le chauffeur avait cessé de faire semblant de surveiller la route pour regarder Casey, interloqué. Il prononça à toute allure quelques mots en lurqazi. Elle secoua la tête et articula péniblement quelque chose. « Un peu, oui », dit enfin le chauffeur en anglais. « Oui, je parle un peu votre langue. »

Pourtant, il avait prétendu ne pas comprendre l'anglais quand Mitchell l'avait hélé, quelques heures plus tôt. Il avait été obligé de lui mimer les mots « aéroport » et « avion », conscient du ridicule de la situation, et craignant vaguement d'être conduit à une réserve pour oiseaux. Où Casey avait-elle déniché une méthode de lurqazi ? Décidément, sa fille ne cesserait jamais de l'étonner !

« La rue du 25-Novembre, oui, je peux trouver, disait le chauffeur. Des boutiques de… des boutiques de… » Ici, son anglais le trahit ; il haussa les épaules et, au grand soulagement de Mitchell, reporta son attention sur la route.

« Que cherches-tu ? demanda Mitchell à Casey.

– Mon correspondant. C'est là qu'il habite.

– Oh ! Et comment as-tu trouvé un correspondant à Amaz ? Un jour, j'ai vu un marché aux animaux ici. Le lendemain de mon arrivée. Je ne l'ai jamais revu depuis.

– Qui sont ces gens en turbans ? s'étonna Casey. Une secte ? »

La maison du Dr Tamir se trouvait sur la gauche. Le petit groupe silencieux était toujours rassemblé de l'autre côté de la rue. Un soir, Mitchell avait appelé la police à ce sujet. On lui avait poliment expliqué que ces personnes n'enfreignaient aucune

loi. « C'est ici que nous habitons, annonça-t-il.

– On dirait… C'était une église, non ? remarqua Casey. On l'a transformée en maison d'habitation, mais pour ces gens, elle a conservé son caractère sacré. C'est pourquoi ils restent là à la contempler. Exact ? »

Le chauffeur se gara le long du trottoir, et Mitchell dissimula son embarras en le payant. Quand Casey descendit, le chauffeur lui dit quelques mots en lurqazi. Elle pouffa et rougit. Elle est vraiment très jeune, songea Mitchell. Nous avons un peu trop tendance à l'oublier.

À l'intérieur, Mitchell éclaira le salon et montra à sa famille les masques, les tapisseries et les figurines, en se rengorgeant comme s'il les avait personnellement rapportés des quatre coins du monde. Seule Casey s'approcha des rayonnages afin de déchiffrer les titres des livres. « On dirait qu'il lit l'allemand », commenta-t-elle en se retournant.

– On dirait, approuva Mitchell. Vous avez faim ?

– Ouais ! » fit Casey. Claire et Angie ne dirent rien, mais il crut voir son autre fille acquiescer de la tête.

« OK ! Prochain arrêt, la cuisine ! » Il s'était rendu à l'épicerie au coin de la rue avant d'aller les chercher et leur avait confectionné un casse-croûte à base de pain, de fromage et de lait. Il y était parvenu au prix d'efforts surhumains, d'un marchandage interminable avec l'épicier et d'un répertoire étendu de mimiques, mais son ingéniosité ne parut impressionner aucune de ses femmes.

« Tu es sûre que Tamir n'a pas mentionné ma lettre ? » demanda-t-il encore à Claire.

Assise en face de lui, celle-ci saisit un morceau de fromage mais sa main s'arrêta à mi-chemin de sa bouche, comme si elle avait subitement oublié son existence. « Attends un peu, dit-elle. Si, il en a parlé. Il m'a chargée de te dire de ne pas t'inquiéter, qu'à son retour il vérifierait s'il manquait quelque chose, et que de toute façon, il était incapable de se rappeler précisément ce qu'il possédait. » Elle reposa le morceau de fromage.

« Tu en es sûre ? » insista Mitchell. S'il s'était agi de sa propre maison, il se serait empressé d'expédier la liste de ses biens les plus précieux.

« Évidemment ! » rétorqua Claire, et pendant quelques instants, elle eut l'air d'une gamine espiègle qui le défiait presque de la contredire. C'était le sourire d'une sauvageonne, celui qui l'avait séduit autrefois à l'université. Il lui rendit son regard, soudain plus détendu. Elle reprit : « Tu as acheté de quoi boire ?

– Non. Il n'y avait rien à l'épicerie. Mais quand tu auras appris à te diriger en ville, je suis sûr que tu trouveras ton bonheur.

– Mon Dieu ! soupira Claire. Je n'avais pas pensé à ça… Je vais être obligée de faire les courses.

– Ça ne sera pas si difficile. Et Casey t'aidera. J'ignorais qu'elle parlait le lurqazi comme une autochtone.

– Ce n'est qu'un recueil d'expressions, papa, protesta Casey. Je l'ai trouvé à la librairie du campus. Tu pourras me l'emprunter, maman. Toi aussi, Angie. »

Angie continua à détacher la croûte de sa tranche de pain sans répondre. Un de ces silences caractéristiques de leurs repas en famille s'abattit sur eux. Le regard de Mitchell alla de l'une à l'autre de ses filles. Il aurait aimé dire quelque chose pour alléger l'atmosphère, les sortir du monde silencieux d'Angie. Enfin, celle-ci se leva et regagna le salon, abandonnant son pain, proprement séparé de sa croûte, dans son assiette.

Mitchell mourait d'envie de commenter son comportement devant Claire et Casey, quitte à les faire rire à ses dépens. Mais c'était impossible. Une sorte d'étiquette s'était constituée autour des problèmes d'Angie, de ceux de Claire, et même de Casey. Personne n'avait le droit d'y faire allusion, de crainte de les aggraver. Pas étonnant qu'il se soit jeté à corps perdu dans un travail qui consistait à décoder des assemblages de mots.

Après dîner, il montra les chambres à Claire et Casey. De retour dans le salon, il vit qu'Angie avait pris place sur l'un des bancs de bois et qu'elle griffonnait furieusement dans un petit carnet noir.

Rue du 25-Novembre/l

Dans la rue des brocanteurs, toutes les journées commencent de la même façon. Les premières lueurs de l'aube frappent les stores d'un côté de la chaussée, étirant à leur pied des ombres qui viennent lécher la façade des maisons. Dans les boutiques privées de stores, la lumière livre une bataille perdue d'avance aux vitres noires de crasse. Ce qui se cache derrière reste un mystère, un secret qu'un œil extérieur ne doit pas percer. De l'autre côté de la rue, les maisons sommeillent encore, noyées dans la nuit. Quelques heures plus tard, ombre et lumière auront échangé leurs territoires ; les boutiques de l'après-midi resteront ouvertes dans la soirée, tandis que celles du matin se fondront dans le crépuscule une fois leurs stores tirés. Les habitants les plus vieux sont tous installés côté après-midi.

Mama, la plus ancienne des marchandes de la rue, s'éveille dans la chambre qu'elle partage avec ses douze enfants. Bien que sa boutique soit située côté après-midi, elle est toujours la première ouverte. Quelques oiseaux chantent, de rares voitures bringuebalent sur les pavés inégaux. Elle sort le premier objet qui lui tombe sous la main – une lampe, un écran de cheminée, un pressoir. Encore trois ou quatre allers-retours et elle en a fini. À son dernier voyage, elle pousse dehors un antique fauteuil relax dont les coussins de cuir ont adopté la forme de son corps au fil des ans. C'est dans ce fauteuil que la grosse femme, vêtue d'une blouse brodée et d'une jupe cousue de piécettes, passera le reste de la journée. Un de ses enfants encaissera la monnaie, si toutefois quelqu'un achète quelque chose.

S'il pleut (ce qui arrive rarement), elle tirera son fauteuil à l'intérieur de la boutique. Si aucun client ne s'est présenté à la fin de l'après-midi, elle ira flâner dans la rue, confiant à ses enfants la garde du commerce, pour se livrer à toutes sortes d'achats, d'échanges, de ventes avec ses voisins, excepté Rose Bleue, bien sûr. (Parfois un objet circule d'un bout de la rue à l'autre des mois durant, comme une épave à la dérive, jusqu'à ce qu'on perde sa trace.) Sinon, elle passe presque tous les jours de l'année dans

ce fauteuil. Seules deux choses peuvent inciter Mama à fermer sa boutique.

La première est un touriste anglophone. Mama n'a rien contre ceux-ci, contrairement à certains de ses voisins, mais elle a été élevée par un missionnaire américain, et dans son esprit, l'anglais est la langue de Dieu. Quand un Américain s'adresse à elle, elle est tellement troublée par l'idée que son interlocuteur puisse être Jésus en personne qu'elle en oublie tout ce qu'elle a appris, hormis le Notre Père. Elle bégaie, rougit, agite la tête et finit par battre en retraite dans la pénombre de sa boutique dont elle claque la porte au nez du visiteur, les piécettes qui ornent sa jupe tintant et jetant des éclairs.

Mama se distingue aussi par sa méthode divinatoire. Pendant que ses voisins méditent sur leur tarot avant d'ouvrir leur boutique, Mama étudie depuis son fauteuil les plaques minéralogiques des voitures de passage. Nul ne sait comment celles-ci lui délivrent leur message, mais certains jours, on la voit secouer la tête en se relevant et rentrer dans sa boutique. L'ascendant de Mama sur le reste de la rue est tel que certains autres marchands secouent la tête à leur tour et ferment leur propre commerce.

D'habitude, la deuxième à sortir est Rose Bleue, la voisine de Mama, ainsi nommée à cause des tatouages sur les paumes de ses mains. Rose Bleue habite la rue depuis presque aussi longtemps que Mama. Elle est aussi maigre que l'autre est grosse. Ses cheveux frisottés s'agitent quand elle parle. Quand elle soulève sa grille dans un grincement infernal qui fait voler le silence en éclats, Mama pousse un soupir discret.

Mama et Rose Bleue ne se parlent plus depuis dix-sept ans. Personne d'autre n'habite la rue depuis assez longtemps pour en connaître la raison. Rose Bleue prétend qu'un jour, un touriste a par erreur rendu à Mama quelque chose qu'elle lui avait elle-même vendu et que Mama, quoique sachant la valeur de l'objet, s'est tue et l'a ensuite revendu à un riche Grec. Quand Rose Bleue relate l'histoire, il s'agit parfois d'un collier, parfois d'un vase. Mama n'a jamais démenti ni donné sa version de l'histoire. Quand on la lui demande, elle est subitement trop occupée pour bavarder.

Autour de Rose Bleue et Mama s'ouvrent maintenant d'autres boutiques ; de nouvelles marchandises prennent place dans la rue. Les gens s'interpellent, se saluent de la main. Quelqu'un repère deux serre-livres dans l'échoppe en face et traverse la rue pour discuter avec le propriétaire. Survient un étranger, le premier client de la journée, et soudain chacun converse avec son voisin, chacune met de l'ordre dans ses articles. Personne ne veut paraître à l'affût.

Ce jour-là avait débuté comme tous les autres dans la rue du 25-Novembre (ainsi nommée en l'honneur d'une révolution si ancienne qu'un seul homme dans tout Amaz en garde le souvenir). Au milieu de la matinée, Mama était assise dans son fauteuil, plissant les yeux pour surveiller les voitures de passage. Un jour, le gouvernement avait enregistré que Mama avait trois enfants d'âge scolaire, aussi envoyait-elle chaque jour trois enfants différents à l'école. Les professeurs semblaient n'y voir que du feu. Les autres déjeunaient, faisaient la course dans la rue ou jouaient dans le terrain vague voisin.

À midi, une des filles de Mama lui servit son déjeuner à l'extérieur. Certains marchands – dont Rose Bleue – fermaient boutique après manger pour faire la sieste, mais pas Mama. Contrairement à ses habitudes, elle compta ses enfants : trois à l'école, deux qui s'apostrophaient quelques maisons plus loin, cinq qui traînaient dans la rue, une qui lui apportait son déjeuner… Manquait l'aîné.

« Où est Jarek ? » demanda-t-elle à sa fille.

Celle-ci haussa les épaules.

C'est alors qu'un homme se présenta et demanda à Mama si elle avait un chapeau haut de forme. Mama adressa un coup de menton à sa fille et lui dit : « Montre-lui. » L'enfant fit entrer le client dans la boutique sombre et poussiéreuse, et Mama oublia momentanément son fils aîné.

Deux heures plus tard, une vieille Volvo descendit la rue dans un grand vacarme. Mama examina sa plaque d'immatriculation et fronça les sourcils. Avec effort, elle se leva et pénétra dans la boutique où sa fille était toujours occupée avec l'homme qui voulait un chapeau. « Sors », ordonna-t-elle à l'enfant, et elle s'engagea dans l'escalier qui menait à la chambre.

La pièce était vide. Elle farfouilla dans un porte-parapluies en forme de patte d'éléphant sur le palier, y trouva une ombrelle déchirée et une épée rouillée avant de mettre la main sur la canne qu'elle cherchait. Elle redescendit en ahanant. Puis, pour la première fois depuis dix-sept ans, elle s'approcha de la maison voisine et frappa à la porte de Rose Bleue.

Pas de réponse. Mama actionna en vain la poignée. Elle frappa de nouveau en maugréant, puis saisit le trousseau de clefs accroché à sa jupe. La quatrième ouvrit la porte. Son regard survola la boutique. Tout y était éteint, même la caisse enregistreuse électronique de Rose Bleue. Cette machine, avec ses chiffres bleu électrique pareils à des veines, avait suscité l'admiration de toute la rue trois ans plus tôt, mais Mama ne l'avait jamais vue. Déçue de ne pas la trouver allumée, elle gravit lentement l'escalier.

La porte de la chambre n'était même pas fermée. À l'intérieur, Jarek et Rose Bleue gisaient nus sur le lit, étroitement enlacés. Jarek entrouvrit les yeux, les ouvrit tout à fait quand il vit qui se tenait sur le seuil. Poussant un cri, il bondit hors du lit et fila sous le nez de sa mère. Rose Bleue regarda celle-ci à travers ses cils et sourit à demi.

« Hum ! » grogna la grosse femme avant de s'élancer dans l'escalier derrière son fils nu comme un ver.

Elle le rejoignit dans leur chambre. Il avait enfilé le pantalon d'un de ses jeunes frères, qui lui descendait à mi-mollet. « Mama, je… commença-t-il.

– Tourne-toi, coupa sa mère.

– Je… Elle m'a forcé…

– Tourne-toi ! »

Plein d'appréhension, Jarek présenta son dos à Mama. Allait-elle le frapper avec sa canne ? Elle lui pinça cruellement l'oreille et l'entraîna vers un miroir au cadre terni, accroché à la porte. « Regarde », dit-elle.

Jarek jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Sur son omoplate, il reconnut les tatouages de Rose Bleue.

C'était au tour de Rose Bleue d'héberger Rafiz. Avec la lenteur majestueuse des constellations, celui-ci parcourait un côté de la

rue, puis l'autre. Il lui fallait presque un an pour effectuer son cycle. Il remplaçait les vitres brisées, réparait les voitures, montait des circuits électriques, fabriquait des jouets en bois pour les enfants. Lorsque quelqu'un était malade, il tâtait son pouls, lui soulevait les paupières, posait quelques questions, prescrivait une ou deux herbes. Parfois il l'envoyait chez le médecin, quand il lisait la mort sous ses paupières. S'il n'avait jamais visité le pays de la mort, il était persuadé que les docteurs le faisaient couramment. Sinon, pourquoi avaient-ils de si beaux cabinets, des voitures si élégantes ? Personne dans la rue ne s'était jamais plaint de Rafiz après une de ses consultations.

Jarek ne vit pas d'un bon œil Rafiz s'installer auprès de Rose Bleue. Rafiz appartenait à son enfance, au même titre que le fauteuil en cuir de sa mère, et il le savait très âgé. Pourtant, il lui déplaisait que Rose Bleue cohabite avec un autre homme. Il se demandait si elle lui battait froid parce qu'elle couchait maintenant avec Rafiz, et si elle lui réclamerait un jour ses tatouages. Parce qu'il était très jeune, parce que Rose Bleue était la première femme dont il ait partagé le lit, il lui faudrait au moins dix ans pour comprendre qu'elle avait fait l'amour avec lui à seule fin de marquer un point dans le jeu compliqué qui l'opposait à sa mère. En attendant, il était trop fatigué pour y réfléchir. Mama le faisait lever tôt et l'expédiait maintenant tous les jours à l'école, bien qu'il y fût le plus âgé, les professeurs mis à part.

Rose Bleue était également fâchée que ce fût son tour d'héberger Rafiz, mais pour une tout autre raison. Elle avait été une des premières à l'accueillir dans la rue, aussi lui avait-il demandé la permission d'utiliser sa maison comme boîte à lettres. Il n'avait rien reçu pendant des années quand soudain une lettre des États-Unis lui était parvenue. Depuis, il en arrivait une nouvelle tous les mois. Elle se demandait s'il devinerait qu'elle avait ouvert son courrier.

Rafiz regarda à peine ses gants bleus lorsqu'elle lui tendit la lettre. Elle avait pris l'habitude de les porter même au plus fort de la chaleur, parce que les paumes de ses mains lui paraissaient nues. Il esquissa un sourire en retournant l'enveloppe. S'il remarqua qu'elle avait été ouverte à la vapeur puis grossièrement

recollée, il n'en montra rien. Il sortit un tabouret dans la rue pour y lire son courrier.

Il sourit encore en découvrant la photo de Casey, puis une nouvelle fois en découvrant les suppositions de la jeune fille sur son apparence. Il tenta d'imaginer sa surprise quand elle le rencontrerait : un vieillard à la crinière blanche, drue comme une touffe de chiendent, avec des yeux si sombres qu'ils semblaient privés de pupille…

Le cachet sur l'enveloppe indiquait le mois précédent. Il ferma les yeux, goûta sur sa peau la caresse chaude et apaisante du soleil. Même sans le cachet, il aurait su qu'elle était déjà en ville. Les cartes l'avaient dit le matin même.

Les yeux clos, il remonta dans ses souvenirs comme un archéologue creusant à travers des strates successives. Les Américains, avant eux les Anglais, les Hollandais, les Espagnols. Aucun mouvement nationaliste n'avait vu le jour à Amaz, parce que personne à part lui ne se rappelait la vie avant l'occupation. Autant vouloir lutter contre la chaleur du soleil, auraient dit ses compatriotes en haussant les épaules.

Il ouvrit les yeux et tenta de se lever. Il avait les jambes en coton. Tu es trop vieux, se dit-il, bien qu'il ait toujours éludé la question de son âge. Assez vieux pour éveiller la curiosité des médecins, avec leurs aiguilles et leurs instruments métalliques, s'il avait dit à l'un d'eux jusqu'où remontaient ses souvenirs. Or il ne désirait pas se singulariser, pas une fois de plus. Enfant, on l'avait traité avec crainte, pitié et même terreur du jour où sa mère avait compris qu'il ne distinguait pas certaines couleurs. Des années plus tard, il avait découvert le mot qui désignait son cas dans un vieux livre, déniché Dieu sait où : « daltonien ». En le déchiffrant, il s'était senti soulagé d'un grand poids. Il n'était donc pas seul, il y en avait d'autres comme lui, suffisamment pour qu'on ait nommé leur maladie, pour qu'on en parle dans un livre destiné aux docteurs et à d'autres personnes savantes.

Après cela, il s'était attendu à mourir, puisqu'il avait percé le secret de son existence. Mais il avait encore vécu longtemps, des dizaines et des dizaines d'années. Il avait fini par considérer que la mort était une de ces couleurs qu'il ne voyait pas ; peut-être lui avait-elle déjà fait signe, sans qu'il la remarque. L'homme qui ne

pouvait pas distinguer la mort… Entre-temps les gens, découvrant combien il était vieux, s'étaient persuadés qu'il connaissait intimement la mort, et ils lui soumirent leurs maladies et leurs accidents afin qu'il les en guérisse. Au début, cela l'avait amusé, car tous ces gens connaissaient la mort bien plus intimement que lui. Mais ils espéraient quelque chose de lui, aussi se sentait-il obligé de répondre à leur attente, de faire semblant de comprendre lorsqu'ils parlaient de mourir, comme il prétendait connaître le sens des mots « rouge » et « vert ». Au cours des années, il s'était forgé un petit savoir à propos des herbes et des symptômes, suffisant en tout cas pour secourir la plupart de ceux qui faisaient appel à lui.

Il tenta à nouveau de se lever, cette fois avec succès. Rose Bleue l'avait prié de réparer son escalier et changer les serrures de ses portes. Et Casey lui rendrait bientôt visite, il en avait la certitude. Il regarda encore une fois la photo et se demanda pourquoi Rose Bleue avait voulu lire son courrier. Il glissa enfin la lettre dans la poche de son pantalon et rentra.

En ville

Bien qu'Amaz n'eût aucun lien officiel avec les États-Unis, il y séjournait une importante communauté américaine, suffisante pour justifier l'existence d'un lycée. Mais le semestre venait de s'achever, les vacances d'été étaient commencées, et Mitchell se demandait ce qu'il allait faire de ses enfants jusqu'à la rentrée d'automne. Cependant, il ne manquait pas d'occupations : il travaillait sur une traduction avec Jara, tentait de localiser les lieux décrits par le manuscrit, s'entretenait avec des experts de l'histoire d'Amaz. Lorsqu'il eut à nouveau le loisir de se soucier de ses filles, il constata qu'elles avaient toutes deux quitté la maison pour découvrir leur nouvel environnement.

Était-ce prudent ? Bah ! Sans doute Claire veillait-elle sur elles. Et puis, c'était une bonne chose qu'Angie sorte un peu. Il avait craint qu'elle ne passe tout son temps dans sa chambre, à gribouiller dans ses carnets absurdes. Elle avait peut-être changé en son absence, à moins que la ville ne l'ait transformée. Ce qu'il espérait vivement.

Angie cheminait lentement entre les étals des poissonniers, serrant un carnet contre sa poitrine. Elle n'avait pas prévu que sa blondeur attirerait autant l'attention. Des hommes l'interpellaient en riant, en claquant la langue ; ils frottaient leurs doigts dans un geste qu'elle ne comprenait pas, mais dont elle devinait clairement l'obscénité. Elle aurait mieux fait de rentrer à la maison pour y poursuivre la guerre. Le gendre du roi de Marol, troisième héritier du trône, était sur le point de se laisser circonvenir par un courtisan de Borol, et sa trahison risquait de mettre un terme prématuré au conflit.

Mais quelque chose la retenait, et elle comprit bientôt quoi. Il existait un marché identique à Marol, qu'on appelait aussi le royaume des Mers, tout comme Borol était le royaume des Plaines. Avant la guerre, les marchands de Borol s'y rendaient chaque semaine afin d'échanger leur bétail contre du poisson. Maintenant que les deux pays avaient rompu toute relation,

Marol était condamné à ne plus manger que du poisson, jusqu'à l'écœurement. « Hasarderez-vous votre sort avec les mangeurs de poisson ? » demanda le rusé courtisan au gendre félon dans l'imagination d'Angie.

« De la soie, de l'argent, des bijoux », lui dit un homme, et elle releva la tête. « Spécial aujourd'hui, rien que pour toi. De l'or, pour aller avec tes cheveux.

– Hum… Non, merci », balbutia-t-elle, un peu perdue. Le royaume de Marol possédait également des mines d'or ; en des temps plus paisibles, il avait même édifié une des douze portes de Borol, toutes d'améthystes et d'or martelé. Mais ceci n'était pas Marol. C'était… ce pays où les avait amenées son père et dont elle avait oublié le nom. Pourquoi lui semblait-il si familier, pourquoi avait-elle l'impression d'y être déjà venue ?

« De l'or, pas cher », insista l'homme en déroulant une chaîne étincelante.

Un autre s'approcha dare-dare. « Cartes », dit-il en plongeant la main dans un sac d'où il tira plusieurs boîtes de mauvais carton. « Toutes neuves. Bon prix pour toi, très bon.

– Non », répéta-t-elle en s'éloignant, les yeux rivés au sol. Des graffitis s'étiraient sur le ciment ; de drôles de lettres anguleuses, presque entièrement recouvertes par des caractères plus arrondis.

Un bruit étrange lui fit dresser la tête. À la lisière du marché, on parquait du bétail dans un enclos. Les bêtes meuglaient tristement, comme si elles savaient ce que l'avenir leur réservait. « Ah ! Du cuir ! » s'écria l'homme qui avait tenté de lui vendre de l'or. « Tu veux du cuir, c'est ça ? J'ai un ami, un très bon ami, viens par ici… »

Elle l'entendit à peine. Elle se sentait plus décalée que jamais, comme si un monde différent se superposait à celui que voyaient les autres. Soudain, un vertige la saisit. La chaleur, les odeurs de fumier et de poisson, le bourdonnement des mouches, les braillements des enfants, les mugissements des bêtes, le zèle intempestif des hommes, tout lui donnait la nausée. Elle se mit à courir, sans savoir si elle pourrait retrouver la maison.

Un peu plus loin, elle déboucha dans une rue qu'elle crut reconnaître. Elle dépassa la statue, toujours en courant, puis l'attroupement familier. Quelques personnes détournèrent leur

attention de la maison du Dr Tamir pour la regarder passer, sa chevelure flottant dans son dos comme un voile soyeux. Elle se rua à l'intérieur, courut jusqu'à la salle de bains et vomit dans les toilettes.

C'est décidé, pensa-t-elle en se rasseyant, flageolante. Je ne sortirai jamais plus. J'aurais dû savoir qu'il ne pouvait rien m'arriver de bon dehors. Pourquoi en serait-il autrement ici ? Et j'ai amplement de quoi m'occuper avec les Deux Royaumes jusqu'à notre retour.

Un taxi coincé dans un embouteillage s'immobilisa devant la maison du Dr Tamir, et Casey se précipita vers lui. « La rue du 25-Novembre ? demanda-t-elle à travers la vitre.

– Quoi ? fit le chauffeur en lurqazi.

– La rue du 25-Novembre ! répéta Casey, plus fort.

– Non, dit-il, cette fois-ci en anglais. Les ruines ? Vous voulez voir les ruines ?

– Non ! » Les voitures derrière le taxi klaxonnaient rageusement. « La rue du 25-Novembre. »

Le chauffeur haussa les épaules. « Je connais pas, dit-il. La maison coloniale ? Très joli. Ou les ruines, oui ? »

Casey recula, et le taxi s'éloigna. Elle se demanda comment retrouver celui qui les avait ramenés de l'aéroport. Comme il connaissait la rue du 25-Novembre, elle avait cru qu'il serait facile de s'y faire conduire. Mais personne d'autre ne semblait en avoir entendu parler, et elle ne figurait sur aucun plan.

J'essaie une dernière fois, décida-t-elle en se frayant hardiment un chemin à travers la circulation pour rejoindre un taxi inoccupé. « La rue du 25-Novembre ? hurla-t-elle.

– Oui, bien sûr », dit le chauffeur en se penchant pour ouvrir la portière côté passager. Enfin !

Elle prit place à l'avant et regarda la rue se dérouler devant elle tel un ruban. Ils dépassèrent des mendiants, des musiciens de rue, un vacher conduisant une demi-douzaine de bêtes, des monuments, des hôtels, des boutiques, des maisons incendiées, d'autres en reconstruction. Un vagabond dormait en travers du trottoir et de la chaussée ; les freins du taxi couinèrent comme un porcelet quand il fit une embardée pour l'éviter. Elle sentit des

odeurs de cannelle, de gingembre, de poisson, de fumier et de gaz d'échappement. Un homme se précipita vers la voiture et lui tendit une boîte en carton en prononçant quelques mots en lurqazi, mais le chauffeur le repoussa et poursuivit sa route.

« Qu'est-ce qu'il voulait ? demanda Casey en lurqazi.

Le chauffeur ne répondit pas. Il fixait la chaussée, apparemment décidé à battre un record de vitesse. Elle se retourna vers la vitre. N'étaient-ils pas déjà passés devant cet hôtel ? Et voilà encore le vagabond étendu sur la route – toujours vivant, par miracle. Devait-elle réagir ? Mais le chauffeur se fâcherait si elle insinuait qu'il essayait de la voler, et il renoncerait peut-être à la conduire à la rue du 25-Novembre. Or elle était impatiente de connaître Rafiz.

Un peu plus loin, elle aperçut un groupe d'hommes enturbannés ; elle tourna la tête juste à temps pour voir s'éloigner la maison du Dr Tamir. Elle sentit la colère monter. La croyait-il incapable de reconnaître la rue où elle habitait ? Elle fixa délibérément la maison, espérant qu'il saisirait le message. Le chauffeur vira trois fois à gauche, une fois à droite, puis encore à gauche, et la maison du Dr Tamir lui apparut de nouveau, cette fois sur sa droite.

Elle ne put s'empêcher de rire, assez fort pour que le chauffeur entende, mais il ne quitta pas la route des yeux. Et s'il existait dans la ville trois maisons semblables à celle du Dr Tamir, ou dix, ou vingt, toutes flanquées d'un petit groupe de pèlerins, d'une famille américaine, d'une Casey ? Si toutes ces Casey convergeaient, après une équipée sauvage en taxi, vers la rue du 25-Novembre ? Et si la ville se démultipliait dix, vingt, cent fois, comme un kaléidoscope ? Le rire lui rendit son courage, et lorsqu'elle vit pour la troisième fois le vagabond étendu sur la chaussée, elle dit : « C'est bon, vous pouvez me laisser là. »

Le chauffeur ne semblait pas avoir entendu. Elle insista, plus fort : « S'il vous plaît, je veux descendre ! » L'homme continua de fixer la route. Alors, pour la première fois, elle eut peur. Elle n'était pas dans sa ville natale, où elle connaissait toutes les lignes de bus et savait à qui téléphoner en cas d'urgence. Elle se trouvait dans une cité étrangère, dans un pays qui – son père le leur avait répété à plusieurs reprises – n'avait aucun lien officiel

avec les États-Unis. Elle avait peut-être eu tort de sortir seule.

Ils finiraient bien par tomber sur un embouteillage ; elle en profiterait pour ouvrir la portière et s'éclipser. Non, fuir en courant, sinon il la poursuivrait pour récupérer le prix de la course. Elle n'aurait qu'à préparer la monnaie et la lui jeter au moment où elle descendrait. Mais il se douterait de quelque chose s'il la voyait ouvrir son sac. Plus jeune, elle transportait tout dans ses poches, mais ses parents lui avaient offert un sac à main pour son douzième anniversaire. Au diable ce fichu sac ! Mais ce n'était pas le moment de penser à ça. Elle n'aurait qu'à courir plus vite.

Pour la première fois depuis son arrivée, les rues étaient désertes. Le chauffeur se payait ouvertement sa tête ; il tournait toujours autour du même pâté de maisons, prenant les virages à une vitesse telle qu'elle en était malade. Elle crut le voir sourire, un sourire qui retroussait à peine ses lèvres, mais peut-être était-ce un effet de son imagination. Elle s'efforça de mémoriser ses traits afin de pouvoir porter plainte contre lui, mais la terreur l'empêchait de se concentrer.

Soudain la voiture s'arrêta. « Ici », dit l'homme d'une voix rude. Elle ouvrit vivement la portière, de peur qu'il ne change d'avis. Lorsqu'elle se retourna pour le payer, le taxi était déjà presque au bout de la rue.

Elle prit une profonde inspiration, encore secouée. Une petite femme vêtue d'une jupe et d'un corsage déchirés, serrant un paquet de haillons dans ses bras, se leva du trottoir où elle était assise. Ses pieds nus étaient noirs de crasse. « S'il te plaît, médème », dit-elle en lui tendant son paquet.

Avec un frisson d'horreur, Casey découvrit qu'elle tenait un bébé. « S'il te plaît, tu veux l'acheter ? » supplia la femme. La joue du bébé était barrée d'une égratignure sur laquelle la saleté formait une croûte. Tu ferais mieux de lui laver la figure, songea Casey dans un recoin de son cerveau. La blessure pourrait s'infecter. Elle eut un mouvement de recul, secoua la tête. « Je… je ne peux pas acheter un bébé », dit-elle.

La femme s'approcha. Casey leva les mains pour la repousser puis les laissa retomber. « D'accord, dit la femme. Je donne à toi. Tu achètes pas, je donne à toi. D'accord ?

– Non ! » protesta Casey. Le chauffeur du taxi était probablement le père du bébé. Il s'était chargé d'elle parce qu'elle lui avait parue riche et en bonne santé. Peut-être l'avait-il déjà remarquée auparavant avec sa famille. Mais pourquoi cette course bizarre à travers la ville ? Parce qu'il lui répugnait d'abandonner son enfant ? « Je… je ne peux pas prendre votre bébé. Je n'ai que quatorze ans !

– Moi aussi ! » dit la femme avec un large sourire. Il ne lui restait que quatre ou cinq dents. « Moi aussi. Quatorze ! »

Même en tenant compte de son extrême dénuement, Casey ne pouvait croire qu'elle n'eût que quatorze ans. Elle devait mal comprendre l'anglais. « Je ne peux pas le prendre, dit Casey. Désolée.

– Tiens, insista la femme en lui tendant de nouveau l'enfant. Prends… Toi donner à ta famille, d'accord ? » Elle sourit, comme si Casey avait déjà accepté.

« Non », répéta celle-ci, même si, à la réflexion, cette idée lui semblait déjà moins absurde. Le bébé mourrait probablement si elle ne l'emmenait pas ; dans le meilleur des cas, il serait voué au rachitisme et à la malnutrition. Mais que deviendrait-il dans la famille de Casey ? Et pire encore, que diraient ses parents en la voyant revenir avec lui ? Elle pourrait peut-être le cacher pendant quelques mois et prétendre ensuite que c'était le sien… Non, c'était ridicule. « Écoutez, je vais vous donner de l'argent pour le nourrir, d'accord ? Tenez ! » Elle ouvrit son sac et en tira un billet de vingt dollars. Le sourire de la femme s'élargit. Seigneur ! pensa Casey. Elle croit que j'ai finalement décidé de l'acheter ! « Non, non, ne me donnez pas le bébé. Non, vous garder, d'accord ? » Ce n'est pas aujourd'hui que je vais progresser en lurqazi, se dit Casey, mais au moins j'améliore mon parler petit nègre. « Non, répéta-t-elle en lurqazi. Voilà. Prenez. »

La femme prit l'argent et s'éloigna de quelques pas, faisant glisser le bébé sur son autre bras. Puis elle se rassit sur le trottoir et éclata en sanglots. Elle essaie de te culpabiliser. Elle n'en voulait probablement qu'à ton argent. Ignore-la.

Casey s'éloigna un peu, se demandant comment elle allait rentrer. Ses parents avaient invité à dîner un ancien collègue de son père à la retraite et son épouse, qui passaient des vacances à

Amaz. Personne ne s'inquiéterait d'elle d'ici là. Mais à supposer qu'elle ne puisse pas regagner la maison à temps pour le repas ? Elle n'aurait plus le droit de sortir seule, du moins tant qu'on garderait l'œil sur elle.

Nul taxi ne croisait dans les parages. Sans doute n'avaient-ils rien à faire dans ce quartier, apparemment un des plus pauvres de la ville. Des maisons s'avachissaient le long de la rue comme autant d'épaves ; on ne voyait que peintures écaillées, fenêtres arrachées ou barricadées, toits défoncés. Elle transportait un guide dans son sac, mais elle ignorait totalement où elle était, et la rue ne portait peut-être pas de nom. Elle se mit en marche.

Les rues serpentaient comme des rivières. Elle avait l'impression d'avancer dans un labyrinthe, sans fil d'Ariane pour la guider. Les seules personnes qu'elle croisait étaient des mendiants ; les automobiles passaient trop vite pour qu'elle puisse demander son chemin à leurs conducteurs. Bientôt, il lui sembla avoir marché des heures d'affilée sans s'être rapprochée de l'issue du labyrinthe. Enfin, juste comme elle commençait à paniquer, elle pénétra dans une rue entièrement détruite par le feu et aperçut les collines dans le lointain, couvertes de flèches et de dômes flamboyants. Elle savait qu'en poursuivant vers elles, elle atteindrait bientôt un axe important. Quelques minutes plus tard, elle déboucha sur une avenue encombrée de voitures et de piétons.

Elle héla un taxi et y monta après avoir vérifié que le chauffeur n'était pas celui qui l'avait égarée. « L'université ? » demanda-t-elle en lurqazi. À son grand soulagement, le chauffeur fit un signe de tête affirmatif. Une fois là-bas, elle saurait regagner 1a maison.

C'est seulement une fois arrivée à l'université qu'elle prit conscience du danger qu'elle avait couru. Le premier chauffeur aurait pu me dévaliser, songea-t-elle, prise de tremblements. Il aurait pu me violer, me voler mon passeport.

Mais elle avait indiqué à Rafiz la date de son arrivée, et il se demandait probablement ce qu'elle attendait pour lui rendre visite. Très bien, décida-t-elle. Tu feras une nouvelle tentative demain, mais cette fois-ci, sois prudente.

Dès qu'elle eut regagné la maison du Dr Tamir, elle monta dans sa chambre et s'étendit sur son lit, s'efforçant d'oublier

l'expression hallucinée du premier chauffeur de taxi.

t*

Claire s'assura qu'elle avait bien son porte-monnaie, son passeport, ses traveller's chèques, ses clefs. Elle glissa la liste des courses dans son sac, dont elle fit une nouvelle fois l'inventaire : porte-monnaie, passeport, chèques, clefs. Elle franchit la porte sur la rue, la referma derrière elle, vérifia qu'elle l'avait bien fermée, vérifia une seconde fois. Ses doigts tremblaient quand elle rangea les clefs.

Elle n'avait bu qu'un verre par jour depuis son arrivée à Amaz. Elle se restreignait, non qu'elle ait jugé qu'elle buvait trop, ni que quiconque l'en ait priée (personne n'avait l'air de remarquer combien elle était portée sur la boisson), mais parce qu'elle était rarement sortie de la maison depuis qu'ils y avaient emménagé. La ville l'effrayait. Mitchell et Casey l'aidaient à faire ses achats à l'épicerie du coin où l'on trouvait surtout du lait, du poisson, et une sorte de pain douceâtre et gluant. L'idée d'avoir à chercher seule une boutique vendant de l'alcool dans le grand labyrinthe extérieur lui donnait froid dans le dos. Tous les jours, elle voyait Casey quitter la maison pour explorer la ville ; elle en avait d'abord conçu de l'étonnement, puis de la jalousie, enfin de l'irritation. Ces derniers temps, elle s'emportait facilement.

La journée, elle nettoyait derrière Mitchell et les gosses jusqu'à midi. Après, elle déambulait dans la maison ; ses mains tremblaient, comme animées d'une vie propre. Sinon, elle retournait se coucher et tentait de se rendormir. Il n'y avait rien à faire dans cette fichue ville. Pas de télévision et, allez savoir pourquoi, pas de journaux non plus. La radio diffusait plusieurs programmes en anglais, mais elle s'était rapidement lassée de la musique qu'ils passaient et avait préféré éteindre le poste.

Mitchell rentrait à six heures, puis ils se rendaient tous ensemble au McDonald's voisin, coincé entre un marchand de tissus et un garage. C'était le seul McDonald's de sa connaissance à servir du vin ; elle en commandait un verre pour accompagner son repas, et pendant qu'elle le dégustait avec un sentiment de reconnaissance infinie, elle sentait sa tension se relâcher peu à peu. Récemment, elle avait éprouvé le besoin d'en commander un

second après dîner, car le premier ne lui faisait plus le même effet. Une fois, elle s'était aventurée seule hors de la maison pour retrouver le McDonald's et s'était piteusement égarée.

Mais aujourd'hui, ils allaient recevoir un ami de Mitchell, le Dr Wiley. Ils ne pouvaient décemment pas les emmener, lui et sa femme, au McDonald's. Elle allait devoir trouver un magasin d'alimentation mieux fourni que la minuscule épicerie du coin de la rue. Une fois sur place, rien ne l'empêcherait de s'approvisionner en alcool – après tout, elle avait des invités.

Casey avait cherché « épicerie » dans son dictionnaire lurqazi et lui avait indiqué le mot équivalent, mais comme d'habitude, elle l'avait aussitôt oublié. « Quel effet cela fait-il d'avoir un mari aussi intelligent ? » lui demandaient souvent les collègues de l'université, et au lycée de Casey : « Quel effet cela fait-il d'avoir une fille aussi brillante ? » Elle souriait, lâchait une quelconque ineptie, mais elle brûlait de répondre – et un jour elle le ferait : « C'est exaspérant. Ils savent toujours tout. Et ils s'étonnent que vous n'en sachiez pas autant. » De toute façon, sa réponse importait peu. On lui souriait avec indulgence, en pensant : Pauvre femme… Ces gens ignoraient qu'autrefois, il y avait bien longtemps, à l'université, elle aussi passait pour tout savoir. Mais à quoi bon penser à ça… Comment allait-elle trouver une épicerie quand elle ignorait comment le dire ?

Elle se rappela les conseils de Casey : « Arrête un chauffeur de taxi. Demande-lui s'il parle anglais. Ne pars pas du principe que c'est le cas, ou tu le vexeras. Mais beaucoup le parlent. Il saura probablement t'indiquer un bon magasin. »

Un vent brûlant soufflait du sud. Quelque part, une radio diffusait un programme dans une langue qui ressemblait au chinois. Quelqu'un faisait cuire du poisson dans la rue. Claire leva timidement la main et s'avança vers un taxi immobilisé par un embouteillage. « Une… épicerie ? » demanda-t-elle à travers la vitre. Merde ! Elle avait oublié de demander au chauffeur s'il parlait anglais.

Mais l'homme baissait déjà la glace : « Oui, oui, bien sûr ! » Elle ouvrit la portière et monta. « Épicerie, bien sûr, répéta-t-il. Pour acheter alcool. »

Elle battit des paupières, médusée. Il s'inséra dans la circulation

sans même jeter un coup d'œil en arrière. Un klaxon rageur s'éleva. Peut-être m'a-t-il mal comprise, se dit Claire. « Comestibles, reprit-elle. Manger ? » Elle mima l'action de lever une fourchette au-dessus d'une assiette et mâcha des aliments imaginaires.

Il quitta un instant la route des yeux et se tourna vers elle : « Manger, oui. Et alcool. »

Claire se carra dans la banquette. Il fallait croire que les touristes de passage couraient tous désespérément après un coup à boire. Franchement, elle les comprenait.

Cinq minutes plus tard, le chauffeur s'arrêta devant un grand bâtiment à la façade entièrement vitrée. Le verre légèrement bombé réfléchissait comme un miroir ; le taxi et les autres véhicules y tanguaient comme des vaisseaux à l'ancre. Claire distingua à travers des rangées et des rangées de bouteilles, dont chacune avait pour elle l'éclat d'un pur diamant. Les boutiques contiguës avaient brûlé, semblait-il, longtemps auparavant, et les murs encore debout étaient couverts de graffitis. Super Shop, indiquait l'enseigne au-dessus de la porte vitrée – et aussi quelque chose en lurqazi.

Elle descendit précipitamment, paya le chauffeur et pénétra dans le magasin. Quand elle referma derrière elle, elle eut l'impression de vivre un rêve. Les bruits de la ville – voitures, langues inconnues, cris d'animaux, musiques discordantes – s'effacèrent. L'endroit était même climatisé. Les bouteilles semblaient lui tendre les bras. Elle parcourut longuement les allées, poussant un chariot qu'elle avait trouvé sur son chemin, saisissant des bouteilles presque au hasard. Elle avait quasiment oublié les Wiley et le dîner qu'elle était censée leur servir quand, au bout d'une allée, elle rencontra des rayonnages couverts de pains et de légumes, ainsi qu'un bac réfrigérant plein de fromages et de morceaux de viande préemballés. Sans même se demander si les aliments étaient propres à la consommation, elle réunit de quoi confectionner un repas et gagna la caisse. En passant, elle prit une bouteille de plus.

Sitôt de retour à la maison, elle entama une des bouteilles. Le nœud qui lui serrait l'estomac depuis son arrivée à Amaz se défit au deuxième verre. L'après-midi semblait baigner dans une

lumière dorée. C'est presque comme chez nous, songea-t-elle. Je m'asseyais dans la cuisine et je lisais. Sauf qu'ici, il n'y a rien à lire. Elle gloussa. Bientôt, les Wiley seraient là et pour une fois, elle ne redoutait pas la compagnie de ces universitaires, parce qu'elle n'avait rien à craindre d'eux. Elle se resservit à boire. Casey s'est trompée, pensa-t-elle, et elle rit de plus belle. Si j'avais demandé au type une épicerie dans sa langue, il m'aurait conduite à une épicerie. « Super Shop ». Ça, je m'en souviendrai !

« Alors, le chauffeur s'est arrêté pour prendre sa petite amie », raconta Mme Wiley. Claire battit des cils. Elle a le regard vague et un peu trop brillant, pensa Casey, subitement déprimée. Elle a trouvé le moyen d'acheter de quoi boire. Elle vit que sa mère avait posé un verre derrière elle sur une étagère, où il était presque invisible. Encore un de ses trucs. Ça faisait trop longtemps qu'elle se tenait bien. Ça devait finir par arriver.

« Je lui ai déclaré que je n'avais pas l'intention de payer le détour, poursuivit Mme Wiley. Je lui ai dit que je n'étais pas de ces touristes qui se laissent berner, parce qu'en montant je lui avais demandé de me conduire aux ruines, et que je savais pertinemment qu'il avait fait un crochet de plusieurs kilomètres afin de prendre cette femme. À dire vrai, j'ignore où se trouvent ces ruines, mais il m'a crue et m'a fait une remise de cinq dollars. Vous vous rendez compte ? Il faut tout le temps les surveiller ! Ce n'était pas le premier indigène qui essayait de nous avoir, pas vrai, Al ? »

Elle tendit la main vers une tranche de pain local, se ravisa et prit plutôt un morceau de fromage. Elle était grande et jeune, avec des cheveux teints en brun et coiffés en arrière, à la dernière mode. Elle portait une robe du soir bordeaux rehaussée d'or sombre, et des boucles d'oreilles en diamants qui clignotaient sous la lumière comme une seconde paire d'yeux lorsqu'elle tournait la tête. Casey faisait de gros efforts pour ne pas la détester. Dès qu'elle fermait les paupières, ce n'était plus la fine silhouette racée de Mme Wiley qu'elle voyait, mais la femme aux pieds nus qui lui avait offert son bébé.

Casey aurait juré que le Dr Wiley connaissait son histoire par cœur. Son regard glissa sur les masques, les tapisseries, les épées

et revint se poser sur les apéritifs que Claire avait servis sur un des bancs, faute de table. « Est-ce que vous vous plaisez en pleine ville ? » demanda-t-il. Il était nettement plus âgé que sa femme mais encore bel homme, avec des cheveux blancs et des lunettes cerclées de noir.

« Oh ! Beaucoup, assura Claire.

– Ah oui ? Nous, nous ne pourrions pas demeurer ici. Tout est tellement plus propre là-haut, dans la ville touristique, et les conditions de vie y sont bien meilleures. Tout fonctionne, et quand on sort de l'hôtel, on a la plage sur le pas de la porte. Dans un sens, Mitchell, je t'admire. »

Mitchell haussa les épaules : « Le trajet des hôtels à l'université m'aurait pris un temps fou. Aussi, quand Tamir nous a proposé cette maison, nous avons saisi l'occasion. Et les gosses s'y plaisent. »

Le Dr Wiley considéra les murs lointains, le plafond haut. « C'est… intéressant, concéda-t-il.

– Qu'est-ce qu'il y a à voir ici ? demanda Mme Wiley. Nous avons fait les ruines et les plages. Qu'est-ce qu'on peut visiter d'autre ?

– J'ai peur que ma femme n'aime pas beaucoup les voyages, glissa son mari.

– C'est faux ! protesta Mme Wiley. J'ai vu quelque chose qui m'a beaucoup plu aujourd'hui, quand nous approchions de la ville. Tu te rappelles ? Ces indigènes des faubourgs, qui habitent des huttes et lavent leur linge dans le ruisseau ? J'adore savoir comment vivent vraiment les gens.

– Je ne sais pas… j'aurais plutôt tendance à les plaindre », dit Claire en tendant le bras pour saisir son verre.

« Oh ! Mais s'ils vivent ainsi, c'est parce qu'ils le veulent, assura Mme Wiley. Ils sont probablement plus heureux que nous. Pourquoi les plaindre ? »

Claire avala une gorgée d'alcool et ne répondit pas. « Parce qu'ils ont faim », dit Casey.

Mme Wiley l'ignora, comme elle s'y attendait. Quand je serai grande, se promit-elle pour la centième fois au moins, j'écouterai toujours ce que diront les enfants des autres. Je leur parlerai comme à des êtres intelligents.

« Al a proposé de louer une voiture pour descendre la côte, reprit Mme Wiley. On m'a dit qu'on trouvait du cuir bon marché à Qarnatl. Il n'y a pas moyen de faire des emplettes dans la ville touristique, voyez-vous. Tout y est aussi cher que chez nous. Mais j'hésite. » Elle prit un autre morceau de fromage. « L'idée de tomber en panne sur une de leurs routes, si loin de tout… Ma foi, je crois que je préfère rester sur la plage pour parfaire mon bronzage. » Elle leur sourit à tous, même à Casey.

Celle-ci consulta la montre de sa mère. « Maman, dit-elle. Je pense que le dîner est prêt. »

Ils gagnèrent la cuisine. Il y avait à peine assez de place pour six autour de la table. Claire offrit à boire à tous et tira le rôti du four. Le dîner fut excellent ; Claire était une excellente cuisinière. Elle s'en tire pas mal quand elle s'en donne la peine, songea Casey en l'observant. Sinon, papa aurait probablement déjà demandé le divorce. Ça serait comment, s'ils se séparaient ? Non, j'aime mieux ne pas y penser.

Mitchell et le Dr Wiley discutèrent de la politique de l'université pendant tout le repas. Wiley avait appartenu au département de biologie. Casey en éprouva un immense soulagement ; avec l'attitude qu'il affichait envers le peuple d'Amaz, il lui aurait déplu qu'il fût anthropologue.

Après dîner, le Dr Wiley prit ses aises sur sa chaise et déclara : « C'était merveilleux, Claire. J'ignore comment vous vous êtes débrouillée. Je serais incapable de dénicher un commerce d'alimentation dans une ville inconnue.

– Mais non, c'était très simple, protesta Claire.

– Qui sont ces gens au coin de la rue, avec leurs turbans ? demanda Mme Wiley. On aurait dit qu'ils observaient votre maison. Ils ne sont pas dangereux, au moins ?

Claire pouffa. Le vin l'avait rendue expansive. « Pas du tout ! On ne sait pas précisément ce qu'ils font là, mais on suppose qu'il s'agit d'une sorte de secte. Figurez-vous que cette maison était autrefois une église. C'est Casey qui a trouvé ça. »

C'est ainsi que la conversation dévia sur Casey. Toutes les anecdotes de son enfance furent exhibées comme les photos d'un bébé chéri, même celles dont elle avait vivement espéré que chacun les aurait oubliées. Regardez comme ça bavarde et comme

ça rigole chez nous, se disait-elle. Les Wiley emporteront l'image d'une famille modèle. Personne n'aura remarqué qu'Angie n'a pas ouvert la bouche de la soirée, ni que maman boit trop, ni que papa n'a presque jamais été là depuis notre arrivée.

« Alors, l'institutrice me dit : "Sauter d'un avion, quelle expérience terrifiante pour une enfant si jeune", racontait Claire. Je lui dis : "Quoi ?" Apparemment, Casey lui avait raconté que Mitchell était pilote dans l'armée de l'air, qu'il l'avait emmenée faire un tour mais que le moteur était tombé en panne et qu'ils avaient dû sauter de l'avion. Mais comme il n'y avait pas de parachute à sa taille, Mitchell avait dû la tenir dans ses bras !

– Qu'avez-vous dit alors ? s'enquit Mme Wiley.

– Oh ! j'ai ri », répondit Claire. Son visage était très coloré à présent. « Comment auriez-vous réagi à ma place ? Et une autre fois, Casey était très malade, elle était sûre de s'être empoisonnée, mais elle n'a pas voulu nous réveiller de peur de s'être trompée. Alors elle s'est levée et nous a écrit un mot qui disait : "Si je meurs, ce sera à cause des châtaignes." »

Tout le monde s'esclaffa. Personne n'avait regardé Casey pendant que sa mère parlait. Je pourrais aussi bien être ailleurs, se dit-elle. Je ferais mieux d'aller dans ma chambre pour y étudier le lurqazi.

Angie se leva. Elle se pencha vers Casey pour lui parler à l'oreille, si près que ses cheveux blonds balayèrent la joue de sa sœur. « Tu laisseras la peau dans cette guerre, lui dit-elle en bordoril. Bientôt. »

Casey la regarda s'éloigner dans le couloir. Mme Wiley la suivit également du regard, l'air interloqué. Bien sûr, songea Casey, furieuse de n'avoir rien remarqué. Angie déteste qu'on parle de moi. Comme elle ne dit jamais rien, personne ne s'aperçoit qu'elle est là. J'aurais dû dire quelque chose de gentil pour elle.

Les Wiley étaient en train de prendre congé. « Nous préférons rentrer avant qu'il fasse tout à fait nuit, expliqua la femme. Et puis il va falloir chercher un taxi, et vous savez ce que c'est.

– Vous êtes là pour encore combien de temps ? demanda Mitchell.

– Quatre semaines, répondit Wiley. Venez donc nous voir un de ces jours. On vous montrera les plages, et on vous emmènera

dîner quelque part. Venez avec les gosses. »

Les gosses ! pensa Casey avec dégoût.

Après leur départ, Mitchell passa distraitement un bras autour des épaules de Claire et contempla les assiettes vides, comme s'il s'était laissé prendre à la comédie de la famille unie qu'ils avaient jouée devant les Wiley. Puis il gagna sa chambre pour y étudier son manuscrit.

Casey et Rafiz

Casey agita le bras à l'intention d'une Coccinelle Volkswagen qui affichait le mot « taxi », peint d'un trait mal assuré dans une demi-douzaine de langues. La voiture s'arrêta au bord du trottoir sur un coup de frein si brutal que le moteur cala. Casey dévisagea longuement le chauffeur afin de déterminer si elle pouvait se fier à lui. « La rue du 25-Novembre ? » demanda- t-elle. Il fit un signe de tête affirmatif et Casey monta.

Le taxi redémarra sèchement. Un peu plus loin, deux véhicules qui bloquaient un carrefour se défiaient à coups d'avertisseurs. Sans même ralentir, le chauffeur appuya sur un bouton près du levier de vitesse et une sirène de police assourdissante s'éleva. Les deux véhicules firent marche arrière et lui cédèrent le passage.

« Mais… Ce n'est pas illégal ? » s'étonna Casey.

L'homme la regarda et sourit. Il reporta son attention sur la route à l'approche d'un nouveau ralentissement, encore plus important. Comment va-t-il nous tirer de là ? s'inquiéta-t-elle en se cramponnant à la poignée de la portière. Le chauffeur déclencha de nouveau la sirène et monta sur le trottoir pour contourner les voitures arrêtées. « OK ! » lui dit-il, souriant toujours. Elle remarqua qu'il manquait deux doigts à la main qui pressait le bouton.

Quinze minutes plus tard, il s'arrêta et elle descendit. Elle examina les alentours avec circonspection. Un étonnant bric-à-brac semblait pousser sur les trottoirs, comme un jardin extraordinaire. En retrait, les boutiques baignaient dans le silence et la pénombre. Une rue de brocanteurs.

Elle s'approcha d'une grosse femme assise dans un fauteuil à l'entrée d'une des échoppes. « Excusez-moi, parlez-vous anglais ? demanda-t-elle. Connaissez-vous un certain Rafiz ? »

Mais la femme secoua la tête en s'arrachant à son fauteuil. « Attendez, je vous en prie ! » s'écria Casey, cherchant désespérément comment traduire sa question en lurqazi. La femme battit en retraite et referma la porte derrière elle.

Ça alors, songea Casey, comme c'est étrange ! Si ces gens

détestaient tellement les Américains, elle n'était pas au bout de ses peines. Une fillette efflanquée, 1e visage presque entièrement caché par son épaisse chevelure noire, vint se hisser sur le vieux fauteuil comme sur un trône. Ses jambes maigres n'atteignaient pas le sol, mais elle ne les balançait pas comme l'aurait fait n'importe quel gosse. Casey lui traduisit sa question : « Est-ce que tu connais Rafiz, s'il te plaît ? »

Trois ou quatre autres enfants surgirent de derrière le fauteuil dont ils escaladèrent le dossier et les accoudoirs, hilares. « Satl », dit l'un d'eux à la fillette assise, et il ajouta quelques mots que Casey ne saisit pas. La fillette – Satl ? – désigna la boutique voisine. Les autres enfants s'esclaffèrent.

« À côté ? » demanda Casey en tendant le doigt. La fillette hocha lentement la tête.

Personne ne montait la garde à l'entrée de l'échoppe voisine. Casey y pénétra, non sans hésiter. Elle cligna plusieurs fois les paupières, laissant ses yeux s'habituer à la pénombre.

« En quoi puis-je vous aider ? » demanda une femme, assise derrière la caisse enregistreuse. Curieusement, elle parlait anglais sans accent.

« Je… Connaissez-vous un nommé Rafiz ? demanda Casey.

– Une minute ! » La femme se glissa derrière un rideau et Casey l'entendit appeler : « Rafiz ! » suivi de quelques mots en lurqazi. « Il arrive », dit-elle en reparaissant devant le rideau telle l'assistante d'un magicien.

« Je vous remercie, dit Casey. Savez-vous… Pourquoi votre voisine s'est-elle montrée aussi hostile envers moi ? »

Casey crut voir la femme changer légèrement d'expression, comme si, l'ayant accueillie sur le seuil de sa conscience, elle venait de l'introduire dans une autre pièce, plus vaste. « Oh ! Ce n'est que Mama, dit-elle. Ne vous occupez pas d'elle. Elle est un peu folle. Mais n'entrez jamais chez elle… Vous vous feriez voler comme au coin d'un bois.

– Ah bon ?

– Comme je vous le dis ! Peu après mon installation, j'ai vendu à quelqu'un un objet de grande valeur, un livre très rare. J'étais jeune alors, je ne connaissais rien aux affaires, je le lui ai laissé pour une bouchée de pain, voyez-vous. Alors, il est revenu… »

Un vieil homme surgit de derrière le rideau. « Salut, dit-il.

– Rafiz ? » s'étonna Casey. Son apparence, à cent lieues du jeune et fringant étudiant qu'elle avait imaginé à la lecture de ses lettres, lui fit l'effet d'un gag ; elle éclata de rire. Son pantalon et sa chemise, tous deux du même brun, semblaient propres et neufs, mais lorsqu'il se courba sous le comptoir, elle vit qu'il utilisait une cordelette effilochée en guise de ceinture. Ses sandales étaient faites d'une corde identique. « Salut, dit-elle. Tu vois, j'ai fini par te trouver.

– Salut, Casey, répéta-t-il en lui tendant la main. Je suis content de te connaître enfin. Sortons. Je te ferai visiter.

– Comment se fait-il que tu n'aies pas répondu à ma dernière lettre ? » s'inquiéta Casey en lui prenant la main. Elle était chaude et sèche, très différente de ce qu'elle imaginait être la main d'un vieillard. Il émanait de lui un parfum de cannelle grillée. Quelle chance ! songea-t-elle. Il doit connaître la ville comme sa poche. J'aurai plein de choses passionnantes à raconter à mon retour.

– Je viens à peine de la recevoir, répondit Rafiz. Je ne te voyais pas comme ça.

– Tu ne m'as jamais répondu à propos de mes cheveux. Dans le doute, j'ai décidé de les laisser pousser. Regarde, ils ne sont déjà plus aussi roux. »

Il acquiesça sans la regarder.

« Cette femme est-elle ton épouse ? demanda-t-elle.

– Non. Je vais séjourner chez elle pendant quelques semaines, le temps de faire des travaux pour son compte, puis j'irai habiter la maison d'à côté. C'est comme ça que je vis. Où veux-tu aller aujourd'hui ?

– Je n'en sais rien », avoua Casey en examinant la rue autour d'elle. Quelqu'un avait posé sur le trottoir un tourniquet rouillé exhibant de vieilles cartes postales jaunies de l'Arc de Triomphe, du Taj Mahal, du pont du Golden Gate. Groupés au pied du tourniquet, un radiateur, un fauteuil de dentiste, une essoreuse à linge, tous vieux d'au moins cinquante ans, interdisaient l'accès aux cartes postales. « Tu n'as pas du travail en attente ?

– J'ai pris un jour de congé, la rassura-t-il, parce que je savais que tu viendrais.

– Comment pouvais-tu le savoir ? » La grosse femme reparut sur le seuil de sa boutique ; les piécettes sur sa jupe brillaient comme de petites lunes. Elle se laissa choir dans son fauteuil de cuir en évitant le regard de Casey. « J'ai tenté d'arriver jusqu'ici la semaine dernière. Ce dingue de chauffeur n'a pas cessé de tourner en rond, puis il m'a larguée quelque part et une femme, sans doute sa petite amie, a essayé de me vendre son bébé ! »

Elle avait cru qu'il rirait de son histoire. Peut-être le jeune étudiant dont elle imaginait toujours le visage en surimpression de celui de Rafiz aurait-il ri, mais le vieil homme inclina la tête d'un air solennel. Elle s'en voulut de sa sottise.

« Oui, il y a des femmes qui font ça, dit-il. Elles vendent leurs bébés, parce qu'elles ne peuvent pas les nourrir.

– Je lui ai donné de l'argent », précisa Casey. Elle comprit qu'elle avait parlé comme une idiote : l'Américaine au grand cœur, bien nourrie, bien soignée.

« Bien, dit Rafiz. Nous allons chercher de quoi manger, qu'en dis-tu ? Tu as faim ? »

Elle scruta attentivement son visage, craignant d'y lire de l'ironie. N'en voyant aucune trace, elle répondit : « Oui. Oui, j'ai faim. »

Ils longèrent les échoppes jusqu'à une sorte de cul-de-sac. Rafiz plongea entre deux maisons penchées dont les toits se rejoignaient presque. Une ruelle s'ouvrait devant eux. D'abord juste assez large pour une personne, elle s'évasait ensuite en une rue presque aussi importante que celle du 25-Novembre. De part et d'autre s'élevaient des maisons éventrées qui laissaient voir des meubles, des miroirs, des tapis, ainsi que de vieilles photos fanées. « Il y a eu un incendie terrible ici, expliqua Rafiz. Il y a très, très longtemps. » Comme il parlait, Casey découvrit avec horreur que les occupants des maisons n'avaient pas déménagé, qu'ils y demeuraient encore, exposés au regard de la rue. « Ils étaient trop pauvres pour partir », ajouta Rafiz comme s'il avait lu ses pensées. Avec leurs murs aux teintes vives et variées, les immeubles évoquaient le contenu d'une boîte de couleurs.

« Où allons-nous ? » demanda Casey. Ils dépassèrent une femme assise sur le trottoir, la tête pendant entre les genoux, la main tendue, avec à ses pieds un écriteau rédigé dans l'ancienne

graphie lurqazi.

« Ici », dit Rafiz en poussant une porte sur une pièce miraculeusement épargnée par le feu. En entrant, Casey remarqua qu'une partie du toit surplombait un premier étage entièrement ravagé, pointée vers le bas comme la lame d'un couteau.

– Le Soleil et les Étoiles, annonça le vieil homme. Mieux vaut avoir la chance avec soi pour manger ici. Comment se porte la tienne ?

– Pardon ?

– Ta chance. Est-elle bonne ? »

Casey grimaça. À une ou deux reprises, elle avait décelé une tendance à la superstition dans les lettres de Rafiz. Évidemment, il obéissait à d'autres usages qu'elle. La fille d'un anthropologue se devait d'être tolérante. « Je n'en sais rien, répondit-elle.

– La mienne est suffisante pour deux, dit-il. Dans la rue, il n'est pas rare que quelqu'un m'invite à seule fin de pouvoir entrer ici.

– On y mange si bien que ça ? demanda-t-elle, l'air dubitatif.

– Ce n'est pas pour la nourriture. C'est pour… pour pouvoir dire qu'on y a mangé. Je ne trouve pas le mot juste.

– Le courage ? hasarda-t-elle

– Peut-être. » Visiblement, il n'avait pas compris.

L'unique salle du restaurant était enfumée et déserte, hormis trois hommes et une femme qui buvaient, assis à une table. Un des hommes battit un jeu de cartes qu'il distribua lentement aux autres, s'arrêtant parfois pour tirer sur son mégot de feuilles roulées. Il ne semblait pas du tout concerné par l'issue de la partie. Les murs étaient couverts de calendriers des dix dernières années, de publicités Coca-Cola où des familles d'Américains au teint pâle marchaient dans des forêts domestiquées en se donnant la main ou en brandissant des bouteilles. Un ventilateur tournait paresseusement au plafond, brassant à peine la fumée.

Rafiz salua les quatre joueurs et s'assit à une table voisine. En passant près d'eux, Casey s'avisa qu'elle n'avait jamais vu de cartes semblables. Chacune arborait une image différente : une femme, un homme, un édifice en ruine au clair de lune…

Rafiz adressa quelques mots à la serveuse qui s'était approchée pour ramasser les bouteilles vidées par les joueurs. « Tu prendras la même chose que moi ? demanda-t-il à Casey.

– Certainement », répondit-elle.

Un des hommes frappa la table du poing et éclata de rire, la tête renversée en arrière. La carte qu'il venait de jeter sur le bois balafré représentait une jeune femme descendant d'un train. Les autres abattirent leur jeu, l'air écœuré ou indifférent, et le gagnant ratissa la mise.

« Tu vois cette carte ? » dit Rafiz en désignant la carte sur la table. « C'est la Voyageuse. Elle est sortie dans mon jeu ce matin. C'est comme ça que j'ai su que tu viendrais.

– Grâce aux cartes ?

– Bien sûr. » Il plongea la main dans la poche arrière de son pantalon et en tira une petite boîte en carton crasseux. « Regarde ! » Il en sortit un jeu qu'il déploya en éventail sur la table. « La Voyageuse, dit-il en désignant une des cartes. C'est toi.

– Oui, elle me ressemble un peu… » lui concéda Casey. L'image de cette jeune femme qui descendait du train, les yeux écarquillés d'impatience et de plaisir anticipé, la mit mal à l'aise.

« Pas un peu, corrigea Rafiz. Elle est toi. Tu vois ?

– Ma foi, c'est une coïncidence intéressante. » Casey retourna la boîte, y cherchant une marque, le nom d'un fabricant, mais elle était vierge de toute inscription. Le dos des cartes présentait un curieux motif, un entrelacs de lettres. « Où les achète-t-on ?

– À des marchands ambulants.

– Et ces marchands, où les trouvent-ils ? »

Rafiz haussa les épaules. « Mystère.

– Dans ce cas, comment veux-tu que quelqu'un – tu ne sais même pas qui – ait annoncé que j'allais venir aujourd'hui ? Et qu'en plus, il ait su à quoi je ressemblais ?

– Mystère, répéta Rafiz. Mais c'est ainsi que fonctionnent les cartes.

– C'est difficile à admettre ! »

Rafiz sourit. Ses dents régulières et très blanches tranchaient sur son visage hâlé. « Il y a des jours où je ne crois pas non plus à la télévision, dit-il. Après tout, je ne l'ai jamais vue. Des images du monde entier, là, dans ton salon ? Non, tu me demandes de croire à l'impossible ! »

Elle remarqua qu'il avait dit ton salon, et non mon salon, à croire qu'il avait toujours vécu chez les autres. « Mais je peux te

montrer un poste de télévision, répliqua-t-elle, s'efforçant de ne pas perdre patience. Je peux le démonter, t'expliquer comment il fonctionne, et il fonctionnera toujours de la même manière. Tandis que les cartes…

– Je peux aussi te montrer les cartes », dit-il en passant les mains sur leurs faces brillamment colorées. « Je peux te montrer comment elles marchent. Voici la Voyageuse, ta carte, et te voici. Il n'y a rien de mystérieux là-dedans. Les cartes sont notre moyen d'information… Notre télévision, si tu préfères. Et comme la télévision, elles sont également un moyen de distraction. Nous jouons avec. En plus, elles nous permettent de prédire l'avenir, ce que la télévision ne peut pas faire. »

La serveuse déposa devant eux quelque chose qui ressemblait à du poisson frit. Casey mordit dans le sien. Il était insipide, comme de l'eau.

« Regarde », reprit Rafiz en désignant les joueurs d'un mouvement de la tête. La femme, un léger sourire aux lèvres, abattit une carte représentant le soleil entouré d'un ciel bleu nuit piqué d'étoiles. Les autres poussèrent un soupir de satisfaction.

« Le Soleil et les Étoiles, annonça Rafiz. Toujours un bon présage. Ça veut dire que le toit ne s'effondrera pas sur nous. »

Les autres joueurs poussèrent vivement leur mise vers la gagnante. « Mais tu ne m'as toujours pas montré comment elles marchent », objecta Casey, qui n'entendait pas lâcher la discussion. Elle mordit de nouveau dans son poisson. « Tu m'as seulement montré une carte qui me ressemblait. »

Rafiz rassembla le jeu, le battit et le lui tendit. « Prends-en une. »

Casey tira la Voyageuse. « Un tour de passe-passe », dit-elle en souriant.

Il secoua la tête. « Une autre, commanda-t-il. Où irons-nous aujourd'hui ? »

Elle tira une nouvelle carte, représentant une grande maison ancienne en stuc. Des êtres minuscules, symbolisés par cinq ou six points reliés entre eux, formaient une file d'attente depuis le bas des marches.

« La maison coloniale, commenta Rafiz. Excellent choix. Les touristes y vont nombreux. Et après ?

– Pose le jeu sur la table », demanda Casey. Rafiz s'exécuta, et elle tira une carte illustrée de nuages striés de pluie.

« Ah ! fit Rafiz. La pluie nous forcera à écourter la promenade.

– Il n'est pas question qu'il pleuve ! s'indigna Casey. Regarde le ciel : pas un nuage.

– Mais les cartes disent qu'il va pleuvoir.

– Je te parie qu'il n'en sera rien.

– Seuls les fous parient contre les cartes », dit Rafiz. La sentence avait le caractère irrévocable d'un proverbe.

« Je veux bien être folle, dit Casey. Allons donc ! Qu'est-ce que tu as à perdre, puisque tu crois si fort aux cartes ?

Il s'apprêtait à lui répondre quand un petit homme pauvrement vêtu apparut à la porte. Il tenait quelque chose au creux de sa main droite ; il le secoua comme un jeu de dés et inclina la tête pour regarder à travers la cage close de ses doigts. Les quatre joueurs abattirent leurs cartes, réunirent leur argent et sortirent.

« Sotano ! » lança la serveuse d'un ton menaçant, puis elle ajouta quelque chose en lurqazi.

Le dénommé Sotano n'avait pas bronché ; il brandissait son poing fermé comme un talisman. La serveuse appela quelqu'un dans l'arrière-salle.

« Allons-nous-en, dit Rafiz en se levant. Tout de suite.

– Pourquoi ?

– Le… le toit », dit-il d'un ton nerveux. Son visage hâlé avait pris la teinte blafarde du papier journal. Il lui agrippa la main et la tira dehors.

À l'extérieur du restaurant, les joueurs de cartes observaient avec anxiété l'équilibre instable de la poutre, prête à crever le toit.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? s'enquit Casey. Tu as entendu un bruit ?

– Sotano. Il est très malchanceux. Ça porte malheur de rester avec lui au Soleil et les Étoiles.

– Tu veux dire que nous sommes partis uniquement parce que ce type est entré ? Pas parce que le toit risquait de s'écrouler ?

– Chut ! » commanda Rafiz. Ses yeux noirs lançaient des éclairs. « Ça porte malheur de parler de ça. Et Sotano n'est pas n'importe quel " type ". Il est…

– Très malchanceux, je sais. J'aurais bien voulu finir de manger.

– Tu ne me crois pas, constata Rafiz. Mais tu comprendras quand je t'aurai raconté son histoire. Il n'a pas toujours été malchanceux. Il y a neuf ou dix ans… »

Un cri s'échappa du restaurant. Sotano sortit en trébuchant et s'étala dans la rue. Son poing s'ouvrit et Casey, captivée, s'approcha afin de voir ce qu'il tenait mais n'aperçut qu'un faisceau de brindilles avant de rejoindre Rafiz, déçue. « Maintenant, nous pouvons rentrer et achever notre repas », lui dit-il.

Sotano se releva, sonné. Il referma le poing et Casey entendit un léger claquement, comme deux boules de billard qui se seraient à peine touchées. Rafiz frissonna quand ils franchirent le seuil.

Sotano avait emporté avec lui toute la vie et l'animation. Les joueurs distribuaient et abattaient leurs cartes en silence. La serveuse disparut dans l'arrière-salle. Jusqu'au ventilateur qui semblait tourner en sourdine. Ce silence oppressait Casey. Ils achevèrent leur repas sans échanger un mot.

« À la maison coloniale ? demanda ensuite Rafiz.

– D'accord. »

Ils regagnèrent la rue du 25-Novembre et Rafiz s'immobilisa devant une pile de parpaings. Apparemment, il s'agissait d'un arrêt de bus, bien qu'aucun signe ne l'indiquât. Lorsque le bus parut, il allongea le bras et le chauffeur s'arrêta. Un jour, Casey avait attendu plus d'une heure à un arrêt semblable, et deux bus lui avaient filé sous le nez. Elle s'était même demandé s'ils n'avaient pas refusé de la prendre parce qu'elle était une touriste. Elle se réjouissait d'avoir appris quelque chose. Si Rafiz avait cessé de rabâcher ses superstitions idiotes, tout aurait été pour le mieux.

Même toutes vitres baissées, il régnait une chaleur suffocante à l'intérieur du bus. Casey s'assit à côté d'une vieille femme aux longs cheveux gris qui arborait des pièces d'argent en guise de pendants d'oreille. Elle serrait entre ses pieds un sac en papier froissé sur lequel Casey lut « Macy's San Francisco ». Elle ne put s'empêcher de sourire. Le sac s'agita brusquement, deux poulets

passèrent la tête à l'extérieur et la rentrèrent aussitôt.

Rafiz prit place sur une banquette et engagea immédiatement la conversation avec son voisin. Un quart d'heure plus tard, il se leva et cogna du poing contre le plafond du bus, qui s'arrêta. « Nous sommes arrivés », dit-il en s'avançant.

La maison coloniale était l'exacte réplique de l'illustration sur la carte à jouer. Quelques nuages blancs flottaient dans le ciel radieux, comme des coulées de crème glacée. Ils s'acquittèrent d'un droit d'entrée, traversèrent un hall bordé de portraits, pénétrèrent dans une grande salle pleine d'échos dont les lustres miroitaient au-dessus de leurs têtes. Une petite pièce latérale avait été convertie en boutique de souvenirs ; ils se mêlèrent à un groupe de touristes qui y flânaient en attendant le début de la visite. Rafiz était le seul autochtone. Des Japonais s'intéressaient à un étalage de bijoux ou se photographiaient entre eux, attentifs au moindre mouvement d'un homme équipé d'un fanion qui semblait être l'accompagnateur du groupe. Les deux femmes derrière Casey parlaient allemand.

« Ils ont tort d'acheter des bijoux ici, glissa Rafiz à Casey. Si tu en veux, tu trouveras mieux au marché. »

Les deux Allemandes regardèrent Rafiz avec intérêt, et une fois de plus, Casey se sentit instruite, initiée.

Le guide s'approcha et les entraîna à travers une suite de pièces blanches et fraîches. Les talons hauts des Allemandes martelaient les parquets de bois. Au cours de la visite, le guide mit en évidence les différentes architectures, la succession des influences espagnoles, anglaises et hollandaises, chacune correspondant à une nouvelle occupation étrangère. Casey aperçut devant eux une famille d'Américains, le père, la mère, un garçonnet d'environ neuf ans et une fillette plus jeune qu'elle-même. Le garçonnet écoutait, captivé, le récit de la révolte de 1860 ; son regard suivait attentivement le doigt du guide qui désignait les impacts de balles sur les murs. La fillette, qui s'ennuyait visiblement, faisait des mines devant une glace de poche qu'elle avait tirée de son sac à main. Sa mère avait l'air absent, vaguement coupable, de qui est censé se passionner pour quelque chose qui le laisse froid. Apercevant sa fille, elle lui pinça le bras. « Arrête ça et écoute, lui glissa-t-elle. Nous n'avons pas fait tout ce voyage pour

que mademoiselle regarde son museau ! »

Une onde de nostalgie traversa Casey, le désir d'appartenir à cette famille, d'échanger sa place contre celle de la fillette. Ce soir, la famille dînerait dans un vrai restaurant ; ils discuteraient de tout ce qu'ils auraient vu au cours de la journée. Le petit garçon mentionnerait avec passion les impacts de balles, Casey étonnerait tout le monde en se rappelant précisément tout ce qu'aurait raconté le guide. La mère dirait : « Je suis heureuse que nous ayons emmené les enfants… C'est une expérience tellement instructive. » Le petit garçon bousculerait Casey, mais pas trop fort, parce qu'elle aurait remarqué plus de choses que lui. Casey le bousculerait en retour, un des deux parents les prierait d'arrêter, puis ils parleraient des ruines qu'ils auraient visitées au clair de lune la semaine précédente. La rêverie de Casey semblait si réelle qu'elle ne se dissipa que lorsqu'ils eurent gagné une autre salle, où le guide leur présenta un mobilier de style victorien.

Alors qu'ils faisaient demi-tour pour revenir dans la première salle, Casey entendit comme un coup de canon. Le petit garçon, qui s'amusait à faire crisser ses tennis sur le parquet ciré, redressa la tête. Le guide s'arrêta un instant, interloqué. « Un orage, dit-il enfin. C'est extrêmement rare, surtout à cette saison. »

Comme s'ils n'avaient attendu que le coup de tonnerre, tout le monde se mit à parler en même temps. Rafiz, qui fermait la marche depuis que le guide leur avait montré les logements exigus des domestiques, se fraya un chemin pour rejoindre Casey. « Un orage, lui dit-il. C'est très rare.

– Simple coïncidence, rétorqua Casey.

– Très bien. Une coïncidence. » Il prononçait si mal le mot que Casey se demanda s'il en connaissait le sens. « Encore heureux que nous n'ayons rien prévu d'autre pour la journée, non ? »

Le guide décrivait à présent la salle de bal sous l'occupation anglaise, les hommes et les femmes transpirant dans leurs vêtements d'apparat, conçus pour des climats plus tempérés. Casey haussa les épaules. « Sans doute, dit-elle. De toute façon, il est probablement temps que je rentre. »

Le guide se dirigea vers un nouveau groupe de touristes. Le Japonais au fanion entraîna tout son monde vers la boutique de souvenirs. Casey et Rafiz sortirent sur la terrasse, abritée de la

pluie. Un éclair zébra le ciel dans le lointain ; les flèches et les dômes sur les collines surgirent devant leurs yeux pendant quelques secondes. « Où irons-nous la prochaine fois ? demanda Rafiz. Le jardin de Gaudi, ça te dirait ? Le marché, pour acheter des bijoux ? Ou laisserons-nous encore les cartes choisir ?

– Comme tu voudras, répondit Casey. Y a-t-il un bus pour m'emmener à l'université ? De là, je sais comment rentrer chez moi.

– Je vais te montrer. » Rafiz paraissait déçu par le peu d'enthousiasme qu'elle avait manifesté pour leur prochaine sortie. Elle n'y prit pas garde. Cet orage improbable l'avait rendue perplexe. Mais la journée entière s'était déroulée sous le signe de l'étrange, à commencer par la découverte de son portrait sur une carte, dans le restaurant délabré. Et bien qu'elle fût convaincue qu'il s'agissait de coïncidences, leur accumulation l'avait laissée un peu patraque, comme si elle avait couvé la grippe ou fumé trop d'herbe. Elle se demanda si elle retournerait voir Rafiz, si ce sentiment d'étrangeté n'était pas lié à sa personne, à ses croyances. Maintenant qu'il lui avait montré comment arrêter le bus, elle pourrait peut-être poursuivre seule ses investigations.

Le temps qu'ils se dirigent vers l'arrêt, la pluie trempa la chemise légère qu'elle avait mise le matin. Quand le bus parut, Casey avança le bras vers la rue comme elle l'avait vu faire à Rafiz. « Au revoir », lui dit-il, debout sur le trottoir. Il semblait encore plus mouillé qu'elle.

« Au revoir. »

Rue du 25-Novembre/2

Dix ans plus tôt, Sotano était propriétaire de la boutique juste en face de celle de Mama. À la mort de sa femme, il l'avait fermée pour se consacrer à son deuil. Pendant plus d'un an, personne ne l'avait vu, sauf quand il sortait se ravitailler, une ou deux fois par semaine.

Un jour, Mama remarqua que Sotano avait rouvert sa boutique. Tout était resté comme avant la mort de sa femme : les piles de vieux magazines à même le sol, le mannequin appuyé au mur, le comptoir derrière lequel Sotano additionnait et soustrayait des colonnes de chiffres sur une grande feuille de papier jaune, comme elle l'avait toujours vu faire.

« Alors, commença Mama, ne sachant quoi dire, la vie continue ?

– La vie continue, répéta Sotano en levant brièvement les yeux.

– Bonne chance », lui souhaita Mama avant de se diriger vers la porte. Comme chacun dans la rue, elle possédait une mémoire photographique des stocks, le sien et ceux de ses voisins. Aussi s'étonnait-elle que Sotano n'ait rien modifié dans sa boutique, qu'il n'ait pas acquis de nouvelle pièce ou n'en ait pas vendu une seule. Mais comme elle s'apprêtait à sortir elle remarqua, posé sur le comptoir près du cendrier, un petit morceau de ce qui ressemblait à de l'os. « Du nouveau ? ne put-elle s'empêcher de demander.

– Non, rien », répondit Sotano

La rumeur se répandit bientôt que, de sa défunte femme, il avait conservé une phalange (quant à savoir laquelle, les opinions divergeaient d'un jour et d'une personne à l'autre). Soudain, Sotano fut occupé du matin au soir, assiégé par des confrères désireux de « causer un brin ». Mais il faisait en sorte de ne pas relever les allusions au morceau d'os, et quand on l'interrogeait de but en blanc, il biaisait. Lorsqu'un de ses voisins lui proposa de l'acheter, Sotano répondit qu'il n'était pas à vendre.

Quelques semaines plus tard, Sotano engagea un commis, un jeune étudiant « pour m'aider dans quelques tâches dont

s'occupait ma femme », expliqua-t-il. Le jeune homme fut questionné, invité dans chaque maison à déguster des tranches de pain sucré et des tasses de café aromatisé à la cannelle. Mais il en savait encore moins que les boutiquiers, et les invitations cessèrent bientôt.

Enfin, un jour, l'étudiant apporta des nouvelles. Un touriste américain l'ayant interrogé à propos de l'os, Sotano lui avait répondu que c'était la réplique de la phalange du saint patron d'Amaz. Le jeune homme avait oublié le nom dont il avait affublé le saint homme. Enfin, l'attitude de Sotano leur parut claire : comme ils l'avaient tous fait un jour ou l'autre, il se payait la tête des touristes.

« Attendez ! » ajouta le jeune commis. Debout au milieu de la rue, il gesticulait, attirant des badauds toujours plus nombreux. « Ce n'est pas tout ! Sotano a raconté la vie du saint de long en large, son martyre, et tout et tout, et à la fin, l'Américain a voulu acheter l'os. Sotano lui a dit que c'était son porte-bonheur, mais qu'il en aurait d'autres la semaine prochaine. Et l'Américain a promis de revenir ! »

Les brocanteurs se regardèrent et haussèrent les épaules. Ces dingues d'Américains, prêts à acquérir n'importe quoi ! Enfin, c'était grâce à eux qu'ils faisaient leurs affaires. Merci, mon Dieu, d'avoir créé les Américains !

La semaine suivante, Sotano exhibait des copies grossières de l'os dans un bol de porcelaine ébréché sur son comptoir. L'Américain ne parut pas remarquer leur mauvaise facture. Il en acheta trois.

À la fin de la semaine, Sotano avait écoulé tout son stock. Il s'absenta pendant deux jours et revint avec des copies meilleures, taillées dans l'ivoire et même, supposa-t-on, dans des os humains. Rose Bleue était persuadée que Sotano avait profané un cimetière.

On recommença à inviter le commis, qui était devenu loquace. Sotano inventait une nouvelle histoire pour chaque client. L'os provenait du fondateur de la secte des turbans, tué par le roi des Gemmes. Il appartenait à un révolutionnaire abattu par les Anglais. Une jeune femme promise à un vieux tyran avait préféré se trancher le doigt plutôt que d'y passer l'anneau nuptial. L'histoire de la jeune épousée remportait presque tous les

suffrages dans la rue, y compris celui de Mama.

Cet épisode, distant de déjà neuf ans, constituait une époque bénie dans l'histoire de la rue. Jamais auparavant les brocanteurs n'avaient vécu en pareille intelligence ; jamais plus depuis lors ils n'avaient ainsi fait abstraction de leurs différences. Ils envisagèrent même de fonder une Association des antiquaires d'Amaz, mais le projet n'aboutit pas. Le seul conflit qui demeurait était celui qui opposait Mama et Rose Bleue, mais tout le monde pariait qu'il serait vite résolu. On était en hiver, les gens allumaient des feux dans la rue pour bavarder autour, boire du rhum, du café, et se répéter la dernière histoire inventée par Sotano. Les six enfants de Mama couraient d'un feu à l'autre. De temps en temps, Sotano sortait pour une promenade vespérale ; les autres brocanteurs lui criaient : « Un révolutionnaire, hein, Sotano ? Continue comme ça, mon vieux ! » Alors il souriait, leur faisait un signe de la main et s'éloignait.

Un flot constant d'Américains continuait à envahir la rue du 25-Novembre pour visiter la boutique de Sotano. Jusque tard dans la nuit, on voyait celui-ci fumer à son comptoir, ajoutant de longues colonnes de chiffres sur sa feuille jaune. Les phalanges, raconta le jeune commis, étaient désormais en plastique, et chaque fin de semaine, Sotano en rapportait un plein sac, parfois deux. Il finit par acheter une automobile afin de les transporter, ce qui fournit un nouveau sujet de conversation aux autres brocanteurs. « Ça ne durera pas », se répétaient-ils autour du feu après leur journée de labeur. « Il ne tiendra pas longtemps à ce rythme. » Quand Mama découvrit la plaque d'immatriculation de la voiture neuve, elle secoua la tête sans rien dire.

Avec l'automobile de Sotano, la jalousie fit son apparition dans la rue. Quelques brocanteurs tentèrent de vendre à leur tour des copies de la fameuse phalange, mais allez savoir pourquoi, les Américains préféraient celles de Sotano. Et ces Américains n'entraient jamais dans les autres boutiques, pas même pour acheter des cartes postales, comme des touristes normaux. Non : sitôt acquis leur bout d'os, ils remontaient dans leurs taxis et disparaissaient.

Un an plus tard, le commis rapporta les nouvelles les plus extravagantes : Sotano allait revendre son stock et quitter la rue.

D'abord, on ne voulut pas le croire. Seuls les pauvres, ceux qui faisaient faillite, abandonnaient la rue du 25-Novembre. Les autres, les chanceux, restaient, surtout quand ils disposaient d'un aussi bon emplacement, côté après-midi. Mais lorsque Sotano accrocha à sa fenêtre la pancarte « Liquidation totale, remise de 50 % », ils surent que c'était vrai. Ils se disputèrent son mannequin, son comptoir, ses piles de magazines jaunis. Quelques-uns lui demandèrent, dans le plus grand secret, s'il ne lui restait pas quelques phalanges, mais il répondit qu'il avait tout vendu. Une nuit, sa boutique fut mise sens dessus dessous, mais rien ne disparut. Deux de ses voisines s'arrachèrent le bol de porcelaine ébréché, persuadées qu'il leur porterait chance, et l'une d'elles le cassa. Sotano en vendit les débris. Son emplacement, un des meilleurs de la rue, fit l'objet d'une compétition acharnée. Lorsqu'il s'en alla dans son automobile neuve, personne ne lui dit au revoir. La belle harmonie gisait en mille morceaux, comme le bol.

Les rumeurs reprirent, d'abord poussives, puis de plus en plus véloces à mesure que chacun, ou chacune, y apportait des fioritures. On avait vu Sotano sortir d'une maison en marbre dans les collines, promenant un ocelot en laisse. Il s'était établi dans la ville touristique, au nord. Il était parti pour l'Amérique. Il avait offert une voiture à son commis pour le remercier de ses services. Le commis était devenu son amant.

Sept ans plus tard, Sotano réapparut. Son pantalon était déchiré et maculé d'huile, il portait des chaussures dépareillées. Il ne dit à personne d'où il venait. Il voulut ouvrir une nouvelle boutique, mais comme il avait perdu son droit d'ancienneté, il dut se contenter d'un emplacement côté matin, tout au fond de la rue. En attendant que les précédents occupants déménagent, il déambulait dehors, jouant avec des objets qui rappelaient les phalanges d'autrefois, mais plus petites, plus foncées, et plus usées. Une nouvelle rumeur vit le jour ; ce devait être la dernière à son sujet. Sept ans plus tôt, disait-on, absorbé par la vente de ses phalanges, il avait fini par oublier laquelle provenait de sa femme, ce qui avait précipité sa ruine. Certains juraient même qu'ils avaient vu le fantôme de l'épouse le harceler au cœur de la nuit. Quoi qu'il en soit, on le croisait presque chaque jour dans la

rue, en train d'examiner l'un ou l'autre de ses os ; puis il haussait les épaules, l'air presque désespéré. Et il ne tenta jamais plus de les vendre.

Satl, la quatrième enfant de Mama et sa deuxième fille, était taciturne. Mama avait toujours imputé ce trait de caractère au fait qu'elle avait été conçue dans un silence absolu. Elle se rappelait son père mieux que la plupart de ceux des autres enfants : un homme grand, mince, passionné, qui lui avait dit une fois d'un air important, comme s'il lui avait offert un cadeau de prix : « Un jour, j'aimerais t'épouser. Bien que tu aies déjà trois enfants. » Il avait eu l'air blessé quand elle lui avait ri au nez.

Pourtant il l'avait présentée à ses parents, ce que n'avait fait aucun des autres. Elle avait fait appel aux bonnes volontés de toute la rue pour veiller sur ses enfants pendant les trois jours que devait durer son absence. Les parents de l'homme vivaient dans les montagnes, dans une grande maison blanche et fraîche, entourée de palmiers, de gardénias et d'hibiscus. Sa mère leur avait donné des chambres aux deux extrémités d'un long couloir, mais la première nuit, alors qu'elle reposait dans le grand lit de cuivre en se faisant du souci pour ses enfants, elle avait entendu craquer le parquet incrusté de marbre vert et avait deviné qu'il venait la rejoindre.

Satl fut conçue cette nuit-là. Elle se rappelait qu'elle osait à peine bouger afin de ne pas secouer le lit, qu'elle avait retenu son souffle pendant l'orgasme pour que les parents ne l'entendent pas. Plus tard, lorsqu'elle avait révélé à son amant qu'elle était enceinte, il l'avait regardée avec horreur, comme si elle avait eu une maladie contagieuse, et elle ne l'avait plus jamais revu. Quelques-uns étaient restés jusqu'au terme de la grossesse, mais pas tous. L'un d'eux avait même tenté de lui enlever l'enfant.

Mama regardait Satl jouer sans un bruit dans la rue. Où étaient-ils passés, tous ces hommes dont aucun n'était resté assez longtemps pour lui faire plus d'un enfant avant de disparaître ? Elle avait cru qu'elle épouserait le premier, elle s'était dit qu'elle pourrait épouser le second ; au troisième, elle avait compris qu'elle n'avait nul besoin de les épouser. L'un était devenu ministre, elle entendait parler de lui ou voyait son visage dans les

cartes de temps en temps. Rafiz faisait partie du lot, mais il n'avait jamais montré qu'il savait, n'avait jamais tenté de faire valoir ses droits sur son enfant, et Mama lui en était reconnaissante. C'était mieux ainsi. Après tout, seuls les enfants comptaient pour elle.

Rafiz traversa lentement la rue et s'approcha d'elle. « Écoute, dit-il en s'accroupissant au pied du fauteuil. Cette enfant qui est venue me voir, tu te rappelles ? »

Mama, encore à demi dans son rêve, crut d'abord qu'il voulait parler de sa propre fille. Puis elle hocha la tête.

« Elle est très importante, reprit Rafiz. Pour la rue, et peut-être pour Amaz. S'il te plaît, la prochaine fois qu'elle viendra, si elle revient, tâche d'être plus polie.

– Je n'ai pas été impolie, protesta Mama. Seulement, elle parle anglais. Tu l'as entendue comme moi. »

Rafiz soupira. Il se savait impuissant contre les sentiments de Mama envers les touristes anglophones, de la même façon qu'elle ne pouvait l'obliger à distinguer certaines couleurs. « S'il te plaît, répéta-t-il. Fais un effort. Elle est très importante…

– … pour la rue, oui, tu l'as déjà dit. Et je suis de ton avis. J'ai vu son visage dans les cartes ; c'est elle, la Voyageuse. Mais je n'y peux rien. Tu sais ce que je ressens. De toute manière, ça fait des semaines que tu attends son retour. J'ai entendu dire que vous vous étiez disputés et qu'elle s'était enfuie en criant. Comme disaient les missionnaires, « que celui qui n'a jamais péché lui jette la première pierre ! » Mais ils en jetaient eux-mêmes tellement que j'ai toujours eu du mal à les prendre au sérieux.

– Qui t'a dit ça ? Nous ne nous sommes pas disputés, seulement… Il y a des choses qu'elle ne peut pas comprendre. » Il pointa le menton vers Sotano, qui venait de sortir de sa boutique et marchait dans leur direction. Son poing serré autour des morceaux d'os se balançait comme au rythme d'une musique. « Sotano, par exemple. Il est entré au Soleil et les Étoiles, mais elle ne voulait pas en sortir. Elle ne comprenait pas qu'il portait malheur. »

Mama se pencha et cracha avec dégoût. « Regarde-le donc ! gronda-t-elle. Dommage que nous n'ayons pas fondé cette association quand il en était temps. Nous aurions pu l'empêcher

d'ouvrir une nouvelle boutique dans cette rue.

– Nous l'aurions fait si tu n'avais pas été fâchée avec Rose Bleue, lui rappela Rafiz. Elle refusait d'adhérer si tu en étais.

– C'est son problème, rétorqua Mama. Pas le mien.

– C'est votre problème à toutes les deux. Tu sais ce qu'on raconte ? On dit que tu lui as volé ses tatouages.

– Je n'y suis pour rien. Et d'abord, elle m'a volé mon fils !

– On l'appelle Gants Bleus, maintenant. »

Un rire bref et caverneux résonna dans les profondeurs du corps énorme de Mama. « Gants Bleus, répéta-t-elle. Pas mal !

– Tu ne crois pas qu'il serait temps que vous cessiez vos chamailleries stupides ? Je parie que vous ne savez même plus pourquoi vous êtes fâchées…

– Au fait, comment s'appelle-t-elle, cette fille ? s'enquit Mama.

– Casey, répondit Rafiz, déçu qu'elle ait changé de sujet.

– Ca-sey. » Mama s'attarda sur les syllabes étrangères. « Je ne promets rien, mais si elle revient, je chargerai les enfants de lui parler. Ça va comme ça ?

– Elle dit qu'elle veut apprendre le lurqazi, dit Rafiz.

– Hum ! » grogna Mama. Sotano passa à leur hauteur de sa démarche traînante, en entrechoquant les morceaux d'os dans sa main. Mama lui adressa un signe de tête. « Tu as connu beaucoup de touristes qui parlaient lurqazi ? demanda-t-elle à Rafiz.

– Elle n'est pas comme les autres. C'est aussi ce que disent les cartes. »

Mama hocha la tête et ferma les yeux, sa façon de le congédier. Rafiz se releva lentement, craignant que ses jambes ne refusent de le porter.

Il savait qu'il n'obtiendrait rien de plus de Mama. Et peut-être Casey ne reviendrait-elle pas. Il grimaça puis regagna l'ombre de la boutique de Rose Bleue afin d'y consulter les cartes. Il en avait reçu un nouveau jeu le matin même.

Le palais du roi des Gemmes

Claire héla un taxi et dit : « Super Shop, s'il vous plaît. » Le chauffeur hocha vigoureusement la tête, et elle monta.

Mais quand il s'arrêta, quelques minutes plus tard, elle ne reconnut rien autour d'elle, ni les immeubles incendiés, ni le magasin neuf élevé sur les décombres, aussi incongru qu'un diamant. « Non », dit-elle en se penchant vers le chauffeur depuis la banquette arrière. « Le Super Shop. Épicerie.

– Oui, dit-il. Ici. Livres. »

Ébahie, Claire se retourna vers la vitre. « Chez Joe : Librairie et Réparations automobiles », indiquait une pancarte peinte avec soin au-dessus de la minuscule boutique, puis en caractères plus petits : « Ici on vend des livres en anglais. »

Claire acquiesça d'un air complice. Le Super Shop attendrait. Elle ne pouvait pas manquer une occasion pareille. Elle paya le chauffeur et descendit.

Vue de l'extérieur, hormis son enseigne surprenante, la boutique ressemblait à toutes celles de la ville : exiguë, sale, négligée. Mais quand elle franchit le seuil, Claire découvrit un intérieur coquet. Dressées contre les murs et au centre, de pimpantes étagères blanches présentaient à hauteur d'homme des rangées de livres soigneusement agencés. La boutique était plus vaste qu'il n'y paraissait de l'extérieur, et aussi mieux éclairée. Assis derrière un comptoir, un jeune homme (Joe ?) lisait. « Bonjour », lança-t-il quand elle referma la porte derrière elle.

Claire lui répondit d'un signe de tête. Elle était déjà prise dans le filet enchanté des rayonnages. Elle longea des rangées de livres d'histoire, de sciences, de cuisine, et tout un rayon consacré à la mécanique automobile. On n'entendait d'autres bruits que ceux de ses pas sur le lino et du jeune homme tournant les pages. C'est comme la boisson, songea-t-elle, ravie, en faisant glisser ses doigts sur le dos des livres. C'est même pire, parce que le charme dure plus longtemps. Il est déconseillé de conduire après avoir lu. Au rayon fiction, elle trouva les derniers romans de Stephen King et Philip Roth qui n'étaient même pas parus quand elle avait

quitté les États-Unis. Le jeune homme posa son livre quand elle s'approcha du comptoir.

« Vraiment, vous réparez des voitures ? demanda-t-elle.

– Sûr ! dit-il en faisant tinter le carillon de la caisse enregistreuse. C'est écrit sur l'enseigne, non ?

– D'où êtes-vous ? Vous êtes américain, pas vrai ?

– Je viens de Des Moines.

– Comment diable avez-vous atterri ici ? »

Il glissa les livres dans un sac en plastique blanc portant en impression le nom de la boutique. Pendant quelques secondes, elle se crut aux États-Unis, à la librairie de la galerie marchande. « La ville aime retenir certains d'entre nous, dit-il. J'ignore pourquoi. Peut-être parce qu'il vient tellement de touristes ici. Elle doit trouver juste d'en garder un ou deux de temps en temps. »

En sortant de la boutique, Claire arrêta un nouveau taxi et se rendit au Super Shop, où elle acheta nettement moins qu'à sa première visite. Dans la voiture qui la ramenait chez elle, elle s'installa confortablement sur la banquette au milieu de ses emplettes, délicieusement lasse. « La ville aime retenir certains d'entre nous », avait dit Joe. Elle n'avait pas l'impression que la ville souhaitait la retenir, mais elle se demandait si elle ne l'avait pas choisie dans un but quelconque. Elle se sentait protégée, comme un joyau niché dans le coton à l'intérieur d'une boîte. Elle avait remarqué qu'Angie ne sortait plus, qu'elle et Casey semblaient s'étioler, et elle se demanda ce que leur avait fait la ville, pourquoi elle l'avait choisie comme unique bénéficiaire de ses largesses. Mais elle n'avait pas envie de s'attacher à ces questions, comme à beaucoup d'autres. Le taxi ralentit devant l'université. Avec l'autorité d'une voyageuse consommée, elle le guida jusqu'à la maison.

Casey pénétra dans la cuisine, sortit le lait et les céréales et s'apprêta à déjeuner. Mitchell était déjà parti. Elle s'assit en face de sa mère, plongée dans un livre apparemment neuf. D'autres étaient empilés à portée de sa main, avec au sommet une mince brochure marron. Casey saisit celle-ci. Quelques proverbes d'Amaz, par Percy Swafford-Brown, indiquait la couverture,

copieusement tachée.

Elle ouvrit le livre et chercha le dicton que lui avait appris Rafiz : « Seuls les fous parient contre les cartes. » « Ce qui est grand marche, ce qui est petit roule », lut-elle. « Le temps a deux visages. »

« Hé, m'man ! Où as-tu trouvé ça ? »

Claire leva les yeux de son livre, marquant sa ligne du doigt. « Dans une librairie.

– Une librairie qui vend des livres en anglais ? s'étonna Casey. Je n'en ai jamais vu.

– Eh bien, répliqua Claire, il suffit de chercher au bon endroit. » Elle sourit, de ce sourire d'enfant espiègle que sa fille lui avait souvent vu depuis leur arrivée à Amaz.

« À ton avis, qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Casey : "Angle et boucle font mauvais ménage."

– Je n'en sais rien », dit Claire. Elle ferma son livre et parut faire un effort de concentration. « Ton père le saura peut-être.

– Je ne crois pas que ce soit son domaine, objecta Casey.

– Tu comptes sortir aujourd'hui ?

– Je n'en sais rien. Je ne pense pas.

– Tu n'avais pas un ami dans le coin, ou un correspondant ?

– C'est une longue histoire », soupira Casey. Puis elle ajouta : « Les événements ont tous des causes visibles et analysables, d'accord ? Tu es bien de cet avis ?

– Autrefois, oui, répondit Claire. Maintenant, je ne sais plus trop. Après tout ce que j'ai vu… » Puis elle se replongea dans son livre.

Casey se leva et nettoya ses couverts. J'aurais mieux fait de ne rien lui demander, se dit-elle. Elle rangea la vaisselle et sortit, emportant la brochure.

Dans sa chambre, elle s'assit en tailleur sur le lit et parcourut son recueil d'expressions lurqazi. Elle semblait avoir oublié le peu qu'elle avait jamais su de cette langue. Et elle n'aurait sans doute jamais l'occasion de dire : « Voulez-vous rentrer ma voiture au garage ? », ou : « Ce vin ne convient pas. Veuillez nous apporter une autre bouteille. »

En fait, elle n'aurait probablement plus jamais l'occasion de parler lurqazi. Sa rencontre avec Rafiz l'avait ébranlée au-delà de

ce qu'elle avait cru de prime abord. Comment son propre portrait pouvait-il figurer sur une carte à jouer ? Comment le vieil homme avait-il prévu l'orage qui avait surpris les touristes ? Comme elle l'avait dit à sa mère, les événements avaient des causes visibles et analysables. Ils ne survenaient pas sur décision d'une vulgaire carte.

Elle abandonna le recueil d'expressions et feuilleta celui de proverbes. Les gens parlaient-ils vraiment ainsi ? Mieux, comprenaient-ils le sens de ces maximes ?

Bien sûr, elle pourrait sortir seule, sans Rafiz. Mais la ville était pleine de chauffeurs de taxi fous et de femmes qui voulaient lui vendre leurs bébés. Elle commençait à saisir qu'il ne suffisait pas de parler une langue. Quelques jours plus tôt, elle avait vu sur le seuil d'une boutique une femme crier en direction d'une autre qui s'éloignait. Était-elle en train de la maudire, de la bénir, de la saluer, de lui signifier qu'elle ne lui adresserait jamais plus la parole ? Et qu'en était-il des graffitis recouvrant les façades des boutiques et des maisons incendiées, cette curieuse écriture à la fois ronde et anguleuse ? Même en y séjournant plusieurs années, jamais elle ne connaîtrait la ville aussi bien que les autochtones.

En outre, elle commençait à souffrir du mal du pays, comme ces touristes qu'elle regardait autrefois de haut. Elle avait envie de pizza, de crème glacée, envie d'habiter un endroit où tout le monde parlerait anglais, où elle n'aurait plus à se démener pour se faire comprendre. Ici, tout était compliqué, tout demandait un effort. Il paraissait plus simple de rester enfermée jusqu'à la reprise des cours.

Mais si elle demeurait cloîtrée, elle deviendrait toute pâle, comme cette pauvre Angie. Angie… Si sa mère n'avait pas voulu parler avec elle, sa sœur serait peut-être dans de meilleures dispositions. Elle pourrait prendre de ses nouvelles. Et demain, elle irait en ville.

Elle se leva et sortit dans le couloir. Leur père avait projeté de loger les deux sœurs dans des chambres contiguës, mais elle avait préféré dormir à côté de leurs parents tandis qu'Angie occupait la chambre unique de l'autre côté du couloir. Ainsi, elle ne dérangerait personne.

Elle la trouva penchée sur un carnet noir, ses cheveux tombant

devant son visage comme un voile brillant. « ’Lut », fit Casey en entrant sans avoir frappé.

Angie releva la tête. « Oh ! Salut », dit-elle.

Casey prit place sur le lit à ses côtés. « Tu veux aller en ville avec moi demain ? proposa-t-elle.

– Non, pour quoi faire ? J’ai de quoi m’occuper ici.

– Ah bon !

– Tu es en train de perdre la guerre, sais-tu ? reprit Angie.

– Non ? Figure-toi que je m’en doutais un peu.

– Si tu te crois drôle, tu ferais mieux de foutre le camp de ma chambre.

– Je ne cherche pas à l’être. »

Angie écrivit dans son carnet pendant quelques secondes. « J’aurais besoin d’un mot pour soldat, dit-elle.

– Mafirq, suggéra Casey, ce qui était le mot lurqazi correspondant.

– Merci », dit Angie en continuant d’écrire.

Casey éprouva un fort sentiment de nostalgie, comme si elle se trouvait projetée dans le passé, deux ou trois ans plus tôt. Cherchant à y échapper, elle dit : « Tu es sûre de ne pas vouloir sortir avec moi ? Je te ferai visiter la maison coloniale, c’est très intéressant…

– Non », coupa Angie.

Elle devait l’éloigner de ses carnets, même au prix d’un sacrifice. « Écoute, dit-elle. Je te montrerai la rue du 25-Novembre, je te présenterai mon ami Rafiz. Il te plaira. Il a passé toute sa vie dans cette ville…

– Je suis trop occupée.

– Tu peux très bien travailler sur les Royaumes et sortir prendre l’air de temps en temps. Autrefois, tu aimais te promener avec moi. Tu te rappelles le jour où je t’ai montré comment utiliser les anneaux, à l’école ? »

À chaque récréation, Casey voyait Angie se pendre aux agrès sans parvenir à gagner les anneaux suivants. N’y tenant plus, elle était restée avec elle après la classe et lui avait dévoilé son secret. Elle lui avait montré comment imprimer à son corps un mouvement de balancier et se laisser porter par l’élan jusqu’à l’anneau suivant. Après, Angie passait toutes les récréations aux

agrès, voltigeant gracieusement autour du cercle d'anneaux, si bien qu'à la fin de l'année, les paumes de ses mains étaient devenues calleuses.

Au grand étonnement de Casey, sa sœur sourit. « Oui, je me rappelle », dit-elle. Elle frotta ses paumes l'une contre l'autre, comme si les callosités s'y trouvaient encore. « Tu sais ce que je m'étais fourré dans la tête, après ça ? Je croyais que tout recelait un secret qu'il suffisait de découvrir. Le secret de l'algèbre, le secret pour se faire des amis, pour être aussi bonne cuisinière que maman… J'ai passé des heures à tenter de les découvrir. J'ai compris alors que le monde était beaucoup plus compliqué que je ne l'imaginais. » Elle rit à mi-voix.

« Et c'est à ce moment-là que tu as inventé ton royaume ? demanda Casey. Le jour où tu as compris que les choses n'étaient pas aussi simples que tu le croyais ?

– N'essaie pas de me psychanalyser, Casey. Les royaumes ne sont pas simples… Ils sont même plus compliqués que la plupart des choses. Et je les ai beaucoup développés depuis que tu as arrêté.

– Oui, mais tu contrôles toujours tout, objecta Casey. C'est plus facile que la vraie vie.

– Et alors ? Qu'est-ce que tu lui trouves, à la vraie vie ?

– Elle est inattendue. Tu ne peux jamais savoir ce qui va arriver.

– Et alors ?

– J'abandonne, soupira Casey en se levant. Si tu veux m'accompagner rue du 25-Novembre, tu n'as qu'un mot à dire. Mais si tu préfères rester moisir ici, je ne t'en voudrai pas.

– Je préfère rester moisir ici. Je viens de lire une statistique très intéressante.

– Ah ? Tu lis parfois autre chose que tes carnets ?

– Ça m'arrive, oui. Cette statistique disait que c'est dans un rayon d'un kilomètre et demi autour de ta maison que tu risques le plus d'avoir un accident de voiture. Tu comprends ce que ça signifie ?

– Je crains que non. Éclaire-moi.

– Ça veut dire qu'il est plus sûr de rester chez soi. Si tu ne sors pas, tu n'auras jamais d'accident.

– Et si ça signifiait plutôt qu'il ne faut jamais rentrer chez soi ?

– Moi, je ne vais nulle part, proclama Angie. Je dois rester ici et faire en sorte que tu perdes cette guerre.

– Puisque tu contrôles tout, je ne vois pas comment je pourrais gagner.

– Oh ! Casey ! Autrefois tu étais capable de comprendre. »

Mitchell plissa les paupières et regarda les collines, les tours, les flèches et les dômes mélangés comme les pièces d'un jeu d'échecs en fin de partie. Il se rappela que Casey l'avait interrogé à leur sujet, après qu'il avait accueilli sa famille à l'aéroport. Il n'avait toujours pas réussi à savoir qui vivait là-haut. Peut-être Casey l'avait-elle déjà découvert.

Il se tourna vers Jara et, comme toujours devant le petit homme élégant, il se sentit trop grand, hors de proportion, comme Oliver Hardy auprès de Stan Laurel. Mais la totalité de ce satané pays était à l'échelle de Jara, entièrement peuplée de Laurel. « Bon, dit-il, nous commençons ?

– Oui », répondit Jara avec une pointe d'impatience. Il étudia le feuillet proprement dactylographié qu'il tenait à la main. « Par ici ! »

Les deux hommes marchèrent un moment en silence. Comme chaque fois qu'il se trouvait avec Jara, les pensées de Mitchell entonnèrent leur litanie habituelle : Jusqu'où peux-tu faire confiance à cet homme ? À qui a-t-il parlé du manuscrit ? Sait-il qui s'est introduit dans la maison cette fameuse nuit ? Il se hâta de les faire taire. Pourquoi Jara aurait-il été mêlé à l'effraction ? Ce jour-là, il était déjà en possession du manuscrit.

Pourtant, Mitchell persistait à trouver quelque peu étrange la conduite de son confrère. Son département avait conclu à l'authenticité de l'épopée ; Jara avait aussitôt voulu exploiter les indices contenus dans le texte pour retrouver l'épée du roi des Gemmes. Jusque-là rien d'anormal, admit Mitchell – il avait lui-même souhaité analyser le manuscrit, le comparer aux sites actuels afin de démêler les faits authentiques du mythe. Toutefois, la quête de Jara semblait plus prosaïque. Ce n'était plus de l'érudition, mais presque de l'obsession. Mitchell se demanda ce qu'il ferait de l'épée si jamais il la retrouvait.

Jara consulta une nouvelle fois sa feuille. Sa secrétaire l'avait tapée la veille, avait-il expliqué à Mitchell, d'après les notes des deux hommes. Ça faisait donc une personne de plus à connaître l'existence du manuscrit, qui avait pu en parler à son mari, à sa voisine, à son épicier. Mitchell n'était pas naïf au point d'imaginer que cette femme n'avait pas compris ce qu'elle tapait. Tout le monde à Amaz avait grandi avec les aventures du roi des Gemmes.

« Le manuscrit mentionne le marché, dit Jara. C'est là que le roi des Gemmes a retrouvé son meilleur chevalier, qu'il avait condamné à l'exil. Le chevalier vivait caché, il vendait des chaussures, mais, incapable de résister à la splendeur de l'épée royale, il est sorti de sous sa tente pour la toucher. Et le roi s'est réjoui de son retour, parce qu'il avait besoin de lui. »

Mitchell se demanda pourquoi Jara éprouvait le besoin de rabâcher une histoire qu'ils connaissaient tous deux par cœur. Mais Amaz était un pays de culture orale. Jara et sa secrétaire avaient certainement entendu depuis leur enfance des centaines de variantes de la même légende.

– Donc, reprit Jara, voici le marché. D'après nos archéologues, il n'a pas changé d'emplacement depuis plus d'un millier d'années. C'est probablement ici que commencent nos recherches. »

Mitchell perçut une nouvelle fois de l'impatience dans sa voix et il en fut contrarié. Qu'espérait-il de ces recherches ? Mitchell considéra les étals, le brouhaha, les mouches, le bétail parqué dans des enclos insalubres, et il tenta de se représenter l'arrivée du roi accompagné de ses serviteurs, peut-être même de la reine. Impossible : Jara ne cessait de parler. En se retournant, Mitchell aperçut la baraque d'un cordonnier. Un homme, la taille ceinte d'un tablier de cuir sale et déchiré, siégeait devant l'entrée près d'une pile de chaussures entassées comme des têtes tranchées. Le meilleur chevalier du royaume, songea-t-il avec amusement. Il s'apprêtait à le signaler à Jara quand il remarqua deux types appuyés à la baraque qui l'observaient avidement. L'un était immense, plus grand encore que Mitchell ; au second, il manquait une oreille. Le plus petit donna un coup de coude à son compagnon, et ils disparurent derrière la baraque.

Ça c'est drôle ! se dit Mitchell. Que pouvaient-ils bien chercher ?

« Le manuscrit rapporte qu'ensuite, le roi et ses chevaliers livrèrent bataille aux envahisseurs qui attaquaient le marché », poursuivit Jara. Mitchell se força à l'écouter. « Et que le premier chevalier combattit avec tant de vaillance que le roi l'adouba une seconde fois en lui faisant prêter serment sur l'épée. Puis ils regagnèrent ensemble le palais, leur amitié ainsi collée. »

Collée ? Il voulait sans doute dire « scellée ».

« Mais jusqu'où ont-ils chevauché ? enchaîna Jara. Rappelez-vous qu'une partie du cortège allait à pied, et qu'ils étaient très nombreux. Ils ont atteint le palais pour dîner, puisque l'épopée dit que le roi servit à son chevalier un festin somptueux, et ils allaient vers l'ouest, car ils avaient le soleil dans les yeux. Voilà. Nous allons suivre cette direction pendant quelques heures, en marchant lentement. » Jara ouvrit un porte-documents et en tira un plan de la ville, traversé d'une telle profusion de lignes de différentes couleurs qu'on aurait dit une nouvelle copie du manuscrit. Mitchell y jeta un regard stupéfait. Quand donc Jara y avait-il travaillé ? « Je pencherais pour ce mur enterré dans le Quartier ancien. » Jara désigna un point bleu sur le plan, puis il rouvrit le porte-documents et en sortit une boussole. « Nous devons avancer dans cette direction. »

Mitchell soupira. Ses vêtements lui collaient aux aisselles et au dos, et il commençait à avoir faim. L'idée d'une marche intensive à l'heure la plus chaude de la journée l'enchantait de moins en moins. Comment diable Jara l'avait-il entraîné dans cette galère ? Il jonglait avec les théories, les textes, les notes en bas de page, les bibliographies, avec des mythes éteints depuis des siècles, il batifolait dans les livres comme un dauphin dans les vagues. Jamais il n'avait affaire au réel.

Alors qu'ils se mettaient en route, il vit les deux types suspects émerger de derrière la baraque et emprunter le même chemin qu'eux. Ils s'arrêtaient parfois pour consulter les prix ou s'entretenir avec un marchand assis devant son étal. Pourtant, quand Mitchell et Jara dépassèrent les derniers enclos, les deux hommes étaient presque sur leurs talons. Étaient-ils en train de les suivre ? Ou cette ville étrange le rendait-elle paranoïaque ?

La chaleur intense donnait au ciel une teinte bleu délavé, presque blanche. Quelques nuages s'étaient formés au-dessus de leurs têtes, mais ils ne projetaient aucune ombre. Mitchell et Jara se dirigeaient vers les lointains bâtiments de marbre, aussi froids et improbables qu'une montagne de glace. « Qu'est-ce que c'est ? demanda Mitchell en désignant les constructions. Un monument ? »

Jara leva le nez de sa boussole. « Les riches habitent là-haut, expliqua-t-il. Et les plus pauvres demeurent derrière nous, sur ces collines, là-bas. » Il se retourna pour indiquer la direction, et l'aiguille de la boussole frétilla. « Les riches et les pauvres vivent sur les hauteurs. La ville est pour nous, les classes moyennes. »

Mitchell resta incrédule. Il avait vu beaucoup de pauvres en ville depuis son arrivée. Et le Dr Tamir ? N'était-il pas riche, du moins comparé à la moyenne de ses concitoyens ?

Ils marchèrent en silence pendant quelque temps. La famille de Mitchell s'insinua dans ses pensées comme une odeur entêtante. Il aurait voulu se trouver dans son bureau à l'université, occupé à traquer un trait linguistique remarquable du lurqazi médiéval, à épingler le sens d'un mot comme un papillon. Angie n'avait pas mis le nez dehors de la semaine, et Casey sortait beaucoup moins. Pire, elle avait proposé qu'ils visitent les ruines le week-end prochain. Il n'était pas opposé à cette idée, mais il sentait confusément qu'ils n'étaient pas le genre de famille à faire des choses ensemble. Il n'y avait pas moyen d'arracher Angie à sa chambre, et Claire s'était remise à boire… Eh bien, pensa-t-il, je pourrais peut-être aller voir ces ruines avec Casey. Mais ce serait admettre que quelque chose ne colle pas avec les autres. Oh ! Je sais : nous allons rendre visite aux Wiley et, de là, partir pour les ruines. Ils nous ont invités, non ? Casey s'en souviendra certainement.

Claire elle-même apprécierait peut-être ce moment de détente, loin de cette ville de fous. Encore qu'elle semblait aller mieux : ses joues étaient plus rebondies, ses cheveux plus brillants. Ces derniers temps, il l'avait retrouvée telle qu'elle était seize ans plus tôt, lorsqu'il l'avait épousée.

À cette époque, ils étaient tous les deux étudiants. Les week-ends, Mitchell sortait avec de ravissantes écervelées. Durant la

semaine, après les cours, il fréquentait la maison qu'un de ses amis partageait avec cinq ou six autres personnes. Là, ils discutaient tous ensemble de philosophie, de littérature ou de politique jusque tard dans la nuit.

Il croyait ces deux aspects de son existence séparés par un mur infranchissable, les week-ends consacrés aux plaisirs du corps, les semaines aux activités de l'esprit. Aussi avait-il été très étonné le jour où son ami lui avait appris qu'une des filles de la maison s'intéressait à lui. À l'université, loin de la petite ville rangée où il était né, il avait commis des actions qui auraient scandalisé l'adolescent collet monté qu'il avait été. Pourtant, en sortant avec une femme intelligente, en l'introduisant dans sa vie privée, il avait eu l'impression de violer le plus puissant des tabous.

Ils allaient rarement au cinéma, au concert ou au musée, partout où il emmenait ses précédentes conquêtes. (Il avait compris que ces sorties ne lui servaient qu'à étaler son savoir, sa culture, devant les filles.) Ils se rencontraient au restaurant, au café, bavardaient des événements de la semaine écoulée. Plus tard, chez elle, ils tentaient de gagner sa chambre en évitant les discussions qui faisaient rage, comme des foyers d'incendie, dans différentes pièces de la maison. À cette époque, il vivait les débats intellectuels comme une approche, un prélude aux jeux amoureux.

Parfois, il se demandait ce qui leur était arrivé depuis. Claire avait interrompu ses études quand elle était tombée enceinte d'Angie, et avait abandonné toute intention de les reprendre lorsqu'elle avait attendu Casey. Avaient-ils souhaité fonder une famille ? En avaient-ils seulement discuté ? Il ne se rappelait pas. Sans doute étaient-ils alors trop occupés à débattre de questions abstraites.

On ne pouvait pas l'accuser de n'avoir rien tenté pour sortir Claire de chez elle. Chaque semestre, quand il recevait le planning des cours, il lui indiquait ceux qu'elle pourrait suivre. Maintenant qu'Angie et Casey étaient presque élevées, lui disait-il, elle pouvait se permettre de sortir un peu. Elle l'approuvait, entourait quelques cours, mais elle laissait toujours passer le moment des inscriptions. À croire qu'elle avait définitivement jeté l'éponge, qu'elle s'appliquait à s'imbiber d'alcool et de sous-

littérature pour mieux se venger de lui. Mais pourquoi ? Que lui avait-il fait ? Il n'en avait aucun souvenir.

Jara avait parlé. Mitchell se tourna vers lui, content d'être tiré de sa rêverie. « Curieux », fit Jara. Il s'arrêta et tapota le cadran de la boussole comme celui d'une montre.

« Quoi donc ? demanda Mitchell.

– Nous avons manqué le Quartier ancien. Il est indiqué dans cette direction, à environ cinq kilomètres vers le sud. Pourtant, nous avons suivi cette rue en ligne droite, et nous aurions dû atteindre…

– Vous parlez comme le Dr Tamir », l'interrompit Mitchell, qui avait retrouvé sa bonne humeur à présent qu'il ne pensait plus à sa famille. « Il m'a écrit que les rues bougeaient…

– Absurde ! » s'écria Jara. Pendant quelques secondes, il parut réellement furieux, comme si Mitchell avait insulté ses ancêtres. « Le Dr Tamir est un vieil homme charmant, mais il a beaucoup changé depuis qu'il croit aux billevesées des sozranis.

– Les billevesées de qui ?

– La religion qu'il a adoptée, reprit Jara. Pendant les quelques mois qui ont précédé son départ, il a exaspéré tout le département. Il nous entretenait de ses hallucinations, de ses superstitions, mais nous n'y prêtions pas attention, et je vous conseille d'en faire de même. Il insinuait qu'il avait découvert un secret que nous n'étions pas dignes de partager. » Il secoua sa carte devant lui, comme pour y remettre de l'ordre, et se pencha dessus pour l'étudier,

Mitchell nota avec amusement que l'accent britannique de Jara se renforçait en même temps que sa colère. Il se demanda si son confrère n'avait pas hâte de retrouver l'épée afin d'établir sa réalité, de l'exclure de la classe des croyances chimériques. Il s'apprêtait à lui poser la question quand il vit deux hommes, dont un plus grand que l'autre, disparaître précipitamment au coin d'une maison. Ils étaient trop loin pour qu'il puisse distinguer s'il manquait une oreille à l'un d'eux, mais sa bonne humeur s'évanouit et il eut presque la chair de poule. « Croyez-vous », dit-il posément, en tournant sa question de telle sorte que Jara ne le prenne pas pour un étranger ignorant, qu'on nous suive ?

– Nous suivre ? glapit Jara en levant les yeux de sa carte.

Pourquoi nous suivrait-on ?

– Eh bien, parce que nous recherchons un objet qui, s'il existe, fera figure de trésor national.

– Certes, mais je ne vois pas que nous soyons suivis. Qui d'autre que nous connaît son existence ?

– C'est précisément ce que j'aimerais savoir. Pour commencer, ma maison a été cambriolée. Ensuite, j'ai remarqué au marché deux types qui nous observaient, et je viens de les revoir à l'instant même, ou deux hommes qui leur ressemblent étrangement. À qui en avez-vous parlé ? Votre département, vos collaborateurs qui ont expertisé le manuscrit, votre secrétaire, qui d'autre ?

– Qu'insinuez-vous par là ? demanda Jara d'un ton glacé. Que mon département, ma secrétaire comprise, est un ramassis de malfaiteurs ?

– Pas du tout, protesta Mitchell, tentant de l'apaiser. Je n'insinue rien. Je dis simplement que ma porte a été fracturée et…

– Oui, et on ne vous a rien volé, coupa Jara.

– Parce que le manuscrit se trouvait à l'université, comprenez-vous ? S'ils n'ont rien pris, c'est parce qu'ils le cherchaient.

– Mais si, comme vous le prétendez, mon département est coupable, pourquoi avoir cambriolé votre maison, sachant que le manuscrit était à l'université ? »

Mitchell chassa de son esprit l'image d'un département entier d'anthropologues faisant irruption chez lui. « En aviez-vous parlé à quelqu'un ? » insista-t-il.

Jara leva les bras au ciel, et la carte avec. « Comment voulez-vous que je me rappelle ? Très bien, désormais, je soupçonnerai tout mon département, y compris le président, qui prend sa retraite cette année parce qu'il devient aveugle, et le Dr Otaq, tellement obèse qu'il aurait du mal à franchir votre porte, et à plus forte raison vos fenêtres. C'est ce que vous voudriez ? Cela vous tranquilliserait de voir régner la suspicion au sein de l'université ?

– Tout ce que je dis, c'est que ma maison a été cambriolée. Et que je crois avoir vu deux hommes nous suivre. Et que j'aimerais savoir combien de personnes connaissent l'existence du

manuscrit, et que peut-être – peut-être – quelqu'un de votre entourage en aura parlé à quelqu'un, qui l'aura répété à quelqu'un d'autre, qui l'aura à son tour répété à quelqu'un qui pourrait – j'ai bien dit qui pourrait – avoir des raisons de s'intéresser à l'épée du roi des Gemmes. C'est tout.

– Où sont ces deux hommes à nos trousses ? demanda Jara. Montrez-les-moi.

– Ils ont tourné au coin de ce bâtiment », dit Mitchell, en indiquant une boutique d'accessoires automobiles. « Ils nous ont probablement entendu par1er et ont déguerpi.

– Voyons si nous trouvons vos fameux espions. Venez ! »

Avec un soupir, Mitchell se résigna à le suivre. Il savait par avance ce qu'ils trouveraient, et effectivement, lorsqu'ils eurent atteint l'arrière de la boutique, ils ne virent aucune trace des deux hommes, rien qu'un terrain désert envahi par les mauvaises herbes. « Ces hommes sont peut-être issus de votre imagination, persifla Jara. Ils n'ont peut-être jamais existé, hein ? »

Mitchell haussa les épaules. « Comme je vous l'ai dit, ils nous ont probablement entendus. Et mon cambriolage ? Encore un effet de mon imagination ?

– Vous êtes riche et américain, rétorqua Jara. Les raisons de votre cambriolage ne font aucun mystère pour moi.

– Écoutez, coupa Mitchell. Je n'ai pas envie de discuter. J'en ai également assez de courir après vos chimères. Vous êtes libre de continuer à chercher votre palais, mais soyez prudent. Je n'ai pas rêvé ces deux hommes, et je suis certain qu'ils rôdent encore dans les parages. Moi, je retourne à l'université.

– Excellent ! Comme ça, quand j'aurai trouvé l'épée, tout le mérite m'en reviendra. On ne lira qu'un seul nom sur le catalogue quand elle sera exposée au musée national. Retournez donc à l'université. Moi, je poursuis mes chimères, ça va comme ça ? »

Mitchell allait rétorquer qu'Amaz ne possédait pas de musée national, lorsqu'il aperçut un muret au milieu du pré, presque entièrement caché par les herbes. Il étincelait comme un miroir sous le soleil. Était-ce du marbre ? Hésitant à se prononcer, Mitchell traversa la prairie dont les chardons s'accrochaient à son pantalon. Le muret était couvert de crasse et de graffitis, mais c'était bien du marbre. « Vous allez dans la mauvaise direction ! »

lui lança Jara, et Mitchell se rendit compte que ça faisait un moment qu'il criait ainsi après lui.

« Oubliez ça ! lui cria-t-il à son tour. Venez plutôt voir ceci ! »

Jara parut comprendre. Il courut à travers le pré et passa la main sur le mur, exactement comme l'avait fait Mitchell. « Du marbre, dit-il.

– Croyez-vous… ? » commença Mitchell. Un homme surgit d'une porte à l'arrière de la boutique et se précipita vers eux. « Voyez, reprit Mitchell. On distingue presque le plan des fondations. Et je crois qu'il y a un autre mur au bout du pré. Et regardez ceci ! » Une bande de mosaïque se déroulait à la base du mur, en pierres décolorées dessinant des lettres angulaires. Plus loin, les inscriptions semblaient avoir été descellées et remplacées par une nouvelle mosaïque, plus récente, de lettres rondes. Ça lui rappelait quelque chose, mais quoi ?

« Il faudra procéder à des expertises, à des fouilles, dit Jara. Il est trop tôt pour se prononcer. Mais si c'est vrai, alors quelle découverte !

– Que faites-vous ici ? gronda le boutiquier en s'approchant. Vous n'avez pas le droit d'entrer. Vous êtes…

– Nous pensons avoir découvert quelque chose, expliqua Mitchell. Ce mur, nous supposons que…

– C'est le palais du roi des Gemmes », coupa l'homme. Il avait prononcé ces derniers mots dans un lurqazi médiéval irréprochable. « Tout le monde sait ça dans le quartier. »

Jara et Mitchell échangèrent un regard et éclatèrent de rire.

Plus tard, lorsqu'il furent attablés devant un pain sucré et un café à la cannelle, Jara reprit : « Évidemment, il nous faudrait plusieurs siècles pour inventorier tous les vestiges réputés appartenir au palais du roi des Gemmes. Même les ruines des remparts passent pour telles aux yeux des ignorants, bien qu'elles soient en pierre ordinaire. Mais ce mur est un candidat très plausible, bien situé par rapport au marché, dans la bonne direction… Et le fait qu'il soit entouré d'une légende ne nuit en rien à nos suppositions.

– Votre département d'archéologie saura-t-il traiter le dossier ? » s'inquiéta Mitchell en arrachant un morceau de son

pain. Ils s'étaient mis en quête d'un endroit pour déjeuner et n'avaient trouvé qu'un café surpeuplé qui servait également des pâtisseries. Les clients semblaient y passer des heures, voire des jours entiers, à discuter politique ou conclure des marchés. Mitchell n'avait pas pris de petit déjeuner. Le sucre, en donnant un coup de fouet à son organisme, lui avait fait oublier toute prudence. « Je connais le président du département de mon université, en Amérique. Il serait trop heureux de collaborer… »

Jara leva la main. « Voyons d'abord si nous sommes capables de nous en sortir seuls, sans aide extérieure. C'est une question d'honneur national, souvenez-vous en. Si nous avons réellement découvert les ruines du palais…

– Bien sûr », admit Mitchell, regrettant d'avoir abordé ce point. Il avait tendance à toujours trop parler.

« Songez un peu à l'enjeu pour nous, poursuivit Jara. On ne pourra plus qualifier l'histoire du roi des Gemmes de galimatias superstitieux. Il a existé, il a vécu, il a unifié le royaume aux environs du IXe siècle… Nous pourrions assister à un renouveau du sentiment national, à une résurgence de notre fierté. Chacun voudra visiter le site authentique du palais du roi de Gemmes.

– Ça ferait une bonne attraction touristique », approuva Mitchell.

Son confrère lui lança un regard étrange, et il craignit un instant d'avoir encore gaffé. Mais Jara éclata de rire. « Vous, les Américains ! Voilà tout ce qui vous préoccupe. Le reste du monde se met en scène pour vous, exhibant ses ruines, ses poteries, ses danses et ses religions. Et vous, vous assistez au spectacle. Parce que votre pays n'a pas de passé qui lui soit propre. N'ai-je pas raison ? »

Mitchell eut un geste embarrassé. Il n'avait jamais réfléchi à ce problème.

« Mais vous dites vrai, reprit Jara. Ce serait une bonne attraction touristique. Qui nous permettrait de financer en partie les fouilles. »

Ah ! songea Mitchell. Vous critiquez les Américains, mais quand vous avez besoin d'argent, vous pensez tout de suite à nous ! Toutefois, il était content de voir son confrère de si belle humeur, sa colère calmée. S'ils n'avaient pas découvert ce mur,

Jara et lui n'auraient probablement plus échangé un mot jusqu'à son départ d'Amaz. « Vous serez là demain ? demanda Jara. Je vais parler du mur au département d'archéologie puis nous poursuivrons nos recherches.

– Certainement.

– Peut-être trouverons-nous l'épée », ajouta Jara.

La serveuse préférée de Casey attendait derrière le comptoir du McDonald's. « Bonsoir », lui dit Casey dans un lurqazi appliqué. Puis elle passa sa commande.

La serveuse gloussa. Lors de leur première rencontre, Casey avait interprété son rire comme la preuve que son lurqazi était truffé d'erreurs monumentales. Après plusieurs tentatives, elle avait compris que la jeune femme riait de tout et de rien, qu'elle trouvait insupportablement drôle qu'une Américaine apprenne le lurqazi. La serveuse lui relut sa commande en anglais.

« Très bien, approuva Casey en lurqazi.

– Vous croyez que je suis prête pour les États-Unis ?

– Oh ! oui. Votre anglais est excellent. Quand partez-vous ? »

La serveuse soupira. Elle parvint à donner l'impression que l'idée même de soupirer l'amusait.

« Quand j'aurai trouvé quelqu'un pour m'emmener, répondit-elle. Je cherche un Américain pour m'épouser et m'emmener avec lui. Et votre famille ? Vous n'avez pas besoin d'une cuisinière ?

– Nous n'avons… », commença Casey, puis, vaincue, elle poursuivit en anglais : « Nous n'avons pas les moyens d'engager une cuisinière.

– Mais si, vous pouvez ! répliqua la serveuse. Tous les Américains sont riches, non ? »

Casey rit. La serveuse rit avec elle, bien que Casey ne fût pas certaine qu'elle ait voulu plaisanter.

« Certains le sont, oui », reprit Casey, puis elle ajouta en lurqazi : « Bonne chance. »

Ils transportèrent leurs plateaux jusqu'à une table. Sans attendre qu'ils soient assis, Mitchell déclara : « Je crois que nous avons découvert le palais du roi des Gemmes aujourd'hui. »

Claire but une gorgée de vin. « Sans blague ? dit-elle en écartant une mèche de devant ses yeux.

– Oui », confirma Mitchell. Casey ne se rappelait pas l'avoir jamais vu si expansif, si désireux de parler. « Mon collègue, le Dr Jara, avait dressé des graphiques, des cartes, tout ça. Je croyais qu'il était cinglé, mais nous avons suivi les indications contenues dans l'épopée et avons fini par tomber sur un vieux mur en ruine, juste là où nous pensions le trouver. Une légende prétend même qu'il s'agit du palais du roi de Gemmes.

– Alors, tu crois que le manuscrit est authentique ? demanda Casey.

– Le Dr Jara est certain qu'il s'agit du *Livre des Pierres*, parce qu'il traite principalement de la bataille des Pierres, la dernière défaite du roi. Et je commence à partager son avis.

– C'est super, papa ! s'exclama Casey. Où se trouve le palais ? » Elle glissa un regard vers Angie, espérant qu'elle ajouterait quelque chose. Mais sa sœur était occupée à séparer les différents ingrédients de son hamburger, les pickles d'un côté, la laitue d'un autre, la tomate encore à part. Casey la vit attaquer le tas de laitue. Angie avait un système pour tout.

« Je serais incapable de te le dire, s'esclaffa Mitchell. Jara m'a donné un plan afin que je sache y retourner. Le mur est situé quelque part près du Quartier ancien, il me semble.

– De quoi a-t-il l'air ?

– Oh ! Il n'est pas très impressionnant. Rien qu'un vieux mur de marbre recouvert de graffitis. Mais nous avons trouvé à sa base une mosaïque très prometteuse. » De sa main libre, il traça sur la table un motif tarabiscoté.

« Vous allez entamer des fouilles ?

– L'université s'en chargera. Quant à nous, nous allons continuer à suivre les indications de l'épopée. Jara est comme… Eh bien, je crois qu'il est obsédé par le désir de retrouver l'épée du roi des Gemmes. Mais vois-tu, je me demande si l'université sera à la hauteur de la tâche. Ce ne serait pas la première fois que je verrais un département se lancer dans une entreprise au-dessus de ses moyens. Je devrais peut-être écrire aux États-Unis, et dénicher quelqu'un qui pourra intervenir quand les choses deviendront sérieuses. »

Claire sirotait son verre. « Sais-tu le plus drôle ? » reprit Mitchell. Il ne regardait plus que Casey, comme s'il avait compris

qu'elle était la seule à lui prêter attention, et qu'il préférait oublier les autres. « Tout le temps où nous avons été dehors, j'ai eu la sensation qu'on nous suivait. J'ai repéré deux types au marché, et il m'a semblé les revoir avant que nous trouvions le mur. Mais Jara refuse d'en discuter. Il s'imagine que j'accuse tout son département, quand j'essaie seulement de lui dire que quelqu'un là-bas aurait pu parler imprudemment. Car enfin, qui d'autre que lui connaissait l'existence du manuscrit ? »

Casey mordit dans son hamburger pour dissimuler son trouble. Quelqu'un savait, quelqu'un dont son père n'avait même pas idée. Elle en avait parlé à Rafiz dans l'une de ses lettres. Bon Dieu, quelle idiote ! Comment n'avait-elle pas pensé que la découverte du manuscrit pouvait intéresser d'autres personnes que son père et ses collègues universitaires ? Maintenant, elle était obligée de retourner à la rue du 25-Novembre et d'affronter le vieil homme. Ce serait gênant, après l'avoir si longtemps ignoré. Et selon ce qu'elle apprendrait, elle devrait peut-être avouer sa bévue à son père, ce qui serait pire encore.

Mitchell la fixait comme s'il attendait une réponse de sa part. Personne d'autre ne parla ; le silence les avait rattrapés. Casey courba la tête vers son assiette et continua à manger. Demain, se dit-elle. Demain, j'irai voir Rafiz.

Lorsqu'elle se leva le lendemain, Casey remarqua que tout son linge sale avait été lavé. Sidérée, elle secoua la tête. Où sa mère avait-elle dégoté une laverie automatique ? Et encore plus surprenant, comment avait-elle eu le courage de sortir dans la ville torride et enfumée ? Ça faisait déjà un bout de temps qu'elle rapportait à la maison des livres et des denrées alimentaires, très exactement depuis le dîner avec les Wiley.

Casey éprouva une pointe de jalousie et en fut la première étonnée. Elle avait perdu son ascendant, le reste de la famille ne s'adressait plus à elle pour les renseigner sur la langue ou les usages d'Amaz. Dire qu'elle avait tant lu, tant étudié avant son départ… et sa mère, sans effort apparent, était devenue la voyageuse avertie qu'elle rêvait d'être.

Voilà qui l'obligeait à réexaminer ses préjugés, songea-t-elle en passant son jean et le chemisier brodé qu'elle avait acheté au

marché. Enfant, elle lisait tout ce qui traînait à la maison, depuis les magazines jusqu'aux prospectus des pompes funèbres. Lorsqu'elle rencontrait un mot inconnu, elle en cherchait l'explication auprès de sa mère, qu'elle trouvait toujours assise à la table de la cuisine, en train de boire et de lire ses propres livres ou magazines. Elle avait été effarée du nombre de choses que sa mère ignorait. Elle ignorait, par exemple, la différence entre biceps et triceps, ou ce qu'on entendait par un tissu de « chintz », ou la composition d'un pudding au tapioca. Et ce flottement paraissait s'étendre à toute son existence. Ainsi, lorsqu'elle regardait un film, elle était incapable de reconnaître des acteurs déjà vus dans d'autres rôles. Peut-être imaginait-elle que les réalisateurs engageaient pour chaque nouveau film une équipe de parfaits inconnus, qui se fondaient à nouveau dans l'anonymat de la population à la fin du tournage. Casey se rappelait que son père avait un jour donné une série de conférences à Berkeley. Pendant toute une semaine, ils avaient quotidiennement franchi le pont sur la baie pour rejoindre l'université depuis leur motel. À la fin de leur séjour, Casey avait déduit d'une remarque de sa mère que celle-ci était persuadée qu'il existait deux ponts au-dessus de la baie, l'un vers Berkeley et l'autre vers San Francisco.

Comment diable Claire avait-elle déniché une laverie automatique ? se demanda-t-elle à nouveau en se brossant les cheveux. Comment s'était-elle procuré de l'alcool et avait-elle trouvé la librairie d'où elle rapportait les gros volumes qui s'entassaient sur la table de la cuisine ? Avait-elle – Casey se figea devant le miroir de la salle de bains, sans pour autant voir son reflet – avait-elle sous-estimé sa mère pendant toutes ces années ?

Elle sortit et héla un taxi. Dans la rue du 25-Novembre, elle salua de la tête la grosse femme dans le fauteuil, et à sa grande surprise, celle-ci lui répondit, quoique de mauvaise grâce. Puis elle pénétra dans la boutique voisine. « Savez-vous où est Rafiz, s'il vous plaît ? » demanda-t-elle lentement en lurqazi.

La femme aux gants bleus prononça quelques mots que Casey ne comprit pas, et Rafiz surgit de derrière le rideau. « Bonjour », dit-il. Il semblait content de la voir.

«Bonjour », répondit Casey. Maintenant qu'elle se trouvait devant lui, elle ne savait plus quoi dire. Peut-être allait-il se

vexer, imaginer qu'elle l'accusait, tout comme Jara. « J'ai quelque chose à te demander.

– Allons dehors. » Ils sortirent et s'assirent sur le trottoir, les jambes étendues sur la chaussée.

« Tu te souviens de ce que je t'avais écrit sur le manuscrit découvert par mon père ? » attaqua-t-elle. Rafiz inclina la tête. « En as-tu parlé à quelqu'un ?

– Non, dit Rafiz d'un ton réfléchi. Mais je crois que Rose Bleue lit mon courrier. En fait, j'en suis même certain.

– Rose Bleue ?

– La femme chez qui j'habite. Autrefois, elle avait des roses bleues tatouées sur les paumes des mains…

– Pourquoi ferait-elle ça ? » l'interrompit Casey avant qu'il se lance dans une nouvelle digression. Raconter des histoires semblait être ici une sorte de sport national.

Rafiz haussa les épaules. « Je n'en sais rien, avoua-t-il. Peut-être a-t-elle ouvert une lettre par simple curiosité et est-elle tombée sur la mention du manuscrit de ton père. Peut-être voudrait-elle le récupérer pour le vendre.

– À moins qu'elle ne veuille l'épée du roi des Gemmes, celle que recherche également mon père. J'imagine qu'elle en tirerait une petite fortune.

– C'est possible. Je sais qu'elle a connu autrefois une déception, une énorme déception, en perdant un objet de grande valeur. Mais pourquoi m'as-tu demandé si j'avais parlé à quelqu'un du manuscrit ?

– Parce que mon père croit qu'il est suivi », répondit Casey, et elle lui raconta l'histoire du palais du roi des Gemmes.

« Ah ! fit Rafiz. Ces hommes qui suivent ton père… Y en a-t-il un avec une oreille en moins ?

– Je l'ignore. Pourquoi ça ?

– Parce que j'ai vu Rose Bleue parler avec un certain Zem, un homme capable de suivre quelqu'un pour de l'argent, dit Rafiz. Et ce Zem a justement une oreille en moins.

– Je demanderai à mon père. »

Un taxi approchait. Casey et Rafiz ôtèrent leurs jambes de la chaussée. Le taxi s'arrêta devant la boutique de la grosse femme et deux touristes américains en descendirent. « Mais que peut-il

faire ? Aller trouver les flics ?

– Je ne lui conseille pas d'en parler à la police, dit Rafiz. Quoique peut-être, pour un riche Américain… Mais je ne crois pas qu'elle agirait avant qu'un crime ait eu lieu.

– Dans ce cas, que pouvons-nous faire ? Il n'y a pas moyen d'empêcher ce type de suivre mon père, tant qu'il ne commet pas de crime ?

– C'est exactement ça. Mais je parlerai à Rose Bleue, et je tenterai de savoir à quoi elle joue. De ton côté, tu peux conseiller à ton père d'être prudent. Peut-être pourrait-il payer un homme, comment dites-vous ?

– Un garde du corps ? » proposa Casey, profondément déprimée. Par imprudence, elle avait attiré le danger sur son père et peut-être mis sa vie en péril. C'était horrible !

– Peut-être n'est-ce pas si grave, reprit Rafiz, et ces hommes se contenteront-ils de le suivre.

– Peut-être, fit Casey en écho. Cette histoire est tellement bizarre. Je n'arrive pas à croire que c'est moi qui ai provoqué tout ça. Dire que l'homme qui suit mon père vient de cette rue !

– Cette rue est le centre de tout. Elle est la rivière asséchée qui parcourt cette cité sans eau. Tout part d'ici, et se répand peu à peu dans le reste de la ville, de plus en plus ténu à mesure qu'on s'éloigne du centre. Nous sommes assis, dit-il avec un geste ample, au cœur même d'Amaz ! »

Casey le regardait, stupéfaite. Jamais encore elle ne l'avait entendu parler avec tant de poésie.

« Veux-tu… Puis-je te servir de guide aujourd'hui ? demanda-t-il. Nous pouvons visiter le marché, si tu le souhaites ? »

Après son brusque accès d'éloquence, il lui parut presque timide. Casey regretta de l'avoir si longtemps délaissé. Elle eut honte d'être revenue à seule fin d'obtenir quelque chose de lui. Et il avait manifesté un réel désir de l'aider, malgré son attitude. S'il croyait à ces superstitions idiotes, qu'est-ce que ça pouvait lui faire ? C'était son problème, pas le sien. « D'accord, dit-elle.

– Formidable ! » s'écria-t-il en se relevant avec une agilité dont elle l'aurait cru incapable.

Rue du 25-Novembre/3

Les touristes alimentaient la rue du 25-Novembre dans la monnaie d'Amaz, mais les brocanteurs disposaient d'une autre devise. Le soir, après la fermeture des boutiques, ils se rendaient les uns chez les autres, buvaient du café, du rhum, échangeaient des histoires. Presque chaque semaine survenait dans la rue un incident susceptible de donner lieu à une épopée. Dans le cas contraire, on en fabriquait un.

Quand Zem apparut avec son oreille coupée, cette mutilation donna lieu à cinq versions différentes dans la semaine qui suivit. Personne ne savait ce qui lui était réellement arrivé, mais la vérité importait peu aux habitants de la rue du 25-Novembre. Seuls comptaient les développements de l'histoire et les ornements que lui apportaient les maîtres conteurs, comme des filigranes d'argent. Rose Bleue affirmait qu'une maîtresse jalouse avait tranché l'oreille en question. Un autre prétendait que Zem avait été marqué par une organisation criminelle pour avoir failli à sa parole.

Zem se louait comme homme à tout faire. Dans le mois qui suivit son arrivée, il obtint plus de travail qu'il ne pouvait en fournir, parfois au détriment de Rafiz. Mais il n'avoua jamais à personne comment il avait perdu son oreille, et comme il n'était pas aussi soigneux que Rafiz, les propositions cessèrent bientôt et il disparut. Il revint trois mois plus tard, se fit un peu d'argent et repartit. Après ça il reparut à intervalles irréguliers, obéissant à un rythme erratique, à l'inverse de la trajectoire majestueuse et toujours prévisible de Rafiz. Au bout d'un moment, l'intérêt pour son oreille coupée décrut au point que lorsqu'on demandait aux gens de la rue de le décrire, ils pensaient à peine à la mentionner.

En vérité, Zem n'avait jamais raconté son histoire à quiconque parce qu'il n'y comprenait rien lui-même. Il était né à l'époque du sommeil sans rêves, et bien que sa mère n'ait pas elle-même souffert de cette étrange maladie, Zem n'avait jamais rêvé jusqu'à l'âge de six ou sept ans. Sa mère était originaire de la campagne, où la maladie faisait moins de ravages qu'en ville, aussi n'avait-

elle pas reconnu les symptômes chez son fils : le regard terne, la distraction, les longues périodes de sommeil, jusqu'à vingt-quatre heures d'affilée. Elle travaillait à l'extérieur comme femme de ménage, Zem restait seul à la maison, elle n'avait personne pour lui dire que les autres enfants n'étaient pas aussi calmes, qu'ils ne dormaient pas autant. Le père l'avait quittée avant la naissance de son fils.

Le jour où Zem rêva enfin, il ne comprit pas ce qui lui arrivait. Il croyait vivre une seconde existence, une vie nocturne ; il pensait que tout le monde avait vu les tigres au milieu de la rue, et que la fissure qui avait fendu le mur de la maison au cours de la nuit avait été réparée avant l'aube. Puis il avait connu les rêves terrifiants de l'enfance. Il s'éveillait nuit après nuit, la voix éraillée d'avoir hurlé, trempé de sueur, fuyant les cauchemars où des serpents rampaient sous son matelas, où sa mère se transformait en un monstre méconnaissable. La pauvre femme ne comprenait pas pourquoi son fils était soudain sujet à ces terreurs nocturnes. Chaque soir il luttait contre le sommeil, mais chaque nuit il subissait la défaite et glissait dans l'inconnu qu'il imaginait semblable à un puits.

Une nuit, il fit un rêve pire que tous les précédents. On lui avait interdit de descendre dans la cave, pourtant il s'y trouvait, et de mystérieux animaux rampaient ou volaient en cercle autour de lui. Ils le croyaient protégé, mais lui savait qu'il ne l'était pas et craignait qu'ils ne le tuent quand ils l'apprendraient. Déjà, le cercle se resserrait. Il s'efforçait de fixer son regard sur l'un des animaux, un oiseau géant qui crachait du poison, mais il ne cessait de disparaître et de ressurgir devant lui.

« Nous savons un secret, lui dit un serpent

– Lequel ? demanda-t-il en reculant.

– Ahhhh… Nous ne pouvons pas te le dire.

– Pourquoi ?

– Et pourquoi te le dirions-nous ? répliqua le serpent. As-tu déjà fait quelque chose pour nous ? »

L'oiseau atterrit devant lui, et quand il se retourna vers le serpent, il vit qu'une énorme araignée avait rampé à quelques centimètres de son pied. Il eut un nouveau mouvement de recul. « Je ferai tout ce que vous voudrez ! s'écria-t-il. Qu'attendez-vous

de moi ? Je ferai n'importe quoi. Mais dites-moi le secret.

– Ahhhh… reprit le serpent. Tu peux nous faire un cadeau.

– Tout ce qu'il vous plaira. Quel est le secret ?

– Le secret… » Le serpent vint si près que sa langue lui lécha l'oreille. « Le secret, c'est que nous ne sommes pas vrais. Nous sommes à l'intérieur de ta tête. Maintenant, que vas-tu nous offrir ? Tu ne possèdes rien. »

Il regarda autour de lui et vit que c'était le cas. Même ses vêtements avaient disparu, et il était nu et tremblant devant les animaux. « Rien ! » répéta l'oiseau, et les autres bêtes reprirent en chœur, sifflant, glapissant ou croassant : « Rien ! Rien ! Rien !

– Cette oreille est très jolie, remarqua le serpent en s'approchant encore. Oui, vraiment très jolie. Nous la prendrons en échange du secret. » Tous les animaux l'encerclèrent. Il ressentit une douleur atroce, un violent élancement à l'emplacement de l'oreille, et s'éveilla en hurlant.

Il resta un moment sans bouger, entendit sa mère se lever dans la chambre voisine. Le serpent n'était pas vrai. Les animaux et tous les personnages de sa vie nocturne n'étaient pas vrais. Ça expliquait pourquoi personne d'autre ne voyait jamais les serpents sous le lit, ou les tigres dans la rue. Tout se passait dans sa tête, songea-t-il avec soulagement.

Il porta la main à son oreille et constata son absence, juste comme sa mère entrait dans la chambre.

Il ne fit plus jamais de cauchemars. Les serpents, l'oiseau et les autres monstres ne revinrent pas le visiter. Sa mère s'accusa de la perte de son oreille ; elle crut qu'il s'était blessé en son absence. Il était incapable d'en parler avec elle, ni avec personne. Mais il repensa à cette nuit toute sa vie durant, sans parvenir à se faire une opinion. Le serpent avait-il dit la vérité ? Si oui, comment avait-il perdu son oreille ?

Depuis, Zem avait du mal à distinguer le rêve de la réalité. Aussi, lorsque Rose Bleue lui demanda de s'introduire dans la maison de l'Américain, accepta-t-il aussitôt. Les touristes appartenaient manifestement à la vie nocturne. Ils parlaient la langue du rêve, s'habillaient comme en rêve, et possédaient plus d'argent que quiconque dans l'existence réelle. Il n'y avait aucun

mal à voler un personnage issu d'un songe.

S'il ne trouva pas le manuscrit que cherchait Rose Bleue, elle parut néanmoins satisfaite de lui car elle l'engagea de nouveau. Cette fois, il devait suivre le touriste et son collègue. Il hésita juste le temps de se demander s'il devait l'interroger sur le salaire qu'elle lui destinait ou attendre qu'elle aborde elle-même le sujet. Zem craignait seulement que ces personnages abstraits ne disparaissent pendant qu'il les surveillerait.

Rose Bleue lui indiqua son prix. Il était suffisant pour lui permettre de quitter la rue et de regagner le quartier des joueurs. Zem était sûr que l'argent appartenait également au monde des rêves ; il allait et venait de son propre gré. Il n'avait jamais compris pourquoi les gens l'exhortaient à renoncer au jeu.

Quelque temps après, Rose Bleue l'invita à prendre une tasse de café. Zem lui raconta comment il avait suivi le touriste à travers le marché et jusqu'à la sortie de la ville. Il indiqua qu'il s'était fait aider d'un ami, pour le cas où l'Américain et le petit homme qui l'accompagnait se seraient séparés, dans l'espoir que Rose Bleue proposerait une prime, mais elle resta muette. Il lui dépeignit l'attitude bizarre de l'Américain devant le mur. « Ils parlaient la drôle de langue des touristes, prévint Zem, alors je n'ai pas tout compris. Mais ils semblaient contents d'avoir trouvé le tas de ruines. En quoi ces cailloux peuvent-ils bien les passionner ? »

Il aurait aimé tourner sa question plus subtilement, mais elle était sortie comme ça. Pourquoi Rose Bleue s'intéressait-elle à cet homme, et pourquoi celui-ci recherchait-il de vieilles ruines au lieu de consacrer son temps à celles, plus impressionnantes, du nord de la ville, ou à la baignade, comme les autres touristes ? Et plus encore, y avait-il de l'argent à gagner dans cette affaire ? Il savait que Rose Bleue était réelle et qu'il n'était pas question de la filouter. Mais ils pouvaient peut-être trouver un arrangement… Rose Bleue se cantonna dans son silence.

« C'est tout, acheva Zem. Ils sont entrés dans une pâtisserie pour discuter, puis ils sont retournés chez eux.

– De quoi ont-ils discuté ? » demanda Rose Bleue.

Zem fit un geste qui exprimait son ignorance : « Je te l'ai dit, je ne parle pas leur langue. » En vérité, il n'avait pas osé les suivre à l'intérieur, craignant qu'ils ne l'aient déjà repéré. Mais ça, il ne

pouvait pas le dire à Rose Bleue.

« Est-ce qu'ils avaient toujours l'air aussi contents dans la pâtisserie ? voulut savoir celle-ci.

– Oh ! Oui, assura Zem. Très contents.

Rose Bleue réfléchit un moment, puis elle dit : « Continue à suivre cet homme. Il va sûrement prendre le mur comme prochain point de départ. Alors, si tu le perds de vue, tu pourras toujours le retrouver là-bas. Mais ne le laisse pas te semer. »

Zem fit signe qu'il avait compris. Elle le congédia et il redescendit dans la boutique obscure, en se demandant comment il pourrait en apprendre davantage sur sa cible.

Le tombeau du roi des Gemmes

L'espion de Borol salua les gardes et pénétra sans encombre dans les appartements royaux. Le souverain de Marol sommeillait sur son lit. L'espion écarta les pans de sa longue tunique et saisit la poignée de sa dague recourbée. Puis il la dégaina et…

Angie se redressa, son stylo suspendu au-dessus du carnet. Si le roi de Marol mourait, la guerre s'achèverait. Et ensuite ? L'armée de Borol s'emparerait du royaume, il y aurait des exécutions et des promotions, et tout serait terminé. Il restait encore des semaines à tuer avant la reprise des cours. Que ferait-elle pendant ce temps ? La guerre était prévue pour l'occuper jusqu'à fin septembre, au moins.

Elle regretta l'absence de Casey. Celle-ci aurait su quoi faire ensuite. Bon, en supposant que l'espion n'arrive pas jusqu'au roi. En supposant qu'il assassine quelqu'un d'autre…

Casey et elle s'étaient réparti les rôles parmi les personnages des Deux Royaumes. Angie était Andara, la fille du roi de Borol. Elle vit l'espion de Marol saluer les gardes de la princesse puis se pencher sur celle-ci dans son sommeil, la main sur la poignée de la dague. Un frisson la secoua comme une vague.

Un soir qu'ils rentraient à pied du McDonald's, une voiture qui déboulait d'une rue adjacente avait pris le virage trop large et mordu sur le trottoir. Son père s'était précipité pour l'écarter de la trajectoire. Sitôt la voiture et le danger éloignés, elle avait pensé : Dommage qu'elle ne m'ait pas renversée.

Quelque chose allait de travers dans leur famille. Même elle s'en était aperçue. À eux quatre, ils formaient un nœud inextricable. Ils frottaient l'un contre l'autre, dans une intimité trop étroite pour que les blessures qu'ils se causaient guérissent jamais.

Mais sa mort pouvait tout changer. Elle disparue, le nœud se relâcherait. Peut-être même qu'on la pleurerait. Elle voyait Casey ouvrir les carnets noirs de Borol et Marol, reprendre l'histoire où elle l'avait laissée. Angie s'attarda à contempler ce tableau avec un mélange pervers de plaisir et de douleur, puis elle examina

une fois de plus la perspective de sa disparition comme solution au malaise de la famille.

Elle sentit la mort s'entrouvrir devant elle, comme une contrée neuve à explorer. Cette tentation l'habitait depuis de nombreuses années. Un soir, avant même qu'elle ait inventé les royaumes de Borol et Marol, elle s'était plantée au bord de la route à minuit pour faire de l'auto-stop. Un voisin l'avait trouvée et ramenée chez elle. Ses parents avaient manifesté plus d'étonnement que de colère. « Mais enfin, qu'est-ce qui t'est passé par la tête ? » lui avait demandé sa mère. Je voulais que vous fassiez attention à moi, avait-elle alors pensé. Elle comprenait maintenant que ç'avait été sa première tentative de réponse à l'énigme de la mort.

Elle recommença à écrire, et Andara cessa de respirer sur le lit. Son sang écarlate peignait un nouveau motif sur les draps brodés.

En descendant du taxi qui l'avait conduit aux vestiges du mur, Mitchell vit que Jara l'avait précédé et qu'il trompait son impatience en marchant de long en large. « Venez, lui dit son confrère. J'ai tracé notre itinéraire pour ce jour. Aujourd'hui, nous chercherons le tombeau. »

Mitchell hocha la tête. D'avance, il se sentait fatigué.

« Celui-ci est décrit comme étant d'or et de marbre, poursuivit Jara. Il est dit que le roi des Gemmes en surgira le jour où Amaz aura besoin de lui. On l'a inhumé dans son costume d'apparat, son épée dans la main droite, afin qu'il puisse reprendre aussitôt le combat. Bien sûr, la sépulture aura probablement été pillée… »

Mitchell nota que Jara, qui semblait chaque jour un peu plus certain qu'ils allaient au-devant de trouvailles extraordinaires, n'espérait quand même pas découvrir un tombeau intact.

« Donc, reprit le petit homme en saisissant sa carte et sa boussole, la nuit qui suivit sa défaite, les chevaliers sortirent secrètement leur roi mort du palais et marchèrent vers l'ouest. Ils l'ont enterré à l'aube et ont marqué l'emplacement afin de revenir y édifier un tombeau. Aussi devons-nous suivre cette direction », indiqua-t-il en tendant le bras.

Ils marchèrent près d'une heure sans échanger un mot, suivant le fil ténu que Jara avait tracé sur sa carte. À un moment, Mitchell crut voir un homme, peut-être deux, les suivre. Il dit

enfin : « Vous savez, le retour du roi des Gemmes… Ça ressemble beaucoup à la légende du roi Arthur.

– Oui, acquiesça Jara. Et à d'autres mythes encore. J'y ai consacré ma thèse.

– Ce que je veux dire, c'est que le tombeau pourrait ne pas exister. Les peuples ont besoin de croire au retour de leurs héros. Alors ils inventent…

– Qu'est-ce que vous racontez ? Nous avons pourtant trouvé le palais, non ?

– Oui, mais ce tombeau… Il me fait l'effet d'avoir été plaqué à la fin d'un récit plus ou moins fidèle aux événements. Après la mort du roi, ses sujets ont espéré son retour. Réfléchissez un peu… Comment les chevaliers auraient-ils pu édifier une sépulture semblable à celle que dépeint l'épopée dans un pays entièrement conquis ? Vous ne croyez pas qu'ils auraient mieux fait de fuir pour sauver leur peau ?

– Le tombeau a été construit plus tard, objecta Jara. Beaucoup plus tard.

– Les chevaliers devaient être bien vieux alors.

– Certainement, acquiesça Jara. Très vieux. »

Mitchell chemina en silence pendant quelques minutes. Dans ce pays, on faisait toujours semblant de vous approuver pour garder le dernier mot. Un procédé rhétorique encore inconnu du reste du monde. « On n'a jamais retrouvé Avalon, insista-t-il.

– On pense que Glastonbury…

– Avalon était une île.

– On pense qu'à une époque, Glastonbury était également une île.

– Comment est-ce possible ? » demanda Mitchell, quelque peu ébranlé. Il s'écartait de son domaine. Il se bornait à étudier les recueils de contes populaires et les manuscrits anciens. Alors, que diable faisait-il sous ce soleil de plomb, à courir après un tombeau dont il était à peu près certain qu'il n'existait pas ?

« Les eaux se retirent, répondit Jara. Les terres changent de physionomie. »

Un camion peint en camouflage aborda trop vite le coin de la rue et vira sur deux roues. Mitchell l'examina pendant qu'il se frayait un chemin dans la circulation congestionnée. Sa présence

lui évitait de répondre à Jara. Quand il les dépassa, Mitchell crut voir un soldat pointer son fusil vers l'extérieur depuis une lucarne à l'arrière du camion.

Jara surprit son regard. « Des soldats, dit-il.

– Où vont-ils ? Vous n'êtes pas en guerre, que je sache ?

– Les communistes. Dans les montagnes. On prétend qu'ils projettent un nouveau raid.

– Les communistes ? » répéta Mitchell, l'air hébété. Personne n'y avait fait allusion quand l'université l'avait invité à Amaz. Avait-il mis sa famille en danger ? Pourtant, Jara ne paraissait pas tellement préoccupé. Mitchell jeta un dernier regard au camion et se dit que son camouflage de jungle ne lui serait pas d'une grande utilité dans ce pays désertique. Puis il emboîta le pas à Jara.

Quelques heures plus tard, ils firent une halte dans une pâtisserie où ils commandèrent du pain sucré avec du café. « Je m'étonne de la place prépondérante qu'occupe l'épée dans l'épopée, dit Jara. Un peu comme si l'unique objet du manuscrit était de nous guider. Il nous conduit quelque part. Il nous amène dans une rue précise, à une heure précise du jour. Comme si l'histoire en elle-même n'était qu'accessoire. »

Mitchell regarda autour de lui et se fit la réflexion que cette pâtisserie pouvait être la même que celle où ils avaient déjeuné la veille. Les clients, assis autour des tables basses ou sur des coussins, discutaient avec de grands gestes, sans manifester la moindre intention de bouger avant le soir ou même le lendemain. Près de Mitchell, un homme vêtu d'un pantalon bouffant et d'une chemise en velours additionnait des nombres sur une feuille tout en parlant à l'homme enturbanné attablé en face de lui. C'est le premier turban que je rencontre en dehors de notre rue, songea-t-il. Je me demande si Jara connaît ces gens. En parlant de Jara, que venait-il de dire ? « Quand j'ai trouvé le manuscrit, j'ai tout de suite pensé qu'il indiquait un itinéraire, dit Mitchell.

– Oui, mais ce sont plus que des indications, insista Jara. Il y a une raison à notre présence dans cette rue, à cet instant précis, même si nous nous éloignons de l'épée. Si nous n'étions pas ici, en ce moment même, nous ne la trouverions peut-être jamais. Vous partagez ce sentiment ?

– Non », avoua Mitchell. Jara s'était mis à parler comme Tamir ; il attribuait des propriétés mystérieuses à des objets ordinaires comme les cartes, les rues, les directions. Qu'avait donc Amaz pour faire un mystique du premier venu ?

« Eh bien, tant pis, soupira Jara. Nous approchons du terme de notre quête. Je le sens. Peut-être me comprendrez-vous mieux quand l'épée sera entre nos mains.

– Peut-être.

– Je vous le souhaite. »

Le soleil descendait à l'horizon lorsqu'ils reprirent la route ; il plongeait dans la couche brûlante de smog qui recouvrait la ville, barbouillant le couchant d'une teinte lie-de-vin. Hormis un aperçu fugitif au début de leur expédition, Mitchell n'avait pas revu les deux hommes de la veille. Il repensa à l'étrange discours de Jara, aux cartes, aux signes, aux directions. Il éprouva le sentiment puissant et irrationnel que les deux espions dessinaient leur propre itinéraire à travers la ville et qu'au même instant, une ou deux rues plus loin, ils avançaient à pas feutrés dans l'ombre des maisons et des boutiques, poursuivant leur propre quête incompréhensible. Et pourquoi pas ? Il en allait apparemment ainsi à Amaz. Les événements suivaient leur cours, parallèle au sien, et c'était toujours plus tard qu'il découvrait leur signification. Le jeune étudiant qui l'accueillait à l'aéroport était en réalité son confrère. La maison qu'il habitait se révélait être une église. Jara était peut-être dans le vrai. Peut-être existait-il une raison à leur présence dans cette rue, à cet instant précis, auquel cas il existait peut-être une raison à la présence des espions dans une rue des environs, au même moment.

Mitchell se secoua. Il était tard. Le penchant mystique qu'il avait découvert chez le Dr Tamir menaçait de le contaminer. Les rues s'assombrirent peu à peu, et quelques voitures allumèrent leurs phares. Il s'arrêta et consulta sa montre. « Il fait presque nuit, dit-il. Je dois rentrer dîner.

– D'accord, dit Jara. Retrouvons-nous ici demain.

– Où ça, ici ? demanda Mitchell. Où sommes-nous ?

– Je crois, avança Jara en observant les alentours, que nous ne sommes pas loin du jardin de Gaudi. Oui, il se trouve deux rues plus loin, dans cette direction.

– Je ne sais pas y aller », avoua Mitchell.

Jara tira un stylo et une feuille de papier de son porte-documents, posa celui-ci sur ses genoux et rédigea des instructions longues et détaillées. « À demain, alors », dit-il enfin.

Mitchell acquiesça d'un air las et fit signe à un taxi de s'arrêter.

Il regagna la maison découragé, épuisé et affamé. Personne ne dit mot quand ils sortirent dîner, pas même Casey, d'ordinaire la plus loquace. À leur retour, Angie s'enferma dans sa chambre et Claire dans la cuisine. Mitchell prit place sur un des bancs du salon et entreprit de paginer la photocopie du manuscrit que lui avait fournie Jara. « Papa, annonça soudain Casey, j'ai quelque chose à te dire. »

Mitchell releva la tête. Casey tira un banc et s'assit en face de lui. « Mais bien sûr ! dit-il, ridiculement heureux. Qu'as-tu fait aujourd'hui ? Comment s'est passée ta journée ? » Il se sentait idiot, et Casey partageait probablement cette impression.

« Eh bien, tu sais que j'ai un correspondant. Rafiz…

– Hé ! s'écria Angie en faisant irruption dans le salon.

–Je suis allée le voir aujourd'hui, parce que…

– Regardez dehors! » coupa Angie.

Ils s'approchèrent de la porte en bois massif et l'ouvrirent. De l'autre côté de la rue, rassemblés autour d'un grand feu, les hommes et les femmes en faction devant la maison s'étaient mis en mouvement ; ils oscillaient d'un pied sur l'autre, les bras tendus, comme pour saisir quelque chose. Les jupes bleu et rouge des femmes ondulaient tels des drapeaux agités par la brise.

« Voyez un peu ça ! s'étonna Mitchell. Qu'est-ce que ça signifie ?

– C'est peut-être un jour de fête, suggéra Casey.

– Jara ne m'en a pas parlé. »

Claire sortit de la cuisine et les rejoignit à la porte. Les mouvements des danseurs devinrent plus lents, leurs bras retombèrent avec grâce, et la danse cessa. « Comme c'est intéressant ! » dit Mitchell. Les flammes du brasier vacillèrent. Les danseurs en piétinèrent résolument les braises, les femmes en relevant leurs jupes au-dessus du genou. « Il faudra que je raconte ça à Jara. »

Comme il refermait la porte, il entendit Angie et Claire quitter

le salon et repartir vers leurs occupations. En se retournant, il constata que Casey était également sortie. N'avait-elle pas quelque chose à lui dire ? Il haussa les épaules et revint à son manuscrit.

Quelques heures plus tard, arrêté par un mot qui ne figurait pas dans son dictionnaire, il repensa à Casey. Il remonta le couloir jusqu'à sa chambre et entrouvrit sa porte. La lumière du couloir se posa sur sa fille endormie. Un flot d'amour jaillit en lui, plus puissant encore que le jour où il l'avait accueillie à l'aéroport. Comme il est facile d'aimer ses enfants quand ils dorment, songea-t-il.

Casey ouvrit les yeux. « Tu peux entrer, papa, murmura-t-elle. Je suis réveillée. »

Il s'approcha à tâtons. Dans la pénombre il ne put trouver une chaise et s'assit au bord du lit, comme quand elle était plus jeune.

« Crois-tu que les hommes seront un jour immortels ? demanda-t-elle.

– Je n'en sais rien, avoua-t-il. Un jour, peut-être.

– Quand ça ? Bientôt ? » Elle se retourna et s'assit le dos au mur, clignant ses yeux ensommeillés. « Tu sais, si j'avais l'espoir de vivre éternellement, je ferais les choses autrement. J'étudierais tout ce qui m'intéresse, pas seulement un ou deux domaines. Je ne serais pas obligée de me consacrer tout de suite à la physique, comme j'envisage de le faire. Mais si le temps m'est compté, il vaut mieux que j'attaque immédiatement la physique, parce que j'ai beaucoup de choses à apprendre. Qu'en penses-tu ?

– Je n'en sais rien, répéta Mitchell. Ce n'est pas mon domaine.

– J'aimerais bien écrire, aussi. De la fiction, ou autre chose, je ne suis pas encore fixée. Et j'ai bien considéré l'astrophysique ainsi que l'autre discipline à laquelle je voulais me consacrer, c'est-à-dire… »

Mitchell s'esclaffa.

« Qu'est-ce qui te fait rire ? » réagit Casey. Il devina qu'il l'avait blessée.

« Rien, répondit-il vivement. Je pensais juste… que le mot "considérer" signifie "connaître les étoiles" en latin.

– C'est vrai ? Oh ! Bien sûr… comme dans "sidéral". Mais qu'en penses-tu, dis ? On n'arrête pas de faire des découvertes en

astronomie. C'est un secteur d'avenir, tu ne crois pas ? »

Mitchell faillit répéter « Je n'en sais rien », mais il se ravisa. Elle attendait une réponse de sa part, sinon elle n'aurait pas reposé sa question. « Tu n'es pas obligée de décider tout ça maintenant. Tu as encore quelques années devant toi pour faire tes choix. »

Comme elle ne bronchait pas, Mitchell comprit qu'il n'avait pas répondu à son attente. Cette famille avait l'habitude d'employer une écriture abrégée faite de signes et de silences pour exprimer ce qui ne pouvait l'être autrement. Comme les caractères chinois, dont chaque trait revêtait une signification complexe. « Quoi que tu décides, reprit-il, je suis sûr que tu réussiras parfaitement. Je sais que je n'ai pas de souci à me faire pour toi. »

Elle bougea à peine. L'ombre et la lumière dessinèrent sur la couverture les lignes d'une nouvelle carte que Mitchell ne savait pas déchiffrer. « Tu ne te fais jamais de souci pour moi, hein, papa ?

– Non, pourquoi m'en ferais-je ? Tu as toujours été capable de te débrouiller.

– Et Angie ?

– Eh bien, hésita Mitchell, elle traverse une période difficile. Tu as traversé la même, tu t'en souviens ? Ces gribouillis dans des carnets… Ça t'a passé avec l'âge.

– Ouais, mais je suis plus jeune qu'elle.

– Je crois qu'elle s'en tirera. Soyons patients avec elle. Mais que veux-tu me dire ? Qu'elle ne va pas bien ? Que nous devrions consulter un autre psychologue ?

– Non, pas un psychologue », dit Casey. Elle hésita à poursuivre, et il pensa : Nous y voilà. Voilà où elle voulait en venir. Tous ces discours sur l'immortalité, l'astronomie, son avenir et celui d'Angie, tout ça pour en arriver là, à ce qu'elle voulait dire à propos de sa sœur. Mais jamais elle ne la critiquera ouvertement, non, on n'agit pas comme ça chez nous. Si nous commencions à faire des critiques, nous n'en finirions jamais. Un véritable sac de nœuds ! Il se demanda d'où provenait cette expression. Elle ne datait sûrement pas d'hier. Mais pourquoi jeter des nœuds dans un sac ? Casey reprit : « Seulement, elle se conduit bizarrement ces derniers temps, encore plus qu'à

l'ordinaire. Elle ne met jamais le nez dehors.

– N'oublie pas que nous sommes à l'étranger. La langue, les usages, tout la change de ses habitudes. Elle a peut-être peur de sortir.

– Maman le fait bien, elle !

– Ta mère est sans doute plus hardie qu'Angie.

– Jusque-là, elle ne l'avait pas trop montré. »

Encore un sac de nœuds, encore un problème éludé. Claire sortait si rarement que Mitchell avait aussitôt pensé à elle un jour qu'il était tombé sur un article consacré à l'agoraphobie dans un magazine. Subrepticement, il avait répondu pour elle aux questions du test accompagnant l'article, et avait découvert qu'elle présentait cinq des dix symptômes répertoriés. Entre autres raisons, il avait décidé ce séjour à Amaz pour sortir Claire de la maison. Et de ce point de vue là au moins, c'était une réussite. « Tu sais, dit-il à Casey, tout le monde peut changer.

– Et Angie, crois-tu qu'elle puisse également changer ? J'ai lu cet article que tu regardais à la maison, celui sur l'agoraphobie. Maman n'est peut-être pas agoraphobe, mais crois-tu qu'Angie le soit ? »

Lisait-elle dans ses pensées ? Par moment, cette gamine lui filait la chair de poule. « Tout se passera bien pour Angie, assura-t-il. Dis donc… Tu n'avais pas quelque chose à me raconter ?

– Oh! Oui… » Elle hésita de nouveau, mais cette fois, Mitchell eut le sentiment qu'elle n'avait rien prémédité, qu'elle était réellement désorientée. « L'homme que tu as surpris en train de te suivre. Est-ce qu'il lui manquait une oreille ?

– Oui », répondit Mitchell, étonné. Il s'attendait à tout, sauf à ça. « Comment le sais-tu ? »

Elle fit une nouvelle pause. « Tu sais, mon correspondant, Rafiz ? Dans une de mes lettres, je lui ai bêtement parlé du manuscrit que tu as trouvé, du roi des Gemmes, et de tout le reste.

– C'est lui qui me suit ? » Il n'avait accordé jusque-là aucune attention au correspondant de Casey, et sa propre insouciance lui paraissait étonnante. Les autres pères s'inquiétaient certainement des hommes que fréquentait leur fille. Comment fallait-il réagir dans cette situation ? Il n'existait pas de bouquin sur la question.

Soudain, il repensa aux militaires qu'il avait aperçus dans l'après-midi. Il lui sembla que sa fille était environnée de dangers. Il aurait dû l'inciter à plus de prudence, lui demander de cesser ses expéditions en ville, au moins jusqu'à ce qu'il obtienne des informations plus précises, mais il savait qu'il n'en ferait rien. Entre autres qualités, il avait toujours admiré l'indépendance de Casey.

« Pas Rafiz, rectifia-t-elle. Il croit que quelqu'un a ouvert son courrier, une certaine Rose Bleue, pour laquelle il travaille. Et il l'a vue parler avec cet homme, celui auquel il manque une oreille.

– Mais que veulent-ils ? Pourquoi me suivraient-ils ?

– Nous pensons qu'ils convoitent le manuscrit. Ou l'épée. Pour la vendre. Cette Rose Bleue… elle tient une sorte de magasin d'antiquités.

Comme s'il n'avait pas déjà assez de problèmes ! Il repensa au cambriolage, à ses accusations envers Jara. Il allait devoir lui présenter des excuses. « Je suppose que vous n'avez aucune preuve ? Je ne peux pas me présenter devant la police sans ça.

– Rafiz a l'intention de parler à Rose Bleue. Et il te conseille d'engager un… garde du corps. Je te demande pardon. »

Elle déteste avoir tort, songea Mitchell. Il en prenait conscience pour la première fois. Ce devait être pénible de vivre avec la réputation de toujours tout savoir mieux que les autres. « Il n'y a pas de mal, la rassura-t-il. Ce n'est pas de ta faute. Tu ne pouvais pas deviner que quelqu'un lirait le courrier de ce type. » Il secoua la tête. Un garde du corps. Et puis quoi encore ?

Une excursion aux ruines

Mitchell enclencha bruyamment la première et Casey, qui l'observait depuis la banquette arrière, se demanda depuis quand il n'avait pas touché un levier de vitesse. Du plus loin qu'elle se rappelait, ils avaient toujours possédé des voitures à boîte automatique, mais l'agence de location n'avait que des Volkswagen Rabbit sales, rangées sur plusieurs files de longueur inégale.

Ils gardèrent le silence pendant que Mitchell sortait le véhicule du parking et s'insérait dans le trafic. Quelqu'un klaxonna furieusement derrière eux. C'était une victoire pour Casey que cette excursion ; pourtant, elle ne pouvait s'empêcher d'opposer sa famille à l'image du foyer idéal qu'elle s'était forgée. Il aurait fallu qu'ils emballent un pique-nique, puis ils auraient chanté des chansons sans queue ni tête. Sa mère avait étalé la carte routière sur ses genoux, une attitude correcte pour la mère d'une famille idéale, mais pas une seule fois elle ne l'avait examinée. Au moins, elle regardait le paysage derrière la vitre. Angie, elle, n'avait pas levé le nez depuis leur départ.

Ils roulèrent à travers une succession d'embouteillages. Les maisons devinrent de plus en plus vieilles, petites, sordides. Au pied des montagnes, elles n'avaient plus l'air de maisons, mais de monstrueuses excroissances mécaniques, assemblages de tôles ondulées, de carcasses d'automobiles, de caisses en carton. Une cicatrice verdâtre où avait coulé de l'eau, et où il en coulerait peut-être encore aux prochaines pluies, partageait en deux le village sinistre. Quelques habitants étaient assis dans l'ombre maigre des maisons ; leurs visages rudes étaient aussi indéchiffrables qu'une feuille de papier vierge. Une chèvre se tenait sur un rocher, immobile.

Casey regardait tout ça avec horreur et effarement.

Elle tenta d'imaginer la vie d'un enfant ici. Pas d'école, pas de soins médicaux, une nourriture insuffisante, et sans doute pas d'espoirs pour l'avenir. Ils longèrent un ravin rempli d'ordures – ressorts de matelas rouillés, canettes de bière, vieux papiers – et

s'éloignèrent du village. Tout le long de la route ils ne virent plus que des broussailles calcinées et des traînées de détritus, plus rares à mesure qu'ils avançaient.

Mitchell tendit la main vers le tableau de bord, et Casey crut qu'il allait allumer la radio. En fait, ce fut la climatisation qui se mit laborieusement en marche. Ils remontèrent les glaces avec pour seul effet d'augmenter la chaleur dans l'habitacle. « La barbe ! » gronda Mitchell en abaissant la sienne.

La route s'aplanit peu à peu. À la sortie d'une courbe, ils découvrirent l'océan, turquoise près du rivage et d'un bleu plus sombre vers le large. Ils dépassèrent un hôtel isolé, puis un groupe d'autres, et enfin une véritable barrière d'hôtels plus importants, dressés telles des dents face au littoral. « Où descendons-nous ? » demanda Mitchell.

Claire ne répondit pas. « À l'Americana, indiqua Casey.

– Nous l'avons dépassé ? s'inquiéta Mitchell.

– Je ne crois pas, non. Tiens ! Le voilà, juste devant. » Mitchell s'avança sur le parking.

En pénétrant dans le hall impeccable et climatisé, ils eurent l'impression étrange d'avoir été transportés chez eux, aux États-Unis. Il y régnait le même silence irréel que dans une bibliothèque. On leur tendit leur clef et ils gagnèrent leur étage en ascenseur. Casey faillit éclater de rire en entendant « Singin' In the Rain » dans la cabine.

Dans la chambre, ils passèrent leurs maillots de bain et descendirent sur la plage. Casey fut la première à repérer les Wiley, étendus côte à côte sur une serviette blanche moelleuse. À leur approche, Mme Wiley roula sur le dos et s'assit. Elle portait un maillot doré d'une pièce très échancré sur le haut des cuisses.

« Comme je suis contente que vous ayez pu venir ! s'écria-t-elle. Surtout que nous partons dans trois jours. »

Les Parmenter étalèrent leur assortiment bigarré de serviettes. Claire s'assura qu'une personne au moins la séparait des Wiley. Comme de juste, se dit Casey. Elle n'a pas encore bu. Elle est anxieuse. Mitchell regardait Claire avec insistance, attendant qu'elle réponde, et Casey constata combien il présumait d'elle pour soutenir une conversation et compenser sa propre maladresse en société. Combien il présumait d'elle pour devenir

la femme qu'elle était après quelques verres.

Quelle drôle de mécanique qu'une famille !

« Je n'avais pas réalisé que vous partiez déjà, dit enfin Mitchell.

– Ce n'est pas trop tôt en ce qui me concerne, répondit Mme Wiley. Avec tous ces communistes embusqués dans les montagnes !

– Les communistes ? Vous croyez qu'ils constituent une menace réelle ?

– Oh ! Ça, oui ! Vous n'écoutez pas la radio ? »

Mitchell eut un rire bref. « Sans doute pas assez. En tout cas, en ville, personne ne les prend au sérieux.

– Eh bien, je vous garantis que c'est le cas ici ! Notre hôtel est presque vide, et j'ai entendu dire qu'un ou deux autres avaient dû fermer.

– Sincèrement, Mitchell. » M. Wiley se redressa et s'assit auprès de sa femme. Une cicatrice longue et large courait le long de son sternum. Une opération du cœur, supposa Casey. « Si j'étais toi, je ramènerais ma famille au pays. Cet homme, le commandant Cumaq, il ne plaisante pas. On dit qu'il s'apprête à lancer une offensive d'un jour à l'autre.

– J'y songerai, répondit Mitchell. Ça m'embêterait de devoir rentrer maintenant, quand mon travail avance à pas de géant. Mais j'écouterai plus souvent la radio, je te le promets.

– Tu devrais faire mieux qu'y songer. Rappelle-toi que ce pays n'entretient pas de relations officielles avec les États-Unis. »

Mme Wiley se leva d'un bond. « Qui a envie de se baigner ? demanda-t-elle.

– Je dois faire un saut aux toilettes », dit Claire avant de remonter vers l'hôtel. Mitchell et Casey regardèrent les Wiley, athlétiques et bronzés, marcher vers l'océan, en prenant garde à ne pas se retourner vers Claire, à ne pas laisser voir qu'ils savaient ce qu'elle allait réellement chercher à l'hôtel. Ils avaient tous deux remarqué le bar contigu au hall.

Les Wiley pénétrèrent dans l'eau sans hésiter. Quelle étrange juxtaposition, songea Casey : les communistes dans les montagnes, et ces luxueux hôtels blancs au bord de l'océan. Mais tout ici semblait étrange, à commencer par eux, pâles et gauches, étendus sur la plage parmi les corps chèrement entretenus des

touristes américains. La seule avec un corps parfait était Angie, et elle l'avait dissimulé dans un maillot noir informe. Tout bien pesé, ils auraient pu figurer à la page des jeux d'un illustré enfantin : « Cherchez l'erreur ».

Claire revint au moment où les Wiley sortaient du bain, et elle engagea aussitôt une conversation animée avec eux. Écœurée, Casey fit quelques pas en direction du rivage.

En fin d'après-midi, les Parmenter regagnèrent leur chambre pour se changer avant de rejoindre les Wiley, qui avaient promis de leur faire découvrir le meilleur restaurant de la plage.

Ils attendirent dans le hall sans échanger une parole. Casey avait tenté de convaincre Angie de s'enduire de lotion solaire, sans succès. Résultat : son nez et ses bras avaient pris la teinte rosée d'un bubble-gum. Claire marchait un peu de travers ; elle avait fait de nombreux allers-retours vers l'hôtel au cours de la journée. Elle accueillit les Wiley avec beaucoup d'entrain à leur descente de l'ascenseur.

Le restaurant était situé un peu plus haut dans la rue. Sur une estrade dressée sur le côté de la salle, une femme interprétait des chansons en lurqazi et en anglais, accompagnée par un sextuor de musiciens. Si elle portait le costume traditionnel d'Amaz, elle avait remonté l'ourlet de sa jupe fendue et échancré le décolleté de sa blouse. Un projecteur suivait chacun de ses déplacements.

Claire commanda un verre de vin sitôt assise. « Que ferez-vous une fois rentrés aux États-Unis ? demanda-t-elle à Mme Wiley.

– Oh ! Je n'en sais rien. Dans un premier temps, je pense que nous allons simplement nous laisser vivre et écouter les gens parler anglais autour de nous. Nous avons de la famille à La Nouvelle-Orléans, nous irons peut-être leur rendre visite. »

Le serveur apporta le verre de Claire, qui en vida la moitié d'une seule gorgée. « Ça doit être formidable, dit-elle, un mari à la retraite. Vous pouvez faire tout ce qu'il vous plaît. » Elle lança un regard oblique à Mitchell mais celui-ci, occupé à étudier le menu, ne le remarqua pas. Casey, elle, l'avait vu, et elle désira soudain se trouver ailleurs, n'importe où. Elle connaissait ce regard et savait ce qu'il signifiait : sa mère avait atteint un stade où elle était capable de n'importe quoi.

« Oui, c'est très agréable, acquiesça Mme Wiley.

– N'allez pas croire que j'aie hâte de voir Mitchell à la retraite, se récria Claire. Je me demande comment je supporterais de l'avoir dans les pattes toute la journée. C'est déjà assez pénible quand il reste à la maison le week-end !

– Est-ce que nous irons voir les ruines demain ? intervint Casey.

– Oui, bien sûr ! » Mitchell lui jeta un regard perplexe par-dessus son menu. Il ne voit jamais les tuiles avant qu'elles lui tombent dessus, pensa Casey. « Je te l'ai dit ce matin.

– Le soir, il travaille, poursuivit Claire. Est-ce que votre mari passait ses soirées à travailler avant la retraite, Betty ? »

– Non, pas à ce point-là !

– Enfin, il prétend travailler, reprit Claire. Moi, je n'en sais rien, tout ça est un mystère pour moi.

– Tu as choisi ce que tu vas commander, Claire ? » s'enquit Mitchell. Ça y est, il a pigé ! Pas trop tôt !

« Savez-vous que j'étais physicienne ? demanda Claire. En tout cas, j'ai étudié les sciences physiques. Je n'ai jamais pu travailler parce que je me suis mariée et que j'ai aussitôt eu des enfants. » Elle lança un regard vague vers Angie et Casey, comme incapable de les associer aux bébés dont elle gardait le souvenir.

Angie griffonnait sur une serviette. « Aide-moi à la faire taire, lui glissa Casey en bordoril. » Angie lui jeta un rapide coup d'œil et retourna à ses gribouillis.

« Je ne dirai pas exactement que Mitchell a mis un terme à ma carrière, ajouta Claire. Mais c'est lui qui a désiré que nous nous mariions. Et puis il y a eu les gosses. Je le lui ai dit un jour, je lui ai dit : "Tu sais, Mitchell, j'ai l'impression d'avoir gâché ma vie. Si je ne m'étais pas mariée pendant mes études, j'aurais pu faire quelque chose, travailler sur des projets importants." Et savez-vous ce qu'il m'a répondu ? » Elle avait haussé le ton. Les gens des tables voisines se retournaient vers eux. « Il m'a suggéré de consulter un psychologue ! Comme si tout n'était pas de sa faute. Comme s'il avait le droit de tout casser, puis de laisser quelqu'un d'autre réparer les dégâts. C'est pourtant tout ce qu'il sait faire. Je veux dire, il a fait la même chose avec les enfants. Regardez Angie. Elle ne nous adressera jamais la parole de toute sa vie. Pas vrai, Angie ? » Elle poursuivit, sans attendre de réponse. « Et à

qui la faute ? Qui est responsable ?

– Silence, Claire, dit Mitchell. Je t'en prie, calme-toi. »

Claire contempla son verre vide. Puis elle reprit, d'une voix si basse que Casey l'entendit à peine : « Est-ce que votre mari vous a demandé de renoncer à votre carrière quand il vous a épousée, Betty ? Vous a-t-il obligée à faire des enfants ?

– Nous avons décidé de ne pas en avoir, répondit Mme Wiley. C'était le second mariage d'Al. Il a déjà une famille.

– Un second mariage », soupira Claire. Elle ferma les yeux. « Comme ce doit être bien ! » Elle posa la tête sur la table, manquant de peu le verre vide.

« Seigneur, comme j'ai sommeil !

– Et si je te ramenais à l'hôtel ? proposa Mitchell.

– Je peux dormir ici, protesta Claire. J'y suis très bien.

– Viens », dit Mitchell. Il la remit sur pied et l'entoura de son bras. « En avant ! » l'encouragea-t-il en la guidant vers la sortie. Quelqu'un rit bruyamment après leur départ.

Casey regardait fixement le menu, s'imaginant qu'elle n'était pas au restaurant avec sa sœur et deux quasi inconnus, mais en promenade avec Rafiz. Mme Wiley rompit enfin le silence. « Au fait, dit-elle, en quelle classe es-tu ?

– J'entrerai à l'université à notre retour », répondit Casey.

Elle lut dans le regard de Betty que celle-ci ne la croyait pas et était vexée de lui avoir menti. Casey replongea dans le menu et plus personne ne prononça un mot durant les longues minutes qu'il fallut à Mitchell pour revenir de l'hôtel.

Claire avait la migraine le lendemain matin et elle préféra renoncer à l'excursion aux ruines. Angie clama bien fort que si sa mère n'y allait pas, il n'y avait pas de raison qu'on l'y oblige. De ce fait, Casey et Mitchell s'inscrivirent seuls à la visite organisée par l'hôtel et ils attendirent dans le hall en compagnie de quatre autres clients.

L'homme qui avait pris leurs inscriptions les escorta jusqu'au car climatisé. Casey entendit le chauffeur lui dire en lurqazi : « À peine six ? »

L'homme haussa les épaules. De toute évidence, ils espéraient plus de monde. Les touristes s'étaient-ils abstenus par crainte des

communistes ? Casey avait méprisé les avertissements de Mme Wiley précisément parce qu'ils venaient d'elle, mais tout bien considéré, elle se demandait si cette tête de linotte n'avait pas dit vrai. Elle s'avança dans l'allée et s'assit auprès de Mitchell.

Le car longea l'alignement des hôtels, tourna le dos à l'océan et s'enfonça dans le désert. Au bout de quelques minutes, elle eut l'impression que la climatisation avait cessé de fonctionner. Le désert s'étendait autour d'eux et les écrasait sous sa chaleur.

Elle grimaça et s'efforça de trouver un peu de confort dans le fauteuil brûlant. De toute façon, il était ridicule de prétendre plus longtemps qu'elle appartenait à une famille normale. Si tel avait été le cas, sa mère et Angie les auraient accompagnés, ils auraient collé leurs visages aux vitres et se seraient montrés ce qu'ils voyaient en riant aux éclats. Même le car vide lui semblait un reproche à sa famille fautive. Ils étaient incapables de faire quoi que ce soit dans les règles.

« Les voici », dit Mitchell en tendant le doigt vers la fenêtre.

Un mur de marbre, blanc comme de l'écume, se dressait devant eux dans le désert. Le chauffeur se rangea sur le parking et ouvrit la porte. « Le temple de Marmaz, annonça-t-il. Nous repartons dans une heure. »

Casey et Mitchell descendirent. Un petit groupe d'autochtones qui fumaient dans l'ombre maigre du mur se levèrent et traversèrent le parking à leur rencontre. « Argent ? » fit l'un d'eux en déroulant un collier. « Cartes ? » proposa un autre. Ils semblaient manquer de conviction. Qu'adviendrait-il d'eux quand tous les touristes auraient fui ?

« Tu vois le portique ? dit Mitchell en désignant les ruines. Il a été rajouté trois siècles plus tard. En approchant, tu verras qu'il est d'une couleur légèrement différente. À l'époque de sa construction, on avait oublié la provenance du marbre d'origine. »

Excédée, Casey pressa le pas. Dans son rêve de famille idéale, Mitchell lui aurait tout révélé du temple, ainsi qu'à sa mère et Angie, et les autres touristes auraient fait cercle autour d'eux, surpris et enchantés de compter un expert parmi eux. Seule, elle refusait de l'écouter.

Elle pénétra dans l'édifice frais sans se retourner pour voir s'il l'avait suivie. Elle erra de salle en salle, examina des fragments de

mosaïques, découvrit les fontaines, les tourelles, les sols ornés de carreaux verts et rouges, la coupole et son plafond ouvert sur le ciel comme un observatoire. Dans une immense pièce blanche, elle écouta les commentaires d'un guide, répercutés par un écho entre les murs.

Quand le guide l'aperçut, il marqua une seconde de flottement puis reprit le fil de son discours. Il dirigea ensuite habilement son petit auditoire vers une porte qui menaçait ruine. « Faites attention, je vous prie, en passant sous cette porte. Dans la salle suivante… » Casey crut qu'elle avait rêvé son moment d'hésitation. Mais au moment de sortir derrière le groupe, il tourna presque imperceptiblement la tête et lui fit signe de le suivre. Irritée – contre lui, contre tout – elle retourna sur ses pas.

Elle traversa une salle pleine de statues, une autre aux murs entièrement gravés, et se retrouva sur le parking. Elle n'avait vu son père nulle part. C'était donc ça, le fameux temple de Marmaz ! Elle aurait sans doute davantage apprécié la visite si sa mère n'avait pas provoqué cet esclandre dégradant, la veille au restaurant. C'est la dernière fois qu'elle s'en tire comme ça, se promit-elle. Comme elle savourait son amertume et l'oppression du soleil de plomb, elle remarqua une silhouette qui venait vers elle, vibrant dans la brume de chaleur. C'était le guide.

« Bonjour, dit-il. Je vous ai aperçue à l'intérieur, vous vous rappelez ? Je me demandais si vous aviez vu la dernière édition du jeu de cartes ?

– Mouais, marmonna-t-elle en cherchant son père du regard.

– Je n'ai pas l'intention de vous vendre quoi que ce soit, ajouta vivement le guide. J'aimerais simplement vous montrer… Figurez-vous que votre portrait se trouve dans le jeu. Les cartes parlent de vous, elles disent que vous allez accomplir quelque chose d'important.

– Je l'ai vu, dit-elle. C'est seulement quelqu'un qui me ressemble.

– Regardez ! » dit le guide comme s'il ne l'avait pas entendue. Il plongea la main dans la poche de son pantalon et en tira un paquet de cartes attachées par un élastique. « La Voyageuse… » Il partagea le jeu. « Autre chose encore : il manque le Soleil et les Étoiles. La carte de la bonne fortune. Elle n'avait pas manqué

depuis dix ans. Non, davantage ! La dernière fois que nous ne l'avons pas trouvée, il y a eu un grand tremblement de terre, puis les incendies.

– Qu'en concluez-vous ? demanda Casey. Qu'il va y avoir un nouveau séisme parce qu'il manque une carte ?

– Peut-être pas, répondit-il. Mais quelque chose d'énorme, un bouleversement. Et vous en faites partie. Le sentez-vous ? Le changement qui se prépare ?

– Non, avoua-t-elle. Je suis désolée. Je ne crois pas aux cartes.

– Mais les cartes, elles, croient en vous ! » soupira l'homme. »Il éleva la Voyageuse devant ses yeux, comme s'il venait d'accomplir un tour de magie. Casey remarqua que la carte avait été modifiée depuis la précédente édition. La jeune fille portait maintenant un chemisier semblable à celui qu'elle avait acheté au marché une semaine plus tôt. Et un nouveau personnage se profilait derrière elle, une jeune femme blonde. Mais ça ne pouvait pas être Angie. On pouvait croire aux cartes mais de là à imaginer qu'Angie soit capable de faire quoi que ce soit d'important… Le guide retourna la carte et la glissa dans le paquet. Les lignes du motif imprimé au dos paraissaient se tortiller comme des serpents.

« Mon père arrive, dit Casey. Je dois m'en aller.

– Soyez prudente », lui lança le guide pendant qu'elle s'éloignait.

Casey et Mitchell remontèrent dans le car. Les quatre autres touristes les imitèrent. L'un d'eux rangea son appareil photo dans une précieuse sacoche en cuir dès qu'il fut assis. Le car fit marche arrière dans un grand vacarme et reprit la route de l'hôtel.

D'un accord tacite, les Parmenter dînèrent ce soir-là dans leur chambre. Le lendemain matin, ils quittèrent l'hôtel sans déjeuner ni saluer les Wiley. Quand la voiture commença à gravir le flanc de la montagne, Mitchell alluma la radio et tripota le bouton de sélection des fréquences. Ils entendirent successivement des flûtes et des clochettes en mode mineur, une explosion de friture, une pièce dans une langue qui ressemblait à du chinois et enfin un bulletin d'informations en anglais. « Les observateurs rapportent qu'environ dix mille hommes stationnent dans les montagnes surplombant la ville, dit un journaliste avec un fort accent

britannique. On signale parmi eux la présence des troupes communistes soutenues par Moscou et de leur leader, le commandant Cumaq. »

Mitchell arrêta la radio. « Écoutez bien », dit-il en quittant momentanément la route des yeux pour regarder Casey et Angie dans le rétroviseur. « Je vous demande à toutes les deux de ne plus sortir en mon absence. Nous allons attendre que la situation s'apaise. Et si elle ne s'apaise pas, nous rentrerons aux États-Unis. Vous avez compris ? »

Casey acquiesça de la tête. Angie ne dit rien, et Mitchell parut interpréter son silence comme un consentement. « Parentalisme », souffla Casey à sa sœur. Elles avaient forgé ce mot pour désigner les moments où Mitchell éprouvait le besoin d'affirmer son autorité. Angie ne sourit même pas. Casey sentit son moral fléchir. Rester cloîtrée toute la journée avec Claire et Angie… Vous parlez de vacances ! Qui pouvait dire combien de temps cette affaire allait durer ? Et s'ils étaient obligés de quitter le pays ?

Une excursion dans les montagnes

Claire était assise à la table de la cuisine quand Casey entra le lendemain matin. Un gros livre neuf était ouvert à la première page devant elle. Casey crut reconnaître à la radio une vieille chanson traditionnelle anglaise. Claire la salua d'un signe de tête et replongea dans sa lecture.

Casey se servit du lait et du pain sucré avant de s'asseoir. Dysfonctionnement familial, diagnostiqua-t-elle, un terme qu'elle avait découvert dans un bouquin de psycho. Claire but une gorgée dans son verre. « Bonjour », dit Casey d'une voix forte.

Claire leva à peine les yeux. « Dommage que tu n'aies pas pu venir aux ruines avec nous », reprit sa fille, sentant la méchanceté grandir en elle comme un nuage noir.

Claire reposa enfin son livre. « C'était intéressant ? demanda-t-elle.

– Très ! Il y avait beaucoup de familles dans le car », prétendit Casey, sachant que sa mère n'y verrait que du feu.

Claire esquissa un sourire.

« Des familles normales », reprit Casey. Le sang cognait sous sa peau comme s'il avait voulu la percer. Elle aurait préféré en rester là, mais quelque chose la força à poursuivre. Si seulement elle avait pu sortir, rendre visite à Rafiz, marcher sans but dans la ville !

Claire reprit sa lecture.

« Des familles où la mère ne profite pas de la moindre occasion pour faire honte à sa fille », assena Casey. Toutes les barrières volaient en éclats, toutes les règles qu'elle s'était fixées encore enfant. Une partie d'elle-même l'observait avec stupéfaction, se demandant jusqu'où elle irait. « Où la mère a désiré ses enfants. Des familles heureuses ! »

Claire chercha son verre à tâtons. Casey le fit glisser hors de sa portée. « Des familles où la mère ne boit pas autant, dit-elle. Entre autres conneries. »

Claire redressa la tête, le regard flou, la bouche flasque. « À quoi fais-tu allusion, Casey ? demanda-t-elle d'une voix égale.

– Tu le sais très bien. À la façon dont tu nous as fait honte pendant le dîner avec les Wiley. À toutes les horreurs que tu as dites, comment Angie et moi avions gâché ton existence.

– Allons donc! protesta Claire. Seul le tapotement de ses doigts sur la table trahissait sa nervosité. Casey éloigna un peu plus le verre. « Tu exagères. Je n'ai rien dit sur toi et Angie.

– Allons donc », répéta Casey en contrefaisant cruellement la voix de sa mère. « Comment fais-tu pour te rappeler ce que tu as dit ?

– Casey », dit Claire d'un ton qu'elle voulait sévère, « j'aimerais que tu cesses de me parler comme ça. Je n'en supporterai pas davantage, tu entends ? Je le dirai à ton père lorsqu'il rentrera. Quelque rancœur que tu aies contre moi, nous pouvons nous expliquer raisonnablement, sans que tu profères tous ces mensonges à mon propos.

– Ce ne sont pas des mensonges et tu le sais parfaitement ! Tu n'as aucun souvenir du dîner, pas vrai ? Tout ce que tu te rappelles, c'est t'être réveillée le lendemain avec la gueule de bois.

– Le sujet est clos », décréta Claire. Elle tendit à nouveau la main vers son verre, ignorant que sa fille l'avait déplacé. Ses doigts bondirent comme des sauterelles, puis elle plongea le nez dans son livre. Casey aurait parié n'importe quoi qu'elle ne lisait pas.

« Non, le sujet n'est pas clos ! » protesta-t-elle, hurlant presque. Elle entendit Angie crier depuis sa chambre et crut reconnaître le mot bordoril qui signifiait « Assez ». « Tu bois trop et tu le sais ! Si tu préfères attendre le retour de papa, nous attendrons. Il dira la même chose que moi. Qu'est-ce que tu crois, qu'il n'a rien remarqué ? »

Claire resta plongée dans son livre. Sa main libre se crispa brusquement et se relâcha aussitôt.

« Si encore il ne s'agissait que de toi ! reprit Casey. Si tu te contentais de saboter ta propre vie ! Mais nous sommes tous concernés. Tu as dit que papa gâchait l'existence d'Angie, mais c'est de ta faute. C'est toi qui t'es désintéressée d'elle, de nous tous. C'est toi l'égoïste ! »

Claire tourna une page. Casey se leva, tremblante.

Elle courut au salon et sortit en claquant derrière elle la lourde porte en bois.

Claire porta son verre à ses lèvres, l'air rêveur. Elle n'avait jamais vu Casey aussi furieuse. Certes, il lui était douloureux d'entendre sa propre fille l'accuser ainsi. Mais il était faux qu'elle buvait trop. Si ç'avait été le cas, elle aurait été incapable de garder la maison propre, d'acheter de quoi nourrir quatre personnes, ou de se diriger jusqu'à la librairie américaine. Mitchell serait obligé de le reconnaître. Quelques jours plus tôt, elle avait acheté un ravissant bracelet d'argent serti de pierres pour sa sœur. Il lui en avait coûté à peine quatre dollars. Elle aurait voulu voir Casey en faire autant. Sa fille aurait-elle su précisément où s'adresser parmi tous les mendiants et les vendeurs ambulants de la ville ?

La différence entre Casey et moi, se dit-elle, c'est celle qui sépare le touriste de l'autochtone. Elle veut voir tous les sites, les plages, les ruines, mais moi, c'est comme si je vivais ici. Elle s'arrête aux apparences, moi je vais bien au-delà. C'est pour ça que je n'ai pas eu besoin de visiter les ruines avec elle et Mitchell, parce que ça, c'est un attrape-touristes, un décor de carton-pâte. Toute gosse déjà, je voulais savoir comment fonctionnaient les rouages des montres, découvrir l'envers des choses. Je poussais les portes « Réservé au service » dans les magasins, je démontais les aspirateurs. Et quand j'ai commencé à m'intéresser à la physique… Non, j'aime mieux ne pas y penser.

Elle sourit, songeant à tous les lieux qu'elle avait visités quand elle n'était pas supposée le faire. L'arrière-salle du bureau de poste, le réfectoire des employés du parc d'attractions. L'air effaré des vendeurs et des vigiles. Il y a longtemps que je ne me suis pas amusée à ça, calcula-t-elle. À quoi pouvait ressembler la réserve du Super Shop ? Et l'atelier de réparations de Joe ? Seulement, tu es fatiguée, tu n'as plus autant d'énergie. Et d'avoir élevé deux filles… Elles se sont assagies, mais plus jeunes, j'étais constamment obligée de les surveiller, surtout Casey. Il est plus facile de s'asseoir, d'économiser ses forces. Et après quelques verres, tu oublies ce besoin, cette urgence qui te pousse à traquer la réalité derrière les apparences.

Claire referma son livre et se massa l'arête du nez. Casey n'avait aucune raison d'entrer dans une colère pareille. Allez savoir ce qui provoque les sautes d'humeur ! Je sais me diriger dans cette ville mieux que je ne connais ma propre fille, constata Claire en se levant pour se resservir à boire. Nous traversons l'existence des autres en simples touristes. Nous possédons tous nos monuments et nos ruines, nos sites étrangement beaux, nos jardins secrets barrés de chaînes, solidement cadenassés pour en interdire l'accès aux visiteurs. Et nous ne disposons d'aucun guide pour nous renseigner sur les autres, pas même d'une liste d'expressions courantes. À nous de nous débrouiller seuls.

Elle reprit son livre. Quand le speaker interrompit le programme musical pour présenter le bulletin d'informations, elle était déjà parvenue à la page soixante. « Dans une émission diffusée ce matin depuis Londres, la BBC a annoncé que les troupes stationnées dans les montagnes se sont mises en marche. Les observateurs rapportent qu'environ dix mille hommes convergent actuellement vers la capitale, dont le bataillon du commandant Cumaq, soutenu par Moscou. Le gouvernement a apporté un démenti formel à ces informations, les qualifiant de "rumeurs sans fondement". » Ô Seigneur ! s'alarma Claire, échappant brièvement au brouillard qui l'environnait. Et Casey qui vient de sortir… Merde! Mitchell n'a-t-il pas dit qu'elle devait rester à la maison ? Le brouillard se reforma, sa toile légère et dorée s'enroula autour d'elle. Bah ! Elle s'en tirera, comme toujours. Elle but une nouvelle gorgée avant de replonger dans son livre.

Casey n'avait jamais vu aussi peu de monde dans les rues. Même l'attroupement en face de la maison semblait s'être amoindri. Elle se rappela les avertissements des Wiley et envisagea même de rentrer. Mais elle se sentait incapable d'affronter sa mère après tout ce qu'elle lui avait dit.

Elle prit brusquement conscience de l'activité des postes de radio tout autour d'elle, dans les automobiles et les taxis, près des groupes d'hommes et de femmes accroupis sur le trottoir, collés à l'oreille des passants pressés. Elle vit une famille massée autour d'un feu, indifférente à la chaleur, un transistor posé au pied d'un tas de poissons fraîchement pêchés. Les porteurs de turbans eux-

mêmes en étaient équipés. Elle ne se souvenait pas d'avoir jamais entendu un bulletin d'informations en lurqazi auparavant. Rafiz avait dit que les gens d'Amaz puisaient les nouvelles dans les cartes. La rue entière semblait retenir son souffle. Sans hâte, luttant contre l'inertie ambiante, elle gagna l'arrêt de bus.

Quand le bus desservant la rue du 25-Novembre parut, elle sut qu'elle allait rendre visite à Rafiz. Elle fit signe au chauffeur et monta. Un type courait vers l'arrêt. En se retournant, Casey constata qu'il lui manquait une oreille. Le bus redémarra avant que l'homme puisse le rejoindre. À travers la vitre, Casey le vit le poursuivre pendant quelques mètres puis renoncer, l'air écœuré.

Le conducteur s'adressa à elle. «Comment ?» dit-elle, d'abord en anglais puis en lurqazi. « Un », répéta le chauffeur, et elle comprit qu'il lui réclamait le prix du ticket. Elle tira de son sac une pièce ornée d'un serpent lové sur lui-même et la lui tendit. Un transistor de poche était allumé à côté de son siège, mais le présentateur parlait trop vite pour qu'elle le comprenne.

Elle remonta l'allée presque déserte et s'assit en face d'un homme coiffé d'un turban d'une blancheur saisissante. Zem avait-il décidé de la suivre plutôt que son père ? Que lui voulait-il ? À moins qu'il ne s'agisse de quelqu'un d'autre, un pauvre bougre impatient d'attraper le bus. Il existait sûrement plus d'un homme privé d'une oreille dans Amaz. Néanmoins, Casey savait que seule une conversation avec Rafiz pourrait la rassurer.

La radio crachota une bordée de parasites. Casey distingua le mot « Cumaq », le nom du commandant communiste.

Il lui sembla que le bus serpentait à travers toute la ville. Ils dépassèrent des ruines calcinées et des rangées de façades en marbre, protégées de l'extérieur par d'extraordinaires jardins. Longtemps après, ils parvinrent à la rue du 25-Novembre et Casey cogna contre le plafond pour demander l'arrêt.

La rue était aussi déserte que le reste de la ville. Les bric-à-brac qui poussaient devant les boutiques telles des pelouses mécaniques avaient été rentrés. Les touristes s'étaient également volatilisés. Elle poussa la porte de la boutique de Rose Bleue.

Celle-ci avait également allumé la radio. « Je vous demande pardon », lança Casey assez fort pour couvrir la voix du speaker. En même temps, elle fouillait la pénombre du regard.

Rose Bleue releva vivement la tête. « Bonjour », dit-elle. Elle avait l'air surprise de la voir, mais un jour comme celui-ci, elle ne s'attendait probablement pas à recevoir des visites.

« Rafiz est là ? » demanda Casey.

Rose Bleue jeta un coup d'œil vers le rideau qui masquait l'arrière-boutique. « Non, pas en ce moment. Asseyez-vous en l'attendant. Il sera de retour d'ici quelques minutes.

– Euh ! Non merci », déclina Casey. Après tout, cette femme était en cheville avec Zem et elle paraissait un peu trop désireuse de la retenir. Ou était-ce de la paranoïa ? « Je reviendrai plus tard. Dites-lui juste que je suis passée, d'accord ?

– À votre place, je ne repartirais pas seule », ajouta Rose Bleue comme Casey reculait vers la porte. « Vous n'avez pas écouté les informations ? On attend une offensive des montagnards d'un moment à l'autre. Je m'étonne que vos parents vous aient laissée sortir aujourd'hui. »

Je me suis passée de leur autorisation, pensa Casey. « Ne vous inquiétez pas pour moi, l'assura-t-elle. Je suis arrivée jusqu'ici sans problème.

– Je serais plus tranquille si Rafiz vous raccompagnait », insista Rose Bleue. Elle frottait l'un contre l'autre ses gants bleu pâle, et Casey eut la vision impromptue de deux mains blanches et rêches comme de la craie glissées à l'intérieur.

« Ou mon commis… Je l'ai envoyé faire une course, mais il sera rentré dans une minute. Zem acceptera certainement de vous ramener. »

En entendant ce nom, Casey eut la certitude qu'elle ne désirait pas s'attarder plus longtemps. Combien de temps faudrait-il à Zem pour attraper le bus suivant ? Et s'il avait préféré prendre un taxi ? « Non, je vous remercie, dit-elle. Il ne m'arrivera rien, je vous assure. » Elle ouvrit la porte et courut presque jusqu'à l'arrêt de bus. Quelques minutes après, un taxi passa devant elle et elle lui fit signe. Elle découvrit avec surprise qu'il était conduit par une petite femme boulotte avec deux pièces de monnaie en guise de pendants d'oreilles. Casey lui indiqua l'itinéraire et monta à bord.

Un quart d'heure plus tard, elle arrivait à destination. La chaleur était oppressante, comme si un orage avait menacé

d'éclater. En descendant du taxi, Casey aperçut une silhouette dans l'ombre du porche de la maison du Dr Tamir. Avec horreur, elle reconnut l'homme qui avait couru après le bus ce matin-là. En définitive, il n'était pas retourné auprès de Rose Bleue. Elle remonta dans le taxi et ordonna : « Roulez !

– Où ? » demanda la conductrice, puis elle ajouta plusieurs mots lurqazi que Casey ne comprit pas.

« Je ne sais pas », répondit la jeune fille Son recueil d'expressions ne prévoyait pas cette situation. Elle vit Zem héler un taxi et y monter en pointant le doigt vers elle.

« Je vous en prie, vite ! »

Le taxi de Zem fit demi-tour dans la rue presque vide et s'inséra trois voitures derrière celui de Casey. La conductrice parut comprendre. Elle décolla du trottoir, tourna à gauche puis deux fois à droite, à vive allure. Zem les suivait à quelques dizaines de mètres, mais il perdit peu à peu du terrain. La femme vira à gauche, escalada le trottoir et roula à travers les décombres d'un pâté d'immeubles détruits par le feu. Casey se retourna. Le taxi de Zem escalada à son tour le trottoir ; il s'était sensiblement rapproché. La conductrice égrena un chapelet de jurons et accéléra.

Elles prirent un virage sur deux roues et Casey se cramponna au tableau de bord. La conductrice sourit et s'adressa à elle en lurqazi.

« Je ne comprends pas », avoua la jeune fille. Elle aurait préféré que la femme surveille la route. Le taxi de Zem apparut au coin de la rue derrière elles. Il avait reperdu du terrain.

La maison coloniale surgit sur le côté. Un petit attroupement s'était formé devant. Des touristes ? s'étonna Casey. Aujourd'hui ? La voiture fit une embardée pour les éviter et manqua de peu une carriole traînée par un cheval qui survenait en sens inverse. Quelqu'un hurla et plusieurs personnes brandirent des banderoles devant la maison coloniale. Des manifestants, comprit Casey. Les banderoles étaient rédigées dans l'ancienne calligraphie, à l'instar du manuscrit de son père.

Le taxi de Zem fonça droit sur les manifestants qui se dispersèrent. Il s'approcha suffisamment pour que Casey voie le passager se tourner vers le chauffeur, découvrant l'emplacement

de son oreille disparue. Sa conductrice appuya alors à fond sur l'accélérateur et elles reprirent un peu d'avance.

Elles s'enfoncèrent dans une allée qui s'élargit soudain aux dimensions d'une avenue de terre battue. Casey vit autour d'elle des tentes faites de couvertures et de manteaux. La rue se rétrécit à nouveau, zigzagua à plusieurs reprises, et parut faire un tour complet sur elle-même. La conductrice tenait le volant d'une main ferme malgré les cahots. Pour la première fois, Casey n'aperçut pas le taxi de Zem en se retournant.

Elles virèrent dans une nouvelle rue et Casey reconnut la maison coloniale. « Il est parti, hein ? » dit la conductrice en lui souriant.

Casey se retourna à nouveau pour s'en assurer « Parti », acquiesça-t-elle.

Toujours à vive allure, comme si le danger lui avait conféré le privilège de passer outre les limitations de vitesse, la conductrice ramena Casey à la maison du Dr Tamir et se rangea à proximité de l'attroupement. « Mille fois merci », dit poliment Casey. Elle lui laissa tout l'argent qu'elle portait sur elle et descendit.

La voiture tourna à vive allure au coin de la rue. Casey la regarda s'éloigner avant d'examiner les alentours. Elle vit le taxi de Zem surgir de la direction opposée et s'avancer vers elle. Merde ! s'affola-t-elle. En même temps, la logique lui soufflait : C'est normal, il sait où tu habites.

En aveugle, elle s'ouvrit un chemin au milieu du groupe en turbans. À son étonnement, il s'écarta pour lui livrer passage et se referma derrière elle. Elle entendit murmurer par-dessus la voix du speaker de la radio, un mot qui circulait de l'un à l'autre comme une pièce d'argent. Un homme défit son turban et l'enroula en un tour de main autour de la tête de la jeune fille. Deux ou trois autres se pressèrent contre elle, sans brutalité, formant un écran entre elle et la rue.

À travers la petite foule, elle vit Zem descendre de voiture et se planter au milieu de la chaussée en jetant autour de lui des regards scrutateurs. Au bout d'un moment, il se dirigea vers la maison et s'assit sur les marches.

Le groupe se mit à tanguer légèrement, entraînant Casey dans son mouvement. Autour d'elle, ça sentait la cannelle et une

variété d'encens qu'elle ne connaissait pas. Zem n'allait quand même pas l'attendre toute la journée ? À un moment ou à un autre, il renoncerait et rentrerait chez lui. D'ici là, elle était certainement plus en sécurité au milieu de ces gens que n'importe où ailleurs en ville.

Elle se tourna vers l'homme qui lui avait donné son turban. « Excusez-moi… » commença-t-elle. Il lui fit signe de se taire. Avaient-ils fait vœu de silence ? Elle ne se rappelait pas les avoir jamais entendus parler, même lorsqu'ils s'étaient livrés à leur danse mystérieuse. Quelle heure pouvait-il être ? Avaient-ils apporté des provisions ou jeûnaient-ils toute la journée ?

Un nouveau taxi s'arrêta devant la maison du Dr Tamir et un homme immense en descendit. Il alla droit vers Zem et s'entretint avec lui pendant quelques minutes. Puis Zem monta dans la voiture et l'autre homme le remplaça sur le perron.

Quelle poisse ! se dit Casey. Et maintenant ? Si elle trouvait un téléphone, elle pourrait appeler la police, ou ses parents. Elle repoussa le mur vivant qui l'encerclait, mais celui-ci se resserra jusqu'à l'étouffer. Essayait-on de lui faire comprendre qu'il était dangereux qu'elle s'éloigne du groupe ? Elle se laissa aller. Il n'y avait plus rien à faire, sinon attendre que son père rentre et découvre ce drôle de type sur le perron de sa maison. La foule autour d'elle se remit à tanguer.

Le temps passa. Casey entendait toujours la voix du speaker, le bruissement des étoffes froissées par le balancement des corps. Hormis cela, la rue était silencieuse et déserte. L'homme attendait sur le perron, attentif et immobile. Il n'y avait pas plus de quinze mètres jusqu'à la porte, pourtant celle-ci lui semblait aussi difficile à atteindre que la lune. Elle se demanda si sa mère s'était déjà inquiétée de son absence. Probablement pas. Elle avait faim et soif, et son cuir chevelu la démangeait sous le turban.

Un bus s'arrêta devant eux. Casey crut d'abord que le groupe s'était remis à tanguer, puis elle comprit qu'il se déplaçait d'un seul bloc vers le véhicule. Elle se mit à rire. Eh quoi ! Il fallait bien qu'ils aient un moyen de locomotion !

Des femmes aux jupes bariolées, des hommes coiffés de turbans descendirent du bus. Les deux groupes échangèrent quelques chuchotements en se croisant, puis celui de Casey prit le véhicule

d'assaut. Comme par hasard, deux personnes se glissèrent à sa gauche et à sa droite tandis que deux autres marchaient devant et derrière elle. Elle tenta de s'en libérer afin de se mêler au nouveau groupe, mais la pression autour d'elle ne se relâcha pas. Contre son gré, elle gravit le marchepied du bus et remonta le couloir central. Lorsqu'elle voulut s'asseoir, quelqu'un la tira en arrière, sans brusquerie, et prit place contre la fenêtre, s'interposant entre elle et l'espion sur le perron.

Celui-ci scrutait attentivement les deux groupes, comme s'il y avait décelé sa présence. Non, se rassura Casey. S'il avait soupçonné quelque chose, il se serait déjà approché. Il nous regarde uniquement parce qu'il n'y a pas de spectacle plus intéressant dans la rue en ce moment.

À son tour, elle observa le groupe qui s'installait sur le trottoir. Depuis qu'elle habitait la maison du Dr Tamir, elle n'avait jamais assisté à cette relève de la garde. Logique : ils ne pouvaient tout de même pas rester là éternellement !

Le bus démarra. Quand nous arriverons à destination, se promit-elle, j'appellerai mon père, ou la police. À moins que je ne sois prisonnière. Ils n'ont pas pris de gants pour me pousser dans le bus. Mais pourquoi me retiendraient-ils ? Sans doute cherchent-ils simplement à me protéger du comparse de Zem.

« S'il vous plaît, dit-elle à son voisin, où allons-nous ? »

Elle ne comprit pas sa réponse et secoua la tête. « Les montagnes », répéta l'homme en articulant. Il lui fut immédiatement sympathique, avec ses cheveux blancs, sa barbe bien peignée, ses petites lunettes à monture argentée. « Nous sommes sozranis. »

Elle fouilla son sac à la recherche de son dictionnaire et découvrit avec soulagement qu'elle l'avait sur elle, même si elle avait oublié le recueil d'expressions et le guide touristique. Le mot « sozranis » n'y figurait pas. « Pourquoi suis-je ici ? demanda-t-elle.

– Vous êtes motmot », répondit-il.

Elle ne s'attendait pas à trouver « motmot » dans le dictionnaire et pourtant il y était, accompagné de sa définition, la plus détaillée de toute la page : « Désigne une personne, un lieu ou un objet qui n'est pas en lui-même sacré mais le devient par

association avec une personne, un lieu ou un objet sacré. »

Elle chercha la traduction lurqazi de « sacré » dans le dictionnaire et se retourna vers son voisin. « Est-ce que la maison est sacrée ? » demanda-t-elle.

Le bonhomme se balançait d'avant en arrière sur sa banquette. « Bien sûr ! dit-il.

– Pourquoi ? »

Il la dévisagea par-dessus ses lunettes, et elle regretta sa question. Peut-être ne serait-elle plus motmot si elle ignorait pourquoi la maison était sacrée.

« À cause du saint Sozran, répondit l'homme.

– Le saint Sozran a vécu dans cette maison ? demanda-t-elle.

– Bien sûr. »

Bien sûr ! se répéta-t-elle. On ne me l'avait jamais dit, à moi !

La route grimpait à présent. Casey observait attentivement les maisons, cherchant des points de repère en vue du retour. Le vieux aux cheveux blancs avait recommencé à se balancer, et elle remarqua que tous les passagers en faisaient autant, tel un champ de blé peint de couleurs chatoyantes. À travers la vitre, elle aperçut un autre groupe, agité du même mouvement de balancier, devant une maison que rien ne distinguait de ses voisines. Sozran y avait-il également séjourné ? Il avait dû connaître de nombreuses demeures. À moins que la maison n'ait accueilli quelqu'un d'autre de tout aussi sacré.

« À quelle époque le saint Sozran vivait-il ? s'enquit-elle.

– Il est né en l'an Un. »

Elle n'était pas mieux renseignée. « Combien… combien de temps… commença-t-elle.

– Il y a douze siècles de ça. »

Elle hocha la tête d'un air entendu. « Avant le roi des Gemmes», glissa-t-elle, désirant lui prouver qu'elle n'était pas totalement ignorante de l'histoire de son pays.

À sa grande surprise, il se détourna et cracha par la fenêtre ouverte. « Le roi des Gemmes », gronda-t-il d'un ton de profond dégoût.

C'est bon, n'en parlons plus ! Elle se demanda ce que les sozranis avaient contre le roi des Gemmes, et si son père était au courant. Je devrais lui en toucher un mot à mon retour. Cette

information lui ouvrira peut-être de nouvelles perspectives dans l'étude de son manuscrit. Ça me vaudra sans doute une mention dans son livre.

Si jamais je rentre chez nous, rectifia-t-elle. Le bus gravissait la pente sinueuse, toujours plus haut dans les montagnes. Ils dépassèrent des maisons de marbre vert, blanc et rouge, dont certaines tellement en retrait de la route qu'elle les distinguait à peine. L'une d'elles, décorée de moulures en cuivre, se dressait au bout d'une pelouse bien verte dont l'entretien, sous le climat rude d'Amaz, devait coûter une petite fortune.

Le bus s'arrêta enfin, et tout le monde se leva. Casey aperçut une bâtisse blanche plus vaste encore que les autres, surmontée de flèches dorées et de mâts auxquels flottaient des drapeaux. Ces sozranis ne sont pas aussi pauvres qu'ils s'en donnent l'air, remarqua-t-elle. Quand elle s'avança dans l'allée, des mains s'élevèrent pour lui ôter son turban. « Pas sacré », commenta l'homme aux lunettes d'argent. Elle comprit qu'il était sacrilège qu'une femme porte un turban.

Elle suivit les sozranis le long d'une avenue bordée de rosiers. De part et d'autre s'étendait une pelouse luxuriante. D'un côté, une haie séparait celle-ci de la propriété voisine. De l'autre, elle apercevait la rue et, au-delà, une autre maison tout aussi imposante. Une fontaine égrenait des perles d'eau, flagrante manifestation de gaspillage.

Ils gravirent un large escalier de marbre et attendirent qu'on les introduise dans une grande pièce pleine de résonances. Aux deux extrémités, des colonnes de marbre rouille se dressaient jusqu'au plafond. Le sol était de la même couleur, et au premier regard, Casey eut l'impression qu'on l'avait inondé de sang longtemps auparavant. Des hommes et des femmes allaient et venaient, occupés à des tâches obscures, faisant à peine entendre le frottement de leurs sandales sur le sol. Par-dessus ces bruits feutrés, Casey distingua la voix tonitruante du speaker de la radio. Celle-ci était restée allumée pendant tout le trajet du bus.

« S'il vous plaît, vous avez le téléphone ? » demanda-t-elle à l'homme aux lunettes d'argent.

Il se tourna vers elle, prêt à répondre, quand des détonations explosèrent, assourdissantes, insistantes, terrifiantes. La plupart

des personnes présentes cessèrent leurs activités et certaines se jetèrent à plat ventre sur le sol. Quelqu'un hurla. Le voisin de Casey garda l'air effaré pendant quelques secondes, puis il sourit. Qu'y a-t-il de si drôle ? s'interrogea la jeune fille, cherchant désespérément une cachette. « La radio », dit l'homme, puis il répéta, plus fort, afin d'être entendu dans toute la pièce. Une voix lui répondit en lurqazi, mais Casey ne put suivre leur échange.

Un nouveau speaker prit la parole, d'un ton plus véhément et avec un débit plus rapide que le précédent. Casey distingua le nom de Cumaq. « S'il vous plaît, que se passe-t-il ? » demanda-t-elle à son voisin. Celui-ci lui fit signe de se taire. Autour d'elle, les gens restaient figés, tendant l'oreille.

Environ dix minutes plus tard, la voix de la radio se tut. « Soz Mike ! » appela le voisin de Casey. Un jeune homme se détacha du groupe. Il était grand et mince, avec des cheveux si blonds qu'ils paraissaient blancs et des yeux bleu très pâle. Les autres sozranis étaient retournés à leurs occupations. « Pourrais-tu expliquer la situation à cette femme ? Elle est motmot », commenta le vieil homme, puis il ajouta quelque chose qui échappa à Casey.

« Merci mille fois », dit Casey au jeune homme.

Celui-ci leva la main. « Je vous en prie, dit-il en anglais. Nous ne sommes pas obligés de parler le lurqazi.

– Pour l'amour de Dieu, supplia Casey, dites-moi ce qui se passe dans ce pays !

– Cumaq s'est emparé de la radio, expliqua le jeune homme qu'on appelait Soz Mike. En fait, il affirme posséder toute la ville, mais j'ignore dans quelle mesure on peut le croire. Il a instauré le couvre-feu : personne dans les rues cette nuit, et pour les étrangers, interdiction totale de circuler, sauf pour quitter le pays.

– Oh ! Merde. Je dois retourner à la maison. Mes parents… Ils vont devenir cinglés s'ils ne me voient pas rentrer. Puis-je…

– Mais certainement, vous pouvez téléphoner. Et si vous ne pouvez pas repartir ce soir, vous resterez ici avec nous. Tout le monde est le bienvenu… Le téléphone se trouve par là. »

Pendant qu'il la guidait vers la porte, la radio émit de nouveaux glapissements brouillés par les parasites. Soz Mike écouta un moment et se remit en marche. « Il répète toujours la

même chose », expliqua-t-il.

Ils croisèrent des hommes et des femmes qui transportaient des plateaux chargés de nourriture, et Casey caressa l'espoir de dîner. « Tout le monde est le bienvenu… » Les sozranis pousseraient-ils l'hospitalité jusqu'à lui offrir à manger ? Comme ils semblaient tous efficaces! Ils agissaient avec un mélange de grâce nonchalante et de précision majestueuse, allant pratiquement au-devant de ses désirs avant même qu'elle ne les exprime. Pourtant, elle ressentait un malaise, un décalage. Peut-être étaient-ils trop efficaces, comme des robots ? Non, c'était seulement qu'ils bougeaient comme des danseurs, et que chacun paraissait heureux de participer au ballet. Les événements de l'après-midi l'avaient rendue méfiante.

Ils longèrent un corridor voûté jusqu'à une alcôve meublée d'une bibliothèque vitrée et d'un guéridon sur lequel était posé un téléphone. Les titres des livres étaient inscrits dans l'ancienne calligraphie. En soulevant le combiné, elle remarqua des pierres, sans doute des diamants, sertis dans les touches de l'appareil.

Il n'y avait pas de tonalité. Elle actionna plusieurs fois le commutateur et fit une nouvelle tentative. « Bon sang! s'impatienta-t-elle en tendant le combiné à Soz Mike. Dois-je composer un code pour sortir ? Je n'obtiens pas la tonalité. »

Soz Mike pressa le combiné contre son oreille et secoua la tête. « Cumaq a dû couper les lignes, dit-il.

– On pourrait peut-être… aller trouver la police ?

– Les commissariats sont sans doute déjà aux mains des rebelles. Demain, nous y verrons plus clair. Nous trouverons peut-être le moyen de vous déguiser… » Il n'avait pas l'air très convaincu.

– Et vous ? demanda Casey. N'êtes-vous pas américain ? N'allez-vous pas être obligé de rentrer aux États-Unis ?

– J'ai renoncé à ma citoyenneté pour devenir sozrani. Je m'appelle toujours Mike, mais dès que j'aurai été initié, je serai libre d'adopter un nom d'Amaz.

– Les autres vous appellent…

– Soz Mike, oui. Ce titre indique que je n'ai pas encore été initié.

– Quand même, n'êtes-vous pas en danger ?

– Oh ! non. De toute façon, je ne sors jamais. »

Elle crut qu'il en était empêché par la couleur de sa peau. « Vous ne…

– Parce que je n'ai pas été initié, précisa-t-il. Je ne porte pas de turban. Je dois rester ici et travailler. »

Un carillon mélodieux s'éleva. « C'est l'heure du dîner, dit le jeune homme quand le silence fut revenu. Par ici ! »

Ils s'enfoncèrent un peu plus dans le corridor et franchirent une porte voûtée qui ouvrait sur une cour fermée par quatre murs de marbre. On avait dressé des tables sous des arbres couverts de pâles fleurs mauves. Un singe escalada un tronc à leur passage et disparut dans le feuillage.

Casey jetait des regards curieux autour d'elle. « À Amaz beaucoup de gens mangent dans des cours comme celle-ci, expliqua Mike. Tous les restaurants sont construits sur ce modèle, et les plus grandes maisons possèdent leur propre cour intérieure. Comme il pleut rarement, on peut manger dehors presque tous les jours de l'année.

– Pas dans les restaurants que je connais, dit Casey en pensant au Soleil et les Étoiles.

– Ah bon ? Vous devriez essayer un authentique restaurant d'Amaz un de ces jours. La cuisine est excellente.

– Je connais déjà », trancha-t-elle, agacée. Il s'imaginait peut-être qu'elle ne sortait jamais ? Et lui alors, cloîtré derrière les murs de sa forteresse de marbre ? Pourtant, elle devait admettre qu'il était gentil avec elle. Que serait-elle devenue sans lui et les autres sozranis ? Si bizarre que cela puisse paraître, peut-être connaissait-il Amaz mieux qu'elle.

Il la conduisit à une table étincelante de lin, de cristaux et d'argenterie. Les cloches sonnèrent douze coups. Un homme en longue robe blanche s'avança au centre de la cour, leva une épée à bout de bras, et prononça un long discours auquel Casey ne comprit pas un traître mot. C'était probablement la langue archaïque, d'avant la réforme du xve siècle.

Tous les assistants murmurèrent une réponse quand il eut terminé, et il se rassit. « Vous voyez cette épée ? » dit Mike en désignant l'arme qui reposait maintenant sur la table à côté de l'homme en robe blanche. « Lorsque j'aurai été initié, j'aurai le

droit de la tenir. Elle appartenait au saint Sozran avant que le roi des Gemmes ne la lui vole.

– Le roi des Gemmes ? » s'écria Casey. Un homme déposa un plateau d'argent avec du pain et un bol de ragoût au centre de leur table, mais elle avait oublié sa faim. « C'est l'épée du roi des Gemmes ?

– Vous en avez entendu parler ? demanda Mike en trempant son pain dans le bol.

– Mon père lui consacre un livre, expliqua-t-elle. C'est d'ailleurs pour cette raison que nous sommes ici – parce qu'il voulait retrouver l'épée du roi des Gemmes. La tête qu'il fera quand je lui raconterai ça ! » Elle rit en songeant qu'elle avait espéré une simple mention. À présent, son père lui demanderait probablement de cosigner l'ouvrage ! « Mais comment avez-vous pu vous la procurer ?

– Grâce à un usage discipliné de la magie. J'en saurai davantage après mon initiation. »

Casey examina l'épée plus attentivement. Elle était plus courte et droite qu'elle ne l'avait imaginée. Était-ce son père qui lui avait dit que l'épée du roi des Gemmes était recourbée comme un cimeterre, ou se l'était-elle représentée ainsi ? Et puis, elle paraissait terriblement neuve et brillante pour une épée vieille de plusieurs siècles. « Qu'est-ce qui vous fait croire qu'elle est authentique ? s'enquit-elle.

– Ça va de soi ! se récria Mike. Les sozranis se la transmettent de génération en génération. J'en ai même entendu parler aux États-Unis », ajouta-t-il, comme si ça prouvait quelque chose. « Dès que j'ai connu son existence, j'ai su que je devais la retrouver. Parce qu'elle confère également un pouvoir magique. Regardez-nous », dit-il, englobant toute la cour d'un geste de la main. « C'est grâce à elle que nous sommes aussi prospères. J'ai laissé tomber mes études avant d'avoir obtenu mon diplôme d'ingénieur – à l'époque, j'attachais de l'importance à ce bout de papier – et fait le voyage jusqu'ici, simplement parce que quelqu'un rencontré une nuit dans un bar m'avait parlé de cette épée. Une histoire de dingue ! J'ai connu des aventures parfois extravagantes – un jour, il faudra que j'écrive un livre – avant de la trouver. Les sozranis n'ont rien fait pour me faciliter la tâche,

vous savez. Un jour, je vous raconterai tout ça. Vous n'avez sûrement jamais rien entendu de tel. Vous avez la belle vie, vous, avec vos parents, et tout le reste. Qu'est-ce que vous voyez de l'existence, dans vos hôtels pour touristes ?

– Vous faites erreur ; nous habitons en ville », riposta-t-elle. S'il croyait l'impressionner… Ça prouvait juste qu'il ne connaissait pas grand-chose. Il avait dû filer chez les sozranis et s'enfermer avec eux dès son arrivée. « Dans une maison où a vécu le saint Sozran, pour tout vous dire. »

C'était un peu facile, mais ça l'obligea au moins à lui témoigner un peu plus de respect. « C'est vrai, vous êtes motmot », murmura-t-il. Un homme lui versa du vin dans un gobelet de cristal et il en but une gorgée.

« Croyez-vous que vos amis laisseraient mon père jeter un coup d'œil à l'épée ? demanda-t-elle. Ça l'aiderait beaucoup pour la rédaction de son livre. »

Mike se rembrunit. « Probablement pas. Je vous l'ai dit, nous ne voulons pas rendre l'accès à l'épée trop facile. Bien sûr, il peut nous rejoindre, se faire initier, et ensuite il la verra. »

Ben voyons ! Qu'il vienne s'enfermer dans ce repaire de cinglés. Ça lui vaudra un fameux succès dans son université ! Elle prit un morceau de pain et le trempa dans le ragoût. C'était délicieux.

Une cloche signala la fin du repas. Quelques personnes débarrassèrent les plateaux et les couverts. Autour d'eux, les sozranis se levaient et se dirigeaient vers la porte.

Casey se leva également et, d'un air dégagé, marcha vers l'épée. La poignée ciselée semblait en or. Comme elle tendait le cou pour en voir davantage, un groupe de sozranis s'approcha, l'enveloppa et la repoussa doucement dans la direction opposée. Mike la tira à l'écart, l'air contrarié.

« Nous allons méditer, lui dit-il. Vous risquez de vous ennuyer, parce que tout se passe en lurqazi, mais il n'y a pas moyen d'y échapper. Nous ne pouvons pas vous laisser sortir. »

Elle faillit lui rétorquer rageusement qu'elle avait étudié le lurqazi, mais elle n'aurait fait que s'abaisser à son niveau. Et en effet, elle eut le plus grand mal à suivre la méditation, qui consistait à marmonner à tour de rôle et le plus vite possible. Inconfortablement installée sur une natte dans la pièce de marbre

rouge, elle s'efforçait de rester assise en tailleur – ce qui ne semblait présenter aucune difficulté pour les sozranis – et se rongeait les sangs en pensant à ses parents.

Cette nuit-là, elle dormit sur une natte, bercée par le souffle paisible des femmes sozranis. Elle rêva qu'elle cheminait à travers la vaste demeure de la secte, qui était à la fois une maison et un exercice de grammaire lurqazi. La première salle était le nom, la suivante le verbe, et toutes les autres, communiquant avec les deux premières, les adjectifs et les adverbes, les conjonctions et les prépositions. Elle parcourait la structure longue et compliquée de la phrase lurqazi, sachant qu'au terme du trajet tout lui serait révélé et qu'elle posséderait enfin l'épée du roi des Gemmes. Mais lorsqu'elle pénétra dans la dernière pièce, celle-ci était vide, à l'exception d'une mosaïque où se superposaient deux calligraphies.

Rue du 25-Novembre/4

Cinq ans plus tôt, Harhano avait rencontré la femme qu'il allait épouser, lors d'une excursion avec des amis. Ils étaient partis dans l'intention de visiter les grottes d'Argent (où le fils du roi des Gemmes était supposé s'être réfugié pendant son exil) puis de poursuivre à travers la montagne. Trois jours plus tard, ils n'avaient toujours pas quitté le petit village à une quinzaine de kilomètres des grottes ; assis au bar de l'hôtel-restaurant, ils sirotaient une bière locale.

Une petite femme enveloppée dans un châle rouge en dépit de la chaleur, ses cheveux noirs ramassés en chignon sur la nuque, traversa la place du village devant eux. « Vous voyez cette femme ? dit Harhano. Je vais l'épouser. » Ses amis s'esclaffèrent. Harhano était corpulent, bien charpenté et presque deux fois plus grand que la malheureuse. Il faisait fabriquer ses vêtements sur mesure par une couturière de la rue du 25-Novembre, et il achetait ses chaussures par correspondance. En outre, aucune femme ne lui avait jamais trouvé du charme. Il avait des yeux légèrement globuleux, comme une grenouille, et quand il souriait (ce qu'il faisait souvent), sa bouche paraissait trop grande.

« Elle ? s'exclama un de ses copains. Mais tu la réduirais en miettes pendant ta nuit de noces ! »

Harhano dissimula son embarras au fond de son verre. Il ne savait pas vraiment pourquoi il avait dit ça, surtout devant des rustres pareils. Mais à la réflexion, l'idée ne lui semblait pas si mauvaise. Il n'avait jamais rien vu d'aussi beau que la silhouette de cette femme, debout sur la place du village. Alors, quelle importance si elle était aussi frêle qu'un oiseau ? Ils trouveraient bien le moyen de s'entendre.

Le lendemain, après le départ de ses amis, Harhano resta au village et enquêta. Il apprit que le père de la jeune femme était sans emploi depuis la fermeture des mines d'argent. Avec sa mère et ses deux sœurs, elle faisait des travaux de broderie pour nourrir la famille. Le deuxième jour, il trouva le courage de lui parler. Lorsque ses amis rentrèrent des grottes, il eut la fierté de

leur présenter sa fiancée, Arqana.

Le mariage fut célébré chez Harhano, rue du 25-Novembre, et tout le monde y fut invité. Tout le monde vint, même Mama et Rose Bleue, qui avaient pourtant juré de ne plus jamais être ensemble dans une même pièce. Il y eut des danses et du vin, et dans la soirée, on alluma un grand feu de joie au milieu de la rue. Quelques heures plus tard, Harhano et Arqana prirent congé et regagnèrent leur logis. Les allusions fusèrent dans leur dos, de plus en plus grivoises à mesure que les jeunes mariés s'éloignaient. Des années après, ceux qui y avaient assisté dataient toujours les événements par rapport à ce mariage.

Harhano n'avait jamais cru à sa chance. Pourtant, quelques mois plus tard, il emménageait dans une boutique du côté après-midi de la rue, et il s'était persuadé qu'il devait sa bonne fortune à Arqana. Puis un devin itinérant auquel il avait relaté un de ses rêves lui dit que sa femme serait bientôt mère de jumeaux. Tout semblait lui sourire.

Sa nouvelle boutique, contrairement à la plupart de celles de la rue, possédait une cave. Un jour, il y descendit pour voir si la voiture d'enfant dont il se souvenait s'y trouvait toujours. Mais quand il eut allumé la lumière, il demeura figé, la main sur l'interrupteur. La cave s'était radicalement transformée depuis sa dernière visite. L'accumulation de vieilleries qu'il avait encore en mémoire disparaissait sous des centaines de sacs et de cartons, ceux-là mêmes dans lesquels on lui avait livré sa montagne de marchandises.

Il remonta et appela sa femme : « Arqana !» Sa colère s'évanouit à l'instant où il la vit. « Que font tous ces emballages à la cave ?

– Oh ! J'ai pensé que nous pourrions en avoir besoin un jour ou l'autre. Si nous déménageons…

– Si nous déménageons, ce sera pour changer de boutique, un peu plus loin dans la rue, expliqua-t-il avec douceur. Nous pouvons nous passer de ce bazar. Je vais tout jeter, d'accord ?

– D'accord. »

Quand elle ne tenait pas la boutique, Arqana restait dans la chambre du haut à broder des oiseaux. Harhano s'était demandé si sa mère et ses sœurs avaient également une spécialité, peut-être

des plantes, ou d'autres animaux. Puis il remarqua qu'elle paraissait entretenir des affinités avec les oiseaux, que ceux-ci voletaient autour d'elle quand elle se promenait, pépiant presque à l'unisson. C'était absurde, mais une ou deux fois, il avait cru voir l'un d'eux se poser sur son épaule à son appel. Il avait d'abord attribué cette hallucination à l'amour, à la conviction que rien n'était impossible à sa bien-aimée. Mais bientôt des rumeurs se répandirent d'un bout de la rue à l'autre, et il s'avisa que les autres s'interrogeaient aussi à propos d'Arqana et de ses oiseaux.

Le jour de leur premier anniversaire (les jumeaux se faisaient toujours attendre, sans que son bonheur en soit altéré), il acheta une douzaine d'oiseaux rares pour lui faire une surprise. Mais quand elle entra dans leur chambre et les aperçut, elle se mit à pleurer. Il accourut pour la consoler. « Les… les cages », hoqueta-t-elle à travers ses larmes.

Bien sûr, se dit-il. Quel idiot il faisait ! Il ouvrit les cages, puis la fenêtre de la chambre, et laissa les oiseaux s'échapper. Il les regarda s'envoler, émerveillé par leurs couleurs qui lui rappelaient les drapeaux de tous les pays qu'il ne visiterait jamais.

Il rangea les douze cages vides dans la boutique. Il eut d'abord du mal à les écouler, mais après en avoir vendu deux ou trois, il apprit que ses confrères le recommandaient à quiconque désirait acheter une cage. Presque contre son gré, il s'était acquis une spécialité, comme d'autres se spécialisaient dans les tapis ou les bijoux. Il acheta de nouvelles cages, plus grandes, certaines en fer forgé qui évoquaient la toile d'une araignée fantastique. Jamais Arqana n'y fit allusion.

Peu après avoir relâché les oiseaux, il descendit à la cave chercher le commutateur électrique que lui réclamait un client. Il la trouva à nouveau encombrée de sacs et de cartons, cette fois presque jusqu'au plafond. Il en reparla à Arqana, gentiment, parce qu'il redoutait de lui faire de la peine, et elle accepta qu'il débarrasse la cave.

Six mois plus tard, il entendit du bruit montant du sous-sol. Pensant qu'un rat ou un des enfants de Mama avait pu s'y introduire, il descendit afin d'en avoir le cœur net. Il trouva Arqana en train de hisser sur une étagère une pile de sacs presque

aussi haute qu'elle.

Cette fois il fut moins gentil, et elle éclata en sanglots à la fin de sa réprimande. Ses larmes l'émurent profondément, mais ces sacs représentaient un risque d'incendie, une invitation pour les termites, et Dieu sait quoi encore. « Tu as compris ? » lui dit-il.

Elle acquiesça, évitant de croiser son regard.

Trois mois plus tard, il se trouvait dans la boutique, occupé à vendre des paniers made in Taiwan à un Américain, quand un autre client lui demanda une cage. « Arqana ! appela-t-il. Arqana, tu peux venir m'aider ? »

Elle ne vint pas. Une fois l'affaire conclue, il se débarrassa de l'Américain en prétendant qu'il ne parlait que le lurqazi, vendit la cage à l'autre homme et monta à l'étage en criant le nom de sa femme. Dans la chambre, il remarqua la disparition de ses peignes, de la couverture tissée par sa grand-mère et de son châle rouge brodé d'oiseaux. « Arqana ! » hurla-t-il encore, refusant de se rendre à l'évidence. Enfin il pensa à la cave.

Il dévala les escaliers, souhaitant de tout cœur l'y trouver, en train de se battre avec une charge de sacs et de cartons trop lourde pour elle. Elle pouvait bien garder son bazar, après tout ! Il désirait juste la prendre dans ses bras et la tenir contre lui.

Deux oiseaux le frôlèrent en fuyant. Ils transportaient un sac plein, suspendu à leurs becs. À part celui-ci, la cave était entièrement vide.

Il passa trois années à se demander quelle faute il avait commise. Vrai, il lui avait offert des oiseaux en cage, mais elle avait commencé à réunir des sacs avant l'anniversaire de leur mariage. Elle avait donc projeté son départ depuis le début.

Il prêta de moins en moins attention à sa boutique. Ce flair pour les affaires qui l'avait conduit du côté après-midi de la rue, qui faisait dire à certains qu'il deviendrait un jour le voisin immédiat de Mama et de Rose Bleue, semblait l'avoir déserté. On prédisait maintenant qu'il n'achèverait pas l'année.

Un jour, Zem entra dans son local. « Je n'ai rien à te faire réparer, lui dit aussitôt Harhano.

– Je ne suis pas venu pour ça », répliqua Zem en regardant autour de lui. Les boutiques de la rue du 25-Novembre étaient toutes remplies de poussière (les marchands étaient persuadés

que celle-ci contribuait à l'ambiance), mais chez Harhano, la couche en était plus épaisse que chez la plupart.

« Accepterais-tu de m'aider ?

– T'aider pour quoi ? demanda Harhano d'un air soupçonneux.

– Il y a de l'argent à gagner », ajouta Zem, se méprenant sur ses réticences. « Rose Bleue me paie grassement, tu peux me croire, pour surveiller un touriste et un type de l'université. Mais je ne peux pas faire le boulot tout seul. Imagine un peu qu'ils se séparent ? »

Harhano esquissa un geste de dédain. Il ignorait pourquoi, mais il n'avait jamais aimé Rose Bleue. Tous les six mois environ, quelqu'un remettait la querelle qui opposait celle-ci à Mama sur le tapis. On se la repassait comme une vieille photo froissée et pâlie dont on connaît les moindres détails. Toujours il prenait le parti de Mama. Pressé de s'expliquer, il était incapable de le faire. Elle lui inspirait davantage confiance, voilà tout…

« Laisse-moi te dire le meilleur, poursuivit Zem. Rose Bleue a ses raisons pour s'intéresser à ces types. Parce qu'ils ont du fric, ou parce qu'ils ont un moyen pour en trouver, voilà ce que j'en dis. Aussi, un de ces quatre, je les suivrai pour mon propre compte. Ou j'attraperai une des gamines du touriste pour lui faire cracher le morceau. Je la garderai au frais quelques jours, le temps de voir quelle rançon je peux en tirer. Il y a une montagne de fric à la clef, pour nous deux, à condition de jouer serré. Je n'avais jamais connu Rose Bleue aussi généreuse. »

Harhano garda le silence. Jamais encore il n'avait entendu parler de trahison avec autant de légèreté. Qui sait si Zem ne le tromperait pas de la même façon ? Et s'il acceptait de devenir son complice, il aurait une autre trahison, plus intime, sur la conscience. Il serait trois fois félon : envers Mama, envers les touristes qu'il espionnerait et enfin envers Rose Bleue.

Il ne s'était jamais cru capable d'entrer dans une combine comme celle que lui proposait Zem. Pourtant, Arqana avait décelé le mal en lui, c'était évident. Sinon, pourquoi aurait-elle projeté de le quitter depuis le début ? Cette opinion était tout ce qui lui restait d'elle. Il pouvait faire l'effort de s'y conformer. Zem s'apprêtait à ajouter quelque chose, une estimation de la somme en jeu. Harhano lui coupa la parole. « C'est bon, dit-il. J'en

serai. »

Le Livre des Pierres

Mitchell suivait Jara dans le dédale de la cité, s'arrêtant parfois pour le laisser griffonner une note ou tracer une nouvelle voie sur l'une de ses multiples cartes. Il remarquait à peine les rares piétons qui se hâtaient, le transistor collé à l'oreille, les voitures de police qui passaient en trombe. Aujourd'hui, se répétait-il. Aujourd'hui, quand nous irons prendre un café, je lui dirai.

Jara s'immobilisa, regarda le soleil et consulta sa boussole. « Je crois que nous sommes sur la bonne voie, dit-il. Enfin ! Les rues que nous avons empruntées l'autre fois n'existaient pas à l'époque du roi des Gemmes. C'est là que nous avons commis une erreur. Celles que nous cherchons semblent avoir quelque peu dévié au fil des siècles. Là, nous suivons approximativement leur tracé initial. Nous approchons de l'épée. Je le sens. »

Tu l'as déjà dit la semaine dernière, objecta intérieurement Mitchell. Comment pouvait-on discuter avec un homme persuadé que les rues dévient de leur cours, comme des rivières ?

La sueur coulait le long de son dos et de ses flancs. Il n'avait pourtant ni veste ni cravate, il n'en portait plus depuis qu'il avait entamé sa seconde semaine avec Jara. Celui-ci paraissait insensible à la chaleur, très élégant dans son complet brun. Il faut dire qu'ils y sont habitués, songea Mitchell. Ils baignent dedans toute leur vie. Il pressa l'allure pour le rattraper.

Enfin, Jara griffonna une dernière note, replia ses cartes, et ils firent halte dans un café. L'endroit était désert, il n'y avait même pas un garçon pour prendre les commandes. Mitchell entendit quelque part la voix retentissante d'un speaker de radio. « Jara ? » dit-il.

Son confrère stoppa net ses tentatives pour extraire une autre carte de son porte-documents et releva la tête. « Oui ?

– Je… je ne peux plus vous accompagner. Je ne suis ici que pour un an, je dois effectuer des recherches, rédiger des articles, et je n'ai pas le temps… La découverte du palais est en soi une grande réussite, vous ne trouvez pas ? Nous pouvons asseoir notre

réputation dessus, nous n'avons pas vraiment besoin de l'épée. »

Il avait craint que Jara n'explose de colère, mais il resta assis, tournant et retournant la carte entre ses mains. « Ah ! dit-il enfin.

– L'article sur le palais est presque terminé, poursuivit Mitchell. Bien entendu, vous le cosignerez, et je vous le soumettrai avant de l'envoyer pour publication… » Il savait qu'il présentait très mal ses arguments. Il ne s'était jamais senti aussi emprunté depuis le jour où il avait rompu avec sa petite amie de lycée. Si seulement Jara avait dit quelque chose ! « Je ne suis pas un homme de terrain, expliqua-t-il. Je suis plus à l'aise dans la recherche. En fait, je ne suis pas allé sur le terrain depuis l'université, et je…

– Qu'est-ce qu'on attend pour s'occuper de nous ? coupa Jara. Excusez-moi, je vais voir s'il y a quelqu'un… »

Comme il se levait, un homme apparut sur le seuil de la cuisine en secouant la tête. « On ne sert pas aujourd'hui, dit-il.

– La porte était ouverte, fit valoir Jara.

– Eh bien, on la fermera après votre départ, rétorqua l'homme. Vous avez entendu les informations, non ? Vous feriez mieux de rentrer chez vous.

– Nous souhaitons juste…

– Quelles informations ? s'inquiéta Mitchell. Que se passe-t-il ? »

L'homme se tourna vers lui : « Vous ne savez pas ? Le commandant Cumaq, il descend de la montagne. Tout le monde reste chez soi et attend… Vraiment, vous n'étiez pas au courant ?

– Non », avoua Mitchell. Il avait pourtant vu les rues désertes, non ? Comment ne s'était-il pas douté de quelque chose ?

« Vous n'allez pas vous laisser impressionner par ce Cumaq ! protesta Jara. D'aussi loin que je me rappelle, il s'est toujours caché dans les montagnes. Venez, nous allons trouver un endroit ouvert, prendre un café, puis nous continuerons à chercher l'épée.

– Cherchez-la si ça vous chante. Moi, je retourne à la maison. » Avant que Jara ait pu répondre, Mitchell sortit et se mit en quête d'un taxi. Il en survint un quinze minutes plus tard, et il le dirigea jusqu'à la maison du Dr Tamir.

Comme il réglait la course il remarqua un homme de haute stature, assis sur le perron. Quoi donc encore ? Était-il arrivé quelque chose à un membre de sa famille ? Il allongea le pas

mais, l'ayant vu approcher, l'homme s'éloigna précipitamment. Mitchell entra.

« Claire ? » appela-t-il. Sa voix résonna dans l'immense salon. « Casey ? »

Il distingua alors l'écho de la radio provenant de la cuisine et s'y rendit. Claire était assise à la table, un verre et un livre posés devant elle.

« Claire ? fit Mitchell. Tout va bien ? »

Elle leva un regard embrumé vers lui. « Oh ! oui. Tout va pour le mieux.

– Où sont les gosses ?

– Angie est dans sa chambre, et Casey… Je crois qu'elle est sortie faire un tour. Je ne sais pas pourquoi, mais elle était furieuse après moi.

– Sortie ? s'alarma Mitchell. C'est la révolution dehors, et tu l'as laissée sortir ?

– Je ne l'ai pas laissée, corrigea Claire. Elle l'a fait sans me demander mon avis. » Elle gloussa.

Mitchell resta planté au milieu de la cuisine, ne sachant quel parti prendre. Claire n'était pas entièrement fautive. À la fin, il décida de s'enquérir d'Angie. Il ressentit un pincement au cœur en découvrant la chambre vide de Casey, mais il refoula ses craintes et retourna dans la cuisine pour écouter la radio.

Vers cinq heures de l'après-midi, ils entendirent la fusillade qui les fit sursauter. L'émission s'interrompit sur un coup de feu. Mitchell tourna le bouton jusqu'à tomber sur un homme qui s'exprimait en lurqazi d'un ton tranchant. Quatre ou cinq stations différentes diffusaient la même voix, le même discours. Il distingua le nom « Cumaq ». Était-ce lui qui parlait, ou avait-il été vaincu ?

À six heures, Casey n'était toujours pas rentrée. Angie fit irruption dans la cuisine. « J'ai faim, déclara-t-elle. On ne va pas bientôt dîner ?

– C'est tout ce qui t'intéresse ? » s'étonna Mitchell. Pendant quelques secondes, il l'avait prise pour Casey. « Pas question de sortir tant que la crise ne se sera pas passée.

– Quelle crise ?

– Quelle crise ? répéta Mitchell. La ville est au bord de

l'insurrection ! Et ta sœur qui ne rentre pas… Nom de Dieu, j'appelle la police ! »

Angie s'assit. Si les paroles de son père l'avaient effrayée, elle n'en fit rien paraître. Claire se resservit à boire. Mitchell revint bientôt du salon. « Le téléphone est coupé, annonça-t-il. A-t-elle dit où elle allait ?

– Non, répondit Claire.

– Nom de Dieu ! » jura-t-il. Il se laissa choir sur une chaise. « Qu'est-ce qu'on fait ?

– Casey est capable de se tirer d'affaire, assura Claire. Elle l'a toujours fait.

– Claire, soupira-t-il. Nous sommes en pays étranger. Elle pourrait… elle pourrait… » Il se tut. Inutile de tenter de lui expliquer quoi que ce soit. Et il ne souhaitait pas non plus penser aux dangers qui menaçaient sa fille. Il regagna le salon, ouvrit la porte et retourna aussitôt à la cuisine. « Personne dehors, à part les types aux turbans. Il ne s'est peut-être rien passé, après tout. Nous n'avons qu'à sortir dîner, et si nous croisons un agent de police, nous lui demanderons ce qu'il en est. Qu'en dites-vous ? »

Pas de réponse. Il regarda tour à tour sa femme et sa fille. Quand avaient-elles changé jusqu'à devenir méconnaissables ? Était-ce arrivé progressivement, ou d'un seul coup ? Peut-être avaient-elles seulement changé de comportement en l'absence de Casey, parce qu'il suffisait d'un fil tiré pour défaire la trame du tissu familial. Elles se levèrent et le suivirent.

Ils ne croisèrent personne jusqu'au MacDonald's, ni voiture ni touristes ni aucun de ces piétons toujours exagérément pressés. À l'intérieur, Mitchell constata que la plus aimable des employées, celle avec qui Casey bavardait habituellement, était de service. Un peu soulagé, il s'avança vers elle et stoppa net quand il vit qu'elle portait une mitraillette dans le dos.

« Excusez-moi, l'aborda-t-il. Savez-vous… ? »

La serveuse prononça quelques mots en lurqazi.

Il se força à sourire. Elle n'avait pas pu oublier qu'ils ne parlaient que l'anglais !

« Je suis désolé, mais nous ne connaissons pas le lurqazi.

– Pourquoi ? demanda la serveuse.

– Pardon ?

– Vous êtes dans mon pays. Pourquoi parlez-vous votre langue et non la mienne ? » Elle tripotait la courroie de la mitraillette.

« Je… je n'ai pas appris…

– J'ai bien appris la vôtre !Vous pourriez faire un effort. Commencez tout de suite, et bientôt ce sera pour vous comme une seconde main. » Malgré la crainte et le dépit, Mitchell se fit la remarque qu'elle avait sans doute voulu dire « seconde nature ». « J'en ai marre de vous, les Américains. Vous vous imaginez que le monde vous appartient. Mais cette partie du monde ne sera plus jamais à vous. Nous avons nationalisé le restaurant ! »

Mitchell était prêt à parier que, la veille encore, elle ne connaissait pas le mot « nationalisé ». « C'est-à-dire que le commandant Cumaq…

– Longue vie au commandant Cumaq ! scanda la serveuse. Longue vie à la révolution ! Tous les étrangers doivent quitter le pays.

– Nous… nous ne pouvons pas partir, bredouilla Mitchell. J'ignore où ma fille… Vous vous rappelez Casey ? Elle tentait d'apprendre le lurqazi.

– Tous les étrangers doivent quitter le pays, répéta la serveuse.

– Mais, ma fille… insista Mitchell. Personne ne peut-il nous aider ? Un homme de Cumaq, peut-être ? Dès que nous l'aurons retrouvée, nous partirons. On ne peut quand même pas la laisser ! »

La serveuse haussa les épaules. La mitraillette suivit le mouvement. « Je ne sais pas, dit-elle. Votre commande, s'il vous plaît ? »

Mitchell sourcilla. Avait-il bien entendu ? Elle paraissait pourtant attentive derrière le comptoir, les doigts suspendus au-dessus des touches de la caisse enregistreuse. « Ma commande ? répéta-t-il.

– Oui. Nous sommes toujours un restaurant.

– Vous venez de dire que nous devions quitter le pays !

– Tant que vous êtes là, autant que je vous serve. » Elle bomba le torse avec fierté. « C'est aussi mon restaurant, maintenant ! »

Ils mangèrent en silence et regagnèrent la maison. La chaussée s'allongeait devant eux, noire comme de l'encre. Soudain la nuit paraissait menaçante, grouillant de dangers inconnus : tireurs

embusqués, bêtes sauvages, convoi de blindés… Mitchell entendit une sirène bégayer dans le lointain, une sirène européenne, de celles qui évoquaient toujours pour lui les films sur la Seconde Guerre mondiale.

Les hommes en turban eux-mêmes avaient disparu. La statue avec l'œuf demeurait solitaire. Elle semblait plus grande, et aussi un peu incongrue. Les Parmenter s'engouffrèrent dans la maison et Mitchell fit une nouvelle tentative avec le téléphone, sans succès. Il marcha un moment de long en large, ressortit sur le seuil pour contempler la ville en folie. Un incendie faisait rage au flanc de la montagne, et il entendit un tir de mitraillette sur sa gauche, à quinze kilomètres ou à quinze mètres, il n'aurait su le dire. Casey était là, quelque part. Il scrutait l'obscurité, tentant d'apercevoir le taxi qui le mènerait à la police, où il pourrait… Quoi faire ? On l'expulserait peut-être du pays, et il ne reverrait jamais plus Casey. Il rentra, écrasé par un poids qu'il n'était pas préparé à assumer.

Angie était étendue dans son lit, les yeux grands ouverts. Je sais où elle est, pensait-elle. Dix fois pendant le dîner elle avait failli le leur dire, mais quelque chose l'en avait empêchée. Il y avait si longtemps qu'elle n'avait rien dit d'important à ses parents…

Pourtant, je le sais. Elle est rue du 25-Novembre, là où elle voulait me conduire l'autre jour. Dois-je le leur dire ? Ou alors… Si j'allais y voir moi-même ?

Elle frissonna dans l'obscurité. Les étrangers n'étaient pas autorisés à sortir. Elle avait entendu la serveuse le dire. Il y avait du danger dehors. Si elle partait maintenant, elle se ferait tuer presque à coup sûr. Et même si elle attendait le matin… Je me lèverai tôt, décida-t-elle, et je me rendrai rue du 25-Novembre. Ou je meurs, ou je la ramène. Il n'y avait pas d'autre issue. Elle ferma les yeux. La dernière chose qu'elle entendit avant de sombrer dans le sommeil fut une sirène dans le lointain.

Quand elle se réveilla, il faisait encore nuit. Elle s'habilla rapidement et sortit. Le soleil se levait, apportant avec lui des promesses de canicule.

Les rues étaient toujours désertes. Aucune importance, elle

marcherait au hasard jusqu'à rencontrer un taxi, et le chauffeur saurait la conduire à sa destination. En dépassant la statue, elle se fit la réflexion qu'il y avait quelque chose de changé. Vrai : les hommes en turban n'étaient plus là.

Cette constatation en appela d'autres. Elle n'avait jamais rien entendu de comparable aux chants d'oiseaux qui s'élevaient autour d'elle, deux notes longues suivies d'une brève, comme une conclusion. Un cheval et son cavalier s'avancèrent vers elle ; l'homme était vêtu d'une casaque jaune et d'une culotte verte. Bizarre : les couleurs de la garde montée de Borol… Et cette fontaine : Casey en avait inventé une semblable pour un parc de Marol. L'eau affluait vers le centre et se trouvait projetée en un jet rectiligne. C'était comme si une porte s'était ouverte sur les Deux Royaumes. La fille du roi de Marol avait disparu, on l'avait envoyée à sa recherche. Elle seule comprenait le caractère de la princesse. Autour d'elle, les habitants commençaient à sortir, échangeant des propos en bordoril, qu'elle entendait à la perfection : des commentaires sur le temps, la santé du roi, les costumes du prochain tournoi…

Un taxi se rangea le long du trottoir. Pendant quelques secondes, tout se superposa, Borol et Marol et ce drôle de pays – elle avait encore oublié son nom. Elle monta à bord. « La rue du 25-Novembre », dit-elle, et elle s'adossa à la banquette.

Quelques minutes plus tard, le taxi s'arrêta dans une rue d'apparence miteuse. « Vous êtes arrivée, mademoiselle, lui signala le chauffeur. » Elle le paya et descendit.

C'était ça que Casey tenait tant à lui montrer ? Il n'y avait rien à voir, hormis des maisons aux peintures écaillées. La seule personne déjà debout était une vieille femme adipeuse, assise dans un fauteuil de cuir craquelé, au milieu d'un fatras que personne ne voudrait jamais lui acheter, même en vivant un million d'années. Qu'est-ce qui avait bien pu attirer sa sœur dans cet endroit ?

Puis les Deux Royaumes reprirent le dessus : elle n'était plus dans une rue minable, mais au bazar de Borol, sur les traces de la fille du roi qui s'y était réfugiée. Au mépris du danger, parce qu'elle était en mission, elle s'avança vers la femme et lui dit : « Excusez-moi. Connaissez-vous un certain Rafiz ? »

La femme tressaillit. Pendant un instant, elle parut sur le point de se lever et de prendre la fuite. Puis elle agita la main, faisant frémir la chair qui pendait sous ses bras. Le geste pouvait signifier qu'elle renvoyait Angie, ou qu'elle désirait chasser une mouche. À moins qu'elle n'ait désigné la boutique voisine.

Quelle malpolie ! s'indigna Angie. Peut-être une espionne ? Elle s'approcha de la boutique que lui avait indiquée la grosse femme et frappa à la porte. À l'intérieur, une voix féminine cria quelque chose en lurqazi. Angie poussa la porte et entra.

Il fallut un moment à ses yeux pour s'habituer à la pénombre. Tout un bric-à-brac s'entassait autour d'elle, sur des tables branlantes, des étagères, le tout recouvert de poussière. La seule clarté semblait provenir de la caisse enregistreuse électronique, dont les touches luisaient d'un bleu spectral dans l'obscurité.

« Excusez-moi, dit Angie. Rafiz est là ?

– Rafiz ? répéta la femme derrière le comptoir. Ouais, attendez une seconde. » Elle se dirigea vers le fond, s'arrêta brusquement et se retourna vers Angie. Ses mains étaient glissées dans une paire de gants bleu pâle. « Qu'est-ce que vous lui voulez ? demanda-t-elle.

– Je pense qu'il sait où se trouve ma sœur, Casey. Elle n'est pas rentrée hier soir, et nous sommes inquiets. »

La femme écarta un rideau et lança une longue phrase en lurqazi. Un homme apparut. Il lui manquait une oreille. « Bonjour, dit Angie d'une voix hésitante. C'est vous, Rafiz ?

– Non, pas Rafiz », répondit-il. Il tira un couteau d'une gaine pendue à sa ceinture. Angie tenta de fuir, mais il lui agrippa le poignet. Elle laissa échapper un cri de panique.

« Je crains que vous ne deviez séjourner avec nous pendant quelque temps, dit la femme aux gants. Au moins jusqu'à ce que votre père ait accepté de nous verser une rançon. »

Mitchell se réveilla tôt. Cette nuit de sommeil n'avait en rien diminué ses appréhensions. Il s'habilla, se rasa, évita la cuisine sans parvenir à s'expliquer pourquoi. En ouvrant la porte, il vit que le soleil était déjà levé et ressentit un léger espoir. Peut-être trouverait-il de l'aide aujourd'hui.

Un homme coiffé d'un turban s'avança vers lui. Mitchell le

salua de la tête et le frôla. Il avait hâte de se mettre en route. Il pourrait peut-être se faire indiquer le poste de police et s'y rendre à pied, si ce n'était pas trop loin…

« Je vous demande pardon… commença l'homme.

Mitchell s'arrêta net.

– Oui ?

– Je vous demande pardon, répéta l'homme, mais nous avons votre fille.

– Vraiment ? s'exclama Mitchell. Dieu merci ! Où est-elle ? Comment va-t-elle ?

– Nous avons votre fille. Et nous vous la rendrons…

– Oui ? s'impatienta Mitchell.

– … si vous nous donnez l'épée.

– Quoi ?!

– Si vous nous donnez l'épée. » Mitchell prit soudain conscience que l'homme ne s'exprimait pas de façon naturelle, comme s'il ne parlait pas l'anglais et avait simplement mémorisé les phrases qu'il devait prononcer.

« Quelle épée ? demanda-t-il. Écoutez, je…

– L'épée du roi des Gemmes.

– Je ne l'ai pas. Qu'est-ce que c'est, une demande de rançon ? Écoutez, je n'ai même pas… Si vous ne me conduisez pas immédiatement auprès de ma fille, j'appelle la police ! »

Le mot « police » parut déclencher un nouvel afflux de phrases mémorisées :

« Vous ne pouvez pas vous adresser à la police. Vous êtes étranger. Nous vous la rendrons si vous nous donnez l'épée.

– Mais je ne l'ai pas ! protesta Mitchell. Pas d'épée », reprit-il lentement en secouant la tête. En désespoir de cause, il répéta en lurqazi du VIIIe siècle : « Je vous la donnerais si je l'avais… Comprenez-moi bien. Je ferais n'importe quoi pour revoir ma fille. Mais je ne l'ai pas. »

L'homme sembla hésiter. Puis il reprit : « Nous vous la rendrons si vous nous donnez l'épée. » Puis il fit volte-face et s'éloigna en direction d'un bus vide qui stationnait au coin de la rue.

« Attendez ! » cria Mitchell. Il tenta de repérer un taxi, mais les rues étaient toujours désertes. « J'ai le manuscrit ! Il contient des indications pour parvenir à l'épée… » Le bus démarra. Il ne

portait pas de plaques d'immatriculation.

Mitchell s'attarda un moment sur le perron, hésitant sur la conduite à tenir. La seule personne qu'il connaissait à Amaz était le Dr Jara. Eh bien, Jara allait devoir l'aider. Il était originaire de ce pays à la con, oui ou non ? Mitchell ferma la porte à clef et prit le chemin de l'université.

Claire acheva son petit déjeuner et sortit. Voyant la rue déserte, elle crut d'abord qu'elle ne trouverait pas de taxi. Puis elle se rappela ses précédents succès, le Super Shop, la librairie, et bientôt une voiture apparut au coin de la rue. Elle lui fit signe et y monta quand elle se fut arrêtée.

« Où ? demanda le chauffeur.

– Ma fille, Casey, répondit Claire.

– Pardon ?

– Ma fille, Casey… s'il vous plaît, insista Claire.

– Je ne comprends pas. Je vais à la maison coloniale, au jardin de Gaudi, au marché, partout où vous voulez. Je ne vais pas jusqu'aux ruines près de la ville touristique… Trop loin. Où ?

– Je ne… » balbutia Claire. Elle avait pourtant cru que ça marcherait, qu'elle aurait su rejoindre Casey n'importe où, derrière la façade de la ville. « Je cherche ma fille Casey, expliqua-t-elle. Elle n'est pas rentrée hier soir. Je pensais que peut-être…

– Je ne connais pas votre Casey.

– Oh ! » fit Claire, voûtant les épaules. La ville l'avait reniée. Elle avait perdu la clef, elle ne savait comment. « Eh bien, va pour le Super Shop !

– OK », dit le chauffeur en démarrant.

Elle n'avait pas complètement abandonné l'espoir qu'il la conduise à Casey, mais quand il l'arrêta devant la façade vitrée du magasin, elle comprit qu'elle devait renoncer. Elle descendit, lui demanda de l'attendre et pénétra dans la boutique. À l'intérieur, elle remplit son chariot à ras bord, pas seulement d'alcool mais aussi de viande, de pain, d'œufs, de fruits et de fromage. Il pouvait être dangereux de retourner au McDonald's, surtout si la serveuse avait prévenu les insurgés qu'ils n'avaient pas quitté le pays.

Le taxi était toujours garé contre le trottoir quand elle ressortit. Elle s'était attendue à ce que le chauffeur la laisse en plan, comme tant d'autres choses à Amaz. Mais il descendit et l'aida à ranger ses sacs dans la voiture.

– À la maison, maintenant ? demanda-t-il en la regardant dans le rétroviseur.

– OK », acquiesça Claire. L'alcool l'attendait patiemment au fond du sac. Lui, au moins, lui resterait fidèle.

« Vous êtes en avance », remarqua Jara quand Mitchell entra dans son bureau « Nous devions nous retrouver à l'endroit indiqué sur mon plan, non ?

– Ma fille a été enlevée, annonça Mitchell. Les ravisseurs veulent l'épée. »

Pour une fois, Jara resta sans voix. « Je suis réellement désolé, dit-il enfin. Quand est-ce arrivé ?

– Je l'ignore. » Mitchell dominait le bureau de Jara, incapable du moindre geste, comme le jour où il lui avait apporté le manuscrit. « Elle n'est pas rentrée hier soir.

– Et ils veulent l'épée ? Comment savent-ils que nous sommes à sa recherche ?

– Je l'ignore, répéta Mitchell.

– Bien. Nous allons devoir la trouver pour eux. On y va ? »

Mitchell tressaillit. Une guerre atomique n'aurait probablement pas suffi à détourner ce maniaque de sa quête. « Je n'ai pas envie de chercher l'épée, protesta-t-il. Je préfère m'adresser à la police.

– La police est maintenant sous les ordres de Cumaq, lui rappela Jara. Et pas seulement elle : ses hommes nous ont avertis qu'ils nous rendraient visite la semaine prochaine afin de décider de l'avenir de l'université. Vous, bien sûr, devriez déjà être en route pour les États-Unis. Tous les étrangers doivent quitter le pays. Ils ont fait le vide dans les hôtels de la ville touristique, vous n'êtes pas au courant ? Il vous reste au mieux une semaine avant d'être expulsé. Une semaine pour trouver l'épée.

– En admettant que nous la trouvions, qu'en ferons-nous ? demanda Mitchell. L'abandonner à ces gens ? Et votre projet de musée national ?

– Il n'est pas question de la leur abandonner. Nous ferions

semblant de vouloir négocier avec les ravisseurs et en profiterions pour leur arracher votre fille.

– Sans l'aide de la police ? Casey a été enlevée par les types avec les turbans… Savez-vous combien ils sont dans toute la ville ? Probablement des centaines. Des milliers !

– Je vous en prie, parlez moins fort, supplia Jara. Nous irons chercher l'épée aujourd'hui même. Et s'il le faut, nous la céderons aux ravisseurs de votre fille pour qu'ils la libèrent. » Il se leva, saisit son porte-documents, sa veste, et gagna la porte. Mitchell lui emboîta le pas. Jara était obsédé par l'épée, mais il avait peut-être raison. Le seul moyen de délivrer Casey était peut-être de satisfaire les exigences de ses ravisseurs. Et s'ils ne trouvaient pas l'épée ce jour-là, il envisagerait une autre solution.

La journée s'écoula dans le flou. Jara, toujours précis et appliqué, tirait des traits sur son plan, alignait sa boussole, compulsait sa copie du manuscrit. Pourtant, Mitchell avait la sensation qu'ils tournaient en rond. Il y avait forcément une autre solution. De loin en loin, ils croisaient des soldats vêtus d'uniformes réduits à des loques crasseuses, armés de fusils, et Mitchell redoutait à chaque fois de se faire arrêter. Les mots de Jara lui revenaient sans cesse à l'esprit : « Il vous reste au mieux une semaine. » Qu'adviendrait-il d'eux passé ce délai ?

Ils semblaient bien partis pour errer à travers la ville sans jamais trouver l'épée, ni un emplacement plausible pour entamer des fouilles à la recherche du tombeau. Mitchell en venait à regretter leur spectaculaire succès initial. S'ils n'avaient pas découvert les murs du palais, Jara aurait peut-être consenti à abandonner cette course folle.

« Il se fait tard », dit-il. Il reconnut à peine sa voix dans cet espace désert. « Qu'en pensez-vous ?

– De quoi ? demanda Jara.

– De nos recherches. Pensez-vous que nous ayons approché du but ? Ne ferions-nous pas mieux de rentrer chez nous et d'envisager un autre moyen pour secourir Casey ?

– Bien sûr, que nous approchons ! répondit Jara. Nous suivons maintenant des rues qui existaient déjà du temps du roi des Gemmes, et qu'il a lui-même empruntées.

– Dommage qu'elles ne puissent pas parler… »

Jara s'arrêta net. « Mais oui, murmura-t-il. C'est tout à fait ça. Dommage que les rues ne puissent pas parler. »

Mitchell soupira, trop las pour lui dire qu'il n'avait pas inventé l'expression. « Je souhaite rentrer à la maison », déclara-t-il.

Rien ni personne ne circulait dans les rues, hormis de vieux camions pleins de soldats. Ils regagnèrent l'université puis la maison du Dr Tamir, Mitchell suivant Jara et le plan, complètement perdu dans cette ville étrange et menaçante.

Une femme se détacha de l'ombre quand Mitchell gravit les marches du perron. Surpris, il eut un mouvement de recul. « Nous avons votre fille, dit-elle.

– Oui, je sais, dit Mitchell. Je vous l'ai dit ce matin, je n'ai pas cette maudite épée. Je…

– Ce matin ?

– Ouais », grogna Mitchell. À quoi jouaient-ils ? « Quand votre copain avec le turban est venu me dire que vous reteniez Casey. Je lui ai déjà dit…

– Casey ? » s'exclama la femme. Il remarqua alors ses gants bleu pâle. Avant qu'elle ait ouvert la bouche, Mitchell savait déjà, sinon la formulation exacte, du moins la teneur de ce qu'elle allait dire : il s'était produit une nouvelle catastrophe. « Pas Casey, l'autre, reprit la femme. La blonde. Nous vous la rendrons si vous nous donnez l'épée. »

Mitchell ne dit rien, mais il vacilla. Il était un chercheur, fait pour passer au crible les dictionnaires et les manuscrits anciens. Pas un aventurier équipé pour tenir tête à une créature mystérieuse qui prétendait avoir enlevé sa fille dans ce pays étranger. Enfin, il bredouilla : « Angie ?

– Oui, acquiesça la femme. Angie.

– Mon autre fille a également été enlevée », gémit-il. Peut-être était-elle accessible à la pitié ? « Nous l'avons appris ce matin. Ses ravisseurs veulent aussi l'épée. Mais je ne l'ai pas. Je ne suis même pas sûr qu'elle existe…

– Elle existe, affirma-t-elle. Si vous l'aviez, vous seriez obligé de faire un choix, pas vrai ? Laquelle de vos filles préférez-vous revoir ? » Elle ne lui laissa pas le temps de répondre. Il en aurait d'ailleurs été incapable. « Si j'étais vous, je me dépêcherais de trouver l'épée. » Elle marcha jusqu'à une voiture qui l'attendait,

garée le long du trottoir. Évidemment, elle ne portait pas de plaque d'immatriculation.

Mitchell se traîna à l'intérieur de la maison. Il se sentait infiniment fatigué. Claire était assise dans la cuisine, un livre et un verre de vin posés devant elle. « Où est Angie ? demanda-t-il.

– Angie ? dit Claire en levant les yeux de son livre. Dans sa chambre, non ? » Elle articulait avec tant de difficulté que Mitchell ne l'aurait pas comprise sans toutes ces années de pratique.

« Non, elle n'y est pas, rétorqua-t-il. Elle a été enlevée. Et Casey aussi. » Soudain, sa situation lui apparut totalement absurde : ses deux filles enlevées le même jour ! Il se retint d'éclater de rire. S'il avait ri, il n'aurait pas pu s'arrêter.

– Enlevée ? » répéta Claire. L'inquiétude commençait à percer sous le flou de son expression, comme le soleil tentant de poindre à travers les nuages. Il avait réussi à trouver sa longueur d'onde. Enfin !

– Oui, reprit-il. Les ravisseurs me demandent l'épée.

– Mais tu ne l'as pas.

– Non, soupira Mitchell. Je ne l'ai pas. » Il y a pire encore, songea-t-il, mais il ne se sentait pas le droit de l'accabler davantage. « Jara m'a de nouveau fait courir pour rien aujourd'hui. Sais-tu si le téléphone marche à nouveau ?

– Je n'ai pas vérifié. »

Bien sûr que non, commenta Mitchell pour lui seul. Il alla au salon et souleva le combiné, mais la ligne était toujours coupée. Il gagna le couloir d'une démarche pesante et se dirigea vers les chambres de ses filles.

« Vous seriez obligé de faire un choix, pas vrai ? » avait dit la femme aux gants bleus. Le problème, c'est que le choix était faussé. Il avait toujours préféré Casey. Mais évidemment, il n'avait pas le droit de penser ainsi. Il ferait tout ce qui était en son pouvoir pour les retrouver toutes les deux. Néanmoins, il n'arrivait pas à se défaire de la culpabilité qu'avaient avivée les paroles de la femme.

La chambre de Casey n'avait pas changé depuis la veille : le lit en désordre, les vêtements éparpillés aux quatre coins, les piles de livres… Il s'avança pour déchiffrer les titres. Un manuel de

physique, *Quelques proverbes d'Amaz*, *Recueil d'expressions anglo-lurqazi*, *La Boutique d'antiquités*. N'importe quel père sain d'esprit aurait secrètement préféré Casey à Angie. Il n'avait pas à avoir honte. Mais son sentiment de culpabilité ne le quitta pas et sembla même s'accroître.

Il traversa le couloir jusqu'à la chambre d'Angie. Elle avait fait son lit et disposé à son pied une douzaine de carnets noirs en trois piles distinctes. Peut-être avait-elle noté quelque part où elle comptait se rendre. Il s'assit sur le lit et prit le carnet au sommet de la première pile.

Il se présentait comme un dictionnaire, avec une dizaine de mots par page, rangés par ordre alphabétique. Elle avait ménagé des espaces entre les mots afin de pouvoir en rajouter ultérieurement. Il le feuilleta rapidement. Il reconnut deux ou trois mots de lurqazi médiéval, et quelques autres dans la forme démotique plus récente. Il referma le carnet et prit le suivant.

Celui-ci ne contenait que des cartes. Angie l'avait divisé en deux parties, l'une intitulée « Borol » et l'autre « Marol ». Des pays imaginaires ? C'était à ça qu'elle s'occupait toute la journée dans sa chambre ?

Le troisième carnet décrivait des cérémonies, ordonnées selon un calendrier qui, pour autant que Mitchell put en juger, n'avait pas d'équivalent dans le monde réel.

Brusquement fâché – contre Angie qui gaspillait son temps à ces bêtises ? Contre lui-même et son indiscrétion ? – il reposa le carnet et saisit le premier de la dernière pile.

« Alors le premier chevalier du royaume reçut l'ordre de quitter le pays. On lui accorda le temps compris entre le lever et le coucher du soleil pour prendre ses dispositions, comme s'il avait été un vulgaire criminel, coupable d'avoir offensé son roi… » Intrigué, Mitchell ouvrit le carnet à une autre page et lut : « À la faveur de la nuit, ils transportèrent le roi mort de sa couche funèbre à la tombe d'or et de marbre qu'ils avaient édifiée pour lui… » Et plus loin : « Le souffle puissant des trompettes retentit. Le fils du roi était venu sauver le royaume, et laver l'honneur de son père. »

Mitchell demeura assis au bord du lit d'Angie, le carnet ouvert à la main. Les événements suivaient un cours parallèle au sien,

avait-il appris en marchant derrière Jara, le lendemain de la découverte du mur. Des choses incompréhensibles survenaient autour de lui, et c'était seulement plus tard qu'il réussissait à les rattraper, quand c'était possible.

Pour ce qu'il en savait, la seule version écrite du *Livre des Pierres* était celle qu'il avait découverte à l'université, dans une caisse étiquetée « Études arabes ». Le manuscrit n'avait jamais été traduit en anglais. Pourtant sa fille aînée, par des moyens dont il n'avait pas idée, était parvenue à traduire, ou à récrire, le *Livre des Pierres*. Elle avait effectué le travail qui l'absorbait depuis plus d'un an. Son monde intérieur, les contrées de Borol et Marol, avaient empiété sur l'extérieur.

Comment cela était-il arrivé ? La magie s'était-elle écoulée goutte à goutte le long des lignes que Jara avait tracées sur sa carte ? Irradiait-elle des roues et des flèches de l'ancienne calligraphie lurqazi ? Il secoua lentement la tête. Voilà qu'il raisonnait comme Jara, ou comme Tamir. Angie avait vraisemblablement lu ses notes à propos de l'épopée et elle s'en était inspirée pour construire sa propre histoire. S'il comparait les deux versions, il découvrirait qu'elles n'étaient pas absolument similaires. Il referma le carnet et le reposa sur la pile, soulagé d'avoir résolu au moins un problème. Il regagna progressivement l'autre monde, celui où ses filles avaient disparu, où la ville tourbillonnait autour de lui, plongée en plein chaos. Il se leva pesamment, et se demanda ce qu'il pouvait faire dans l'immédiat.

Premier itinéraire pour la rue du 25-Novembre

Casey se réveilla de bonne heure et gagna la porte en contournant les femmes endormies sur les nattes. Trois d'entre elles se levèrent d'un bond et lui barrèrent le passage. « Vous ne pouvez pas… murmuraient-elles en lurqazi. Vous devez… » Casey en comprit assez pour savoir qu'elle n'était pas censée quitter la chambre.

Une dizaine de minutes plus tard, une cloche sonna. Toutes les femmes sortirent dans le couloir, riant entre elles, et intégrèrent Casey à leur groupe. Elles firent une halte à la salle de bains commune que Casey avait déjà vue la veille, puis elles l'emmenèrent dans la cour. Le petit déjeuner se composait de café fort et de pâtisseries, servis dans de la porcelaine blanche à liseré d'or.

« Où est Soz Mike ? » demanda Casey à ses voisines de table. Elles secouèrent la tête en signe d'ignorance.

Le repas terminé, les femmes se levèrent et sortirent après s'être inclinées devant l'homme en robe blanche qui leur avait présenté l'épée la veille, au cours du dîner. Qu'est-ce que je fais maintenant ? s'interrogea Casey. Elle voulut suivre les femmes qui partageaient sa table, mais l'une d'elles gagna la cuisine, une autre s'en fut balayer la salle aux piliers rouges, la troisième retourna dans la chambre afin d'empiler les nattes dans un coin. « Je peux vous aider ? proposa-t-elle à cette dernière.

– Non, merci, refusa la femme. Vous êtes notre… » Suivit un mot que Casey ne comprit pas et qui la plongea dans l'anxiété jusqu'à ce que son dictionnaire lui apprenne, à son grand soulagement, qu'il signifiait « invitée ».

Elle se mit à errer à dans la maison. Personne ne fit rien pour l'en empêcher, mais elle ne se figura pas qu'on l'avait pour autant oubliée. Elle visita une pièce dont le plafond paraissait recouvert d'or battu. En passant devant une porte ouverte, elle tendit le cou et vit des hommes, assis sur des bancs de bois brut, qui

répondaient aux questions que leur posait un vieillard vêtu d'une longue tunique blanc sale. Elle traversa trois fois la cour, y accédant à chaque fois par une porte différente, une carrelée, une en bois, une en forme d'étoile. Enfin elle s'enfonça dans un corridor sonore, dont les murs et le sol composaient un damier de marbre noir et blanc, qui s'achevait sur une simple porte de bois.

Elle hésita un instant devant celle-ci, persuadée de l'avoir déjà vue. Elle avait fait un drôle de rêve pendant la nuit… Mais non, c'était ridicule. La porte s'ouvrit sous sa poussée.

La pièce au-delà était vide. Rien d'étonnant, se dit-elle : ils ne vont pas conserver l'épée dans une pièce ni gardée ni verrouillée, accessible au premier venu. N'oublie pas qu'ils ont obligé ce pauvre Mike à se faire initier pour la voir.

Si les murs étaient peints en blanc ordinaire, le sol s'ornait d'un carrelage de mosaïque.

Elle s'avança pour mieux le voir, gardant la porte ouverte afin de laisser pénétrer la lumière du couloir. Le motif s'apparentait à une calligraphie, analogue à celle du manuscrit découvert par son père. Certains mots étaient écrits en grandes lettres rondes, d'autres, recouvrant presque les premiers, en caractères hérissés de pointes, comme du fil de fer barbelé. Décidément, cette écriture lui rappelait quelque chose, pas son rêve idiot, mais… Bien sûr ! La ville était pleine de graffitis similaires. Mais dans ceux qu'elle avait vus, c'étaient les lettres rondes qui chevauchaient les autres.

Elle s'agenouilla afin d'examiner la mosaïque. Une partie – c'est-à-dire, la plupart des lettres rondes – avait été descellée, et les lettres dentelées rajoutées ultérieurement. Elle promena ses doigts sur les carreaux, détectant les endroits où les caractères du second groupe ne s'alignaient pas exactement sur la mosaïque d'origine. Il y en avait beaucoup, comme si les auteurs de la seconde mosaïque avaient tenu à ce qu'on sache qu'ils avaient profané la première. Elle se releva lentement. Pourquoi ne s'était-on pas contenté d'ôter toutes les lettres rondes ?

« Vous n'avez pas le droit d'entrer ici ! »

Casey fit volte-face. L'homme aux lunettes argentées, son voisin du bus, se tenait sur le seuil. Il n'avait plus l'air aussi bienveillant à son égard, et elle ressentit d'abord de l'impatience. Pourquoi

l'avait-il interrompue avant qu'elle ait pu tout voir ? « Pardon ? articula-t-elle afin de gagner du temps.

– Vous n'avez pas le droit d'entrer ici, répéta-t-il.

– Cette mosaïque est très jolie, dit-elle. De quand date-t-elle ?

– Si vous voulez, vous pouvez vous joindre à nous et vous faire initier. Alors, nous vous enseignerons sa signification. Pas avant. »

C'était la première fois qu'elle entendait le mot « initier » en lurqazi, mais elle en saisit aussitôt le sens. « C'est différent, dit-elle. Les… lettres. Toutes celles que j'ai vues jusqu'ici comportaient davantage de lettres comme ça… »

L'homme lui tourna le dos. Elle crut d'abord qu'il n'avait pas compris et se maudit de n'avoir pas étudié plus assidûment le lurqazi. Sa remarque n'avait probablement aucun sens. Puis elle l'entendit cracher, délibérément. « Ne répétez jamais ça, gronda-t-il en détachant bien les mots. C'est bien parce que vous êtes motmot… » La fin de la phrase échappa à Casey. « Sortez, maintenant. »

Elle le suivit de mauvaise grâce et s'assura qu'il ne fermait pas la porte à clef. Elle aurait peut-être l'occasion de revenir, pendant que les autres dîneraient ou méditeraient. « Où est Soz Mike ? demanda-t-elle.

– Il est occupé.

– Et moi, à quoi dois-je m'occuper ? Y a-t-il quelque chose que je puisse faire ?

– Non. Attendez de pouvoir sortir. Et ne retournez plus dans cette pièce.

– Quand aurai-je le droit de sortir ?

– Quand le danger sera passé. Quand nous vous le dirons. »

Elle soupira et le suivit dans le couloir à damier. Il la quitta à un des nombreux tournants et elle poursuivit son exploration seule.

Elle finit par déboucher dans la salle dallée de rouge. La porte extérieure n'était pas gardée. Autour d'elle, les sozranis allaient et venaient, transportant des balais, des nattes, des bougies, des livres. Leurs sandales faisaient un bruit feutré sur le sol. Elle marcha délibérément vers la porte.

À deux mètres du but, deux hommes coiffés de turbans se dressèrent devant elle.

« Vous n'avez pas le droit de sortir, dit l'un d'eux.

– Merde à la fin ! Dites-moi ce que j'ai le droit de faire ! » s'écria-t-elle en anglais sous le coup de la fureur.

Les deux types échangèrent un regard. L'un d'eux quitta la salle et revint quelques minutes plus tard avec l'homme aux lunettes d'argent et un autre, plus jeune. « Voici Tarq, annonça le vieux. Il sera votre compagnon. »

Elle rechercha le mot « compagnon » dans son dictionnaire et hocha la tête.

Le jeune garçon – il n'était guère plus âgé qu'elle – lui fit signe de le suivre et poussa une porte qu'elle n'avait pas remarquée au cours de ses pérégrinations. Derrière s'élevait un escalier. Elle ignorait que la maison possédait un étage. Il l'invita à passer devant.

Au sommet, ils tournèrent sur la gauche et empruntèrent un couloir étroit bordé de portes identiques. Il en ouvrit une – à quoi l'avait-il identifiée ? – et ils entrèrent. Des rayonnages se dressaient dans un angle ; à part ça, la pièce était nue. Elle examina le sol, espérant vaguement y distinguer des lettres rondes ou anguleuses, mais il était recouvert de simples carreaux noirs et blancs. Tarq s'approcha des rayonnages et en rapporta une boîte d'acajou sculpté.

Assis en tailleur, il l'ouvrit et déversa son contenu par terre. Des pièces de jeu d'échecs. Casey remarqua alors que les carreaux étaient disposés comme les cases d'un échiquier, chaque plateau étant séparé par des dalles plus grandes. « Tu sais jouer ? demanda-t-il.

– Bien sûr ! »

Au bout de quelques coups, elle comprit que les règles différaient quelque peu de celles qu'elle connaissait. Un des cavaliers ne pouvait se déplacer que dans le sens des aiguilles d'une montre, l'autre dans le sens contraire. Le temps était limité entre chaque coup, et le roi pouvait ressusciter sous certaines conditions. Cette dernière particularité lui fit perdre la première manche. Elle protesta vigoureusement, en lurqazi et même en anglais, mais Tarq lui débita une phrase qui lui parut signifier : « Tu as dit que tu savais jouer. »

Elle remporta les deux parties suivantes, dont une fois en

ressuscitant son roi, et comprit que si elle désirait se faire un allié de Tarq, elle avait intérêt à perdre. Elle lui abandonna deux parties puis, lassée, acheva la troisième sur un match nul.

L'air satisfait, Tarq disposa les pièces en vue d'une nouvelle partie. « Es-tu initié ? » lui demanda-t-elle.

Il la regarda, vaguement étonné, et dit : « Évidemment. Je porte le turban. » Il effleura celui-ci de la main, craignant sans doute qu'elle ne comprenne pas.

« Je trouve le saint Sozran très intéressant, reprit-elle. Tu veux bien me parler de lui ? »

Il secoua la tête. « Tu dois d'abord être initiée.

– Je voudrais bien, prétendit-elle. Mais j'hésite encore. Si j'en savais davantage, peut-être…

– C'est bon, je vais t'en dire un peu », lui accorda-t-il. En fait, il n'acheva son histoire qu'au moment où la cloche les appela pour dîner. Elle ne comprenait pas tous les mots et, comme certains ne figuraient pas dans son dictionnaire, elle était obligée de l'interrompre pour qu'il lui explique leur signification. À mesure qu'il parlait, oubliant totalement les pièces du jeu répandues sur le sol à ses pieds, son discours devenait de plus en plus lyrique, ses gestes s'amplifiaient, ses yeux se mettaient à briller. Elle avait déjà rencontré le même enthousiasme chez Rafiz quand il évoquait la rue du 25-Novembre, ou chez un homme qui l'avait arrêtée pour lui vendre des cartes. Voilà ce qui manque aux sozranis, pensa-t-elle. En ville, tout le monde se passionne pour une chose ou une autre. Leur seule passion, c'est leur religion. Ils ont renoncé à tout le reste.

Elle apprit que le saint Sozran avait été roi et chef religieux d'Amaz douze siècles plus tôt. Son pouvoir reposait sur l'épée – « La même épée dont l'éclat resplendit chaque jour pour nous, comme celui du soleil », avait dit Tarq – et son peuple était prospère. Le futur roi des Gemmes n'était alors qu'un des hommes de Sozran, pas même un chevalier, un simple geôlier dans une prison.

« On a oublié jusqu'au nom qu'il portait avant de devenir roi, précisa Tarq. Parce qu'il n'était pas issu de la noblesse. »

Mais le futur souverain convoitait l'épée, et il parvint à lever une armée de gueux et de parias. Comme le royaume n'avait pas

connu de guerre au cours du règne de Sozran, celui-ci fut pris au dépourvu. Le traître et ses hommes le vainquirent et lui dérobèrent l'épée. Mais le règne du roi des Gemmes, à cause de ses méfaits, fut marqué par le malheur et l'adversité. Avant la dernière bataille, Sozran fit alliance avec le demi-frère du roi, et ce dernier, comme Sozran, périt au combat. Le fils du roi des Gemmes – « Pas même son fils, mais un bâtard, conçu par sa femme avec le premier chevalier du royaume », jubila Tarq, à croire qu'il avait personnellement servi d'entremetteur aux deux amants – gouverna quelque temps, mais le royaume périclita et finit par se diviser.

« Et l'épée fut perdue, conclut Tarq. C'est principalement pour ça que le royaume se désagrégea : au lieu de gouverner, le nouveau roi passait son temps à la rechercher. Ce qu'il ignorait, c'est que les disciples de Sozran l'avaient reprise. Et ils l'ont toujours. Mais ça, personne ne le sait, à part nous. »

Et moi, ajouta Casey en elle-même, sachant qu'elle n'avait pas intérêt à s'en vanter. Elle préféra demander en détachant bien les mots : « La maison que j'habite, celle qui est motmot… On m'a dit qu'elle était vieille de trois siècles. Puisque le saint Sozran est mort depuis douze cents ans, comment a-t-il pu l'habiter ? Comment la maison peut-elle être motmot ? »

Tarq parut un instant désarçonné, mais le doute s'effaça si vite de son visage qu'elle crut l'avoir rêvé « Ah ! s'exclama-t-il. Ça, tu l'apprendras quand tu auras été initiée !

– Le roi des Gemmes, reprit-elle dans un éclair de lucidité, écrivait-il ainsi ? » Elle traça de larges boucles sur le sol à l'aide d'une des pièces du jeu d'échecs.

« Et le saint Sozran comme ça ? » demanda-t-elle en dessinant une ligne brisée.

Cette fois, Tarq ne prit pas la peine de dissimuler son étonnement. « Où… où as-tu appris ça ? s'exclama-t-il.

– On les voit partout. L'écriture de Sozran et celle du roi des Gemmes. Mais en ville, les lettres du roi des Gemmes sont plus nombreuses. Ici, j'ai constaté que celles du saint Sozran l'emportaient sur les autres.

– Ne dis à personne que tu sais ça, lui souffla Tarq. J'ai déjà trop parlé. Si tu le répètes, je serai…

– Je me tairai », promit-elle. Elle comprit trop tard qu'elle avait failli commettre une grosse bêtise. Si Tarq rapportait ce qu'elle savait à ses supérieurs, ils la retiendraient certainement à tout jamais. Mais le jeune garçon avait de bonnes raisons pour garder le silence. « OK ? »

Comme elle l'avait prévu, Tarq sourit en entendant prononcer le seul mot anglais qu'il connaissait. « OK », répéta-t-il. Très loin d'eux, à l'étage inférieur, les cloches sonnèrent le dîner.

Ils rangèrent le jeu d'échecs et descendirent. Après dîner, profitant de ce que Tarq méditait, Casey fit un nouvel essai avec le téléphone. Toujours pas de tonalité. Elle envisagea de retenter la porte d'entrée mais jugea qu'elle s'était fait assez remarquer ce jour-là. Elle préféra s'attarder dans la salle écarlate et épier les bruits de l'extérieur : ni voitures, ni sirènes, ni coups de feu. Si tout est redevenu normal, pourquoi me gardent-ils encore ? Ils ne savent pas que plus longtemps je resterai, plus il me sera difficile de quitter le pays Il faut que je m'évade. Elle se figea, quelque peu effarouchée par le terme. Il ne lui était pas venu à l'esprit jusque-là qu'elle pouvait être retenue contre son gré. Dans ce cas, je m'évaderai demain, décida-t-elle. Elle rejoignit Tarq dans la salle de méditation.

À l'issue de la séance, les femmes la ramenèrent à leur chambre. Un jeune homme assis sur une natte montait la garde devant la porte. Les femmes le saluèrent d'un signe de la tête et entrèrent en riant sous cape. Il est là pour moi, songea Casey. Elle se mit à échafauder un plan.

Elle resta éveillée bien après que les autres femmes eurent cédé au sommeil. Elle résolut mentalement des problèmes de physique. Elle se remémora tous les poèmes qu'elle avait appris et tenta de les traduire en lurqazi ou en bordoril. Elle écrivit des lettres imaginaires à Rafiz, à ses parents, à Angie, à ses anciens copains de fac. Enfin, jugeant qu'il s'était écoulé assez de temps, elle se releva en silence et gagna la porte.

Le gardien s'était endormi sur sa natte. La lampe posée à côté de lui l'éclairait d'une lueur vacillante. Comme elle l'avait espéré, il avait ôté son turban. Elle s'en empara et rentra dans la chambre. Le gardien remua faiblement quand elle referma la porte, mais il ne se réveilla pas.

Dans l'obscurité, elle fourra le turban dans son sac. Puis elle se recoucha et s'endormit.

Après le petit déjeuner, elle retrouva Tarq. « Veux-tu jouer aux échecs ? lui demanda-t-il.

– OK.

– OK », répéta le jeune homme en s'esclaffant, comme s'il s'agissait d'une marque de connivence entre eux. Ils remontèrent dans la salle aux échiquiers carrelés, et Tarq installa les pièces.

Casey perdit trois parties avant de se décider à lui parler : « Est-ce qu'il fait bon dehors ?

– Il fait chaud, répondit Tarq en disposant le jeu pour une nouvelle partie. Très.

– Comme j'aimerais sortir ! soupira Casey. J'en ai marre d'être toujours enfermée.

– C'est trop dangereux, lui opposa Tarq. Je suis désolé.

– Rien qu'une minute, supplia-t-elle. Je suis sûre que tu sauras… » Elle le fit attendre, le temps de trouver le mot dans son dictionnaire. « Me protéger. »

C'était presque trop facile. Tarq hésita avant de poser une nouvelle pièce. « Eh bien…

– Ça me ferait tellement plaisir. Rien qu'une minute. OK ?

– OK., céda Tarq. Je te protégerai. »

Ils descendirent et gagnèrent la salle écarlate. Personne ne les retint quand Tarq sortit une clef et ouvrit la porte. La pelouse vert sombre s'étendait devant eux, aussi lisse qu'une moquette.

Casey s'arrêta en bas du perron. Tarq la suivait comme son ombre. « Que c'est beau ! » s'extasia-t-elle.

Tarq se contenta de hausser les épaules. « Nous devrions rentrer maintenant, suggéra-t-il.

– Jusqu'à la… dit Casey en pointant le doigt, car elle ignorait le mot.

– Fontaine, compléta Tarq.

– Fontaine, répéta Casey. C'est si joli. Après, on rentre, OK ? »

L'herbe drue était moelleuse sous ses pas. Elle avait presque pitié de Tarq. Elle attendit que la fontaine se dresse entre eux pour se mettre à courir.

« Hé ! cria le jeune garçon en s'élançant derrière elle. Hééé ! » Ils étaient trop loin pour que quelqu'un l'entende. Soudain il

glissa sur la pelouse et perdit Casey de vue. Elle franchit la haie, disparut derrière la maison voisine et continua à courir, bien que certaine qu'il ne l'avait pas suivie. Il craignait trop de quitter la sécurité de la maison. Ils avaient tous la même peur.

Tout ce qu'ils pourront faire, se dit-elle en arrivant au pied de la colline (elle tira le turban de son sac et s'en coiffa), c'est grimper dans leur bus et essayer de me rattraper. Mais d'ici là, j'aurai trouvé un taxi et serai rentrée chez nous. Un taxi… Je n'ai pas d'argent, j'ai tout laissé à la conductrice de l'autre jour !

Elle s'engagea dans une nouvelle rue. C'est vraiment trop bête ! Il ne me reste plus qu'à marcher jusqu'à me retrouver en terrain connu. J'aurais peut-être dû emporter l'argenterie des sozranis…

Les rues étaient aussi désertes que l'avant-veille. Cumaq a-t-il conservé le pouvoir ? Il lui semblait qu'on ne voyait qu'elle. Elle était un paradoxe ambulant, une femme coiffée d'un turban, une Américaine dans une ville dont on avait chassé tous les Américains. Et mes parents ? Sont-ils également repartis ? Non, ils sont obligés de m'attendre.

Les graffitis avaient poussé comme de la mauvaise herbe. Ils s'étalaient partout, sur les façades, le moindre pouce de trottoir, et même les voitures : une suite de caractères anguleux, presque entièrement recouverts de lettres rondes. Une querelle vieille de douze siècles, opposant les sozranis aux partisans du roi des Gemmes… Et le roi est en train de l'emporter. Je me demande si papa est au courant ?

Mais elle était trop anxieuse pour rester longtemps concentrée. Elle aborda un secteur autrefois ravagé par le feu où se dressait, parfaitement incongru, un supermarché tout de verre et de chrome. Super Shop, indiquait l'enseigne au-dessus de la porte vitrée. Il était sinistre, ce bâtiment solitaire, planté au milieu d'une ville morte, incendié par l'éclat doré du soleil que réfléchissaient ses vitrines. Casey pressa le pas pour s'en éloigner.

Elle arriva à un carrefour où se croisaient trois rues et en choisit une au hasard. La chaleur s'intensifiait. Il ne devait pas être loin de midi. Qu'adviendrait-il si la nuit la surprenait dehors avant qu'elle ait pu se repérer ? Que lui feraient les hommes de Cumaq s'ils la trouvaient ? Elle regretta de ne pas mieux les connaître. Elle avait parfois tenté d'écouter les informations à la

maison, mais sa mère n'aimait pas qu'on allume la radio.

Elle longea un parc avec des bancs sinueux en tuiles rouges et orange, des structures vertes et or qui donnaient l'impression d'avoir fondu à la chaleur. Le jardin de Gaudi, devina-t-elle. Elle avait projeté de s'y faire accompagner par Rafiz. Quelqu'un avait souillé un des bancs avec des graffitis.

Et si elle se reposait un instant ? Non, il valait mieux poursuivre. Elle atteignit un quartier commerçant, dépassa des boutiques qui vendaient des fruits, des lampes, du laiton, du bois, du mobilier. Toutes étaient closes, et certaines portaient, placardées sur leurs portes, des affichettes qu'elle ne put déchiffrer. Elle allongea le pas.

Les fenêtres de la boutique la plus proche étaient surmontées de pignons pointus, et sa porte avait la forme d'un triangle. La suivante privilégiait les courbes, avec un toit en forme de coquille Saint-Jacques, des ouvertures circulaires et une arche immense au-dessus de la porte principale. La querelle s'étendait-elle à l'architecture ? En douze siècles, la ville avait pu être entièrement remodelée. Ainsi, lorsque quelqu'un pénétrait dans un commerce, il savait immédiatement à qui il avait affaire, si le propriétaire était un partisan de Sozran ou du roi des Gemmes.

Maintenant qu'elle y prêtait attention, elle décelait partout la présence d'arêtes et de courbes. Les flèches et les dômes sur la montagne. Des briques dépassant des murs, une cheminée penchée, dessinant un angle incongru, des escaliers en spirale, une allée en boucle… Elle avait toujours cru que les autochtones roulaient dans de vieilles voitures parce qu'ils ne pouvaient pas en acheter de neuves, mais elle comprenait à présent que beaucoup d'entre eux préféraient les lignes bombées des anciens modèles. Les plus récents, comme les Rabbit, étaient réservés aux touristes.

Les rues elles-mêmes, avec leurs virages en épingle à cheveux ou leurs courbes, prenaient part à la querelle. Pas étonnant qu'il soit si difficile de se repérer à l'intérieur de la ville. Elle avait dû être démolie et reconstruite des centaines de fois depuis la guerre, telle une copie agrandie de la mosaïque des sozranis. Si tout cela était vrai, elle avait intérêt à préférer les rues sinueuses car les sozranis, par habitude, emprunteraient les plus anguleuses.

Elle suivit une longue courbe, puis une autre, puis une autre encore. En poussant la logique jusqu'au bout, on découvrait des perspectives fascinantes. Les conducteurs des bus et des taxis favorables au roi des Gemmes choisissaient leur itinéraire en fonction des courbes, ceux du parti des sozranis en fonction des angles. La querelle déterminait le choix d'un domicile, des fréquentations, du mobilier et des vêtements. Pourtant, aucun guide ne laissait soupçonner cette réalité. Aucun visiteur ne l'avait jamais entrevue depuis les premiers conquérants espagnols, quelques siècles plus tôt.

La courbure accentuée des rues lui donnait l'impression de tourner en rond. Toutefois, le quartier commerçant céda la place à un alignement de maisons proprettes qui affichaient toutes leur préférence pour le roi des Gemmes. Aux maisons succéda un champ de ruines couvert de centaines de tentes faites de manteaux, de couvertures et de cartons multicolores. La rue avait une apparence familière. Ou n'était-ce qu'une illusion, suscitée par le désespoir ?

Elle déboucha d'un nouveau virage et reconnut le Soleil et les Étoiles. Elle courut vers le restaurant, se faufila entre deux maisons et accéda à la rue du 25- Novembre.

Casey et Mama

Lorsque Angie se réveilla dans la chambre sombre et désordonnée, son regard tomba sur un vieux plateau en bambou, chargé d'une miche de pain et d'une tasse de café. Elle présuma que la nourriture lui était destinée. Ils n'avaient quand même pas l'intention de l'affamer, non ?

Elle se redressa et installa le plateau sur ses genoux. Bien, mais si son père ne versait pas la rançon ? Ses parents étaient-ils assez riches pour le faire ? À dire vrai, elle l'ignorait. Qui sait s'ils se souciaient seulement d'elle, s'ils n'allaient pas quitter le pays dès le retour de Casey ? Elle savait qu'ils avaient toujours préféré sa sœur.

Mais ces réflexions étaient inutiles ; elle se replongea donc dans les Deux Royaumes. Comme ça lui arrivait de plus en plus souvent, elle commença par évoquer leur histoire, une histoire qu'elle ne connaissait pas avant de venir à Amaz. Le roi des Gemmes, le premier chevalier du royaume, la reine et le fils qu'elle avait conçu avec le chevalier le jour où son époux avait livré la bataille des Pierres… Tous paradèrent devant elle dans leurs plus beaux atours, les mors et les étriers d'or des chevaux, les tapisseries précieuses, les boucliers et l'épée unique à la lame incurvée. D'où venaient-ils, ces personnages surgis tout d'une pièce de son esprit, alors qu'elle avait édifié le reste du royaume progressivement, par bribes, au prix de centaines de révisions et d'additions ? Cette vision subite avait sûrement une signification, mais laquelle ? Allait-elle finir par rejoindre les royaumes de Borol et Marol, s'effacer de ce monde-ci et ne plus exister que dans l'autre, tellement plus radieux ? C'était son souhait le plus cher, pourtant elle craignait que la vision n'ait un autre sens, beaucoup plus sinistre.

On frappa à la porte. Angie attendit. On frappa de nouveau. « Entrez », dit-elle.

La porte s'ouvrit. La lumière du couloir agressa ses yeux ; elle remarqua alors que la clarté du jour tentait de percer le rideau miteux au fond de la chambre. Il avait dû s'écouler plusieurs

heures depuis qu'elle avait mangé son pain, mais elle avait déjà constaté qu'elle avait une autre perception du temps quand elle visitait ses royaumes. Un homme se dressait sur le seuil. À contre-jour, elle ne voyait de lui que ses cheveux blancs noués en chignon. Curieusement, elle avait cessé d'avoir peur. S'il lui arrivait quelque chose de terrible, ses parents se reprocheraient encore plus de n'avoir pas livré la rançon à temps. « Vous allez me tuer ? » demanda-t-elle.

L'homme referma la porte et s'assit sur un tabouret au pied du lit. « Non, dit-il. N'aie pas peur. Rose Bleue ne sait pas que je suis là.

– Rose Bleue ?

– La femme aux… aux gants bleus. Elle attend un message de ton père. Je m'appelle Rafiz. Je suis un ami de Casey.

– Ah ! » dit simplement Angie. Elle n'arrivait pas à fixer son attention. Pourquoi ne sortait-il pas, ne la laissait-il pas en compagnie des chevaux superbes, des épées étincelantes ?

« Nous devons te tirer de là, reprit-il. Rose Bleue espère que ton père lui cédera l'épée, et si elle l'obtient, je crains que…

– Le… l'épée ? balbutia Angie.

– Oui. L'épée du roi des Gemmes. Ton père…

– Alos, elle existe ? le coupa Angie, désappointée. L'épée du roi des Gemmes existe pour de bon ?

– Bien sûr. Ton père la recherche. Tu ne le savais pas ?

– Non. Je croyais l'avoir inventée. Le roi des Gemmes, la reine, le chevalier et leur fils… Tous ces gens ont existé ?

– Tous, confirma Rafiz. Tu croyais l'avoir inventée ? Que veux-tu dire par là ? Tu avais certainement appris la légende par ton père…

– Non. Je ne lui parle pas. J'ai tout écrit dans mes carnets. Je n'en avais jamais entendu parler auparavant.

– Raconte-moi l'histoire », demanda Rafiz.

Elle lui relata la façon dont le roi des Gemmes avait détrôné son prédécesseur débauché pour accéder au pouvoir, comment il avait gagné l'épée et l'avait utilisée pour unifier le royaume, comment les traîtres de l'étranger et à l'intérieur même de son palais s'étaient associés pour provoquer sa chute. Rafiz l'écouta sans rien dire, les mains reposant mollement sur ses genoux. Dans

le jour faible, ses yeux étaient d'un noir impossible, aussi noirs que les pièces qu'on frappait à Borol après la mort d'un roi.

Quand elle eut fini, il hocha la tête. « Oui, dit-il, c'est bien notre épopée nationale.

– Jusqu'au moindre détail ?

– Jusqu'au moindre détail. »

Elle garda le silence. Toujours le monde réel vous guette, prêt à vous tendre des embûches inattendues. Ainsi, le récit que vous écrivez pour votre royaume personnel se révèle être l'épopée nationale d'un pays ignoré. La déception la reprit.

« Mais comment… est-ce possible ? »

Rafiz haussa les épaules. « Il y a des forces qui nous dépassent. Ce sont elles qui t'ont conduite ici, rue du 25-Novembre. Le temps a deux visages, celui que nous voyons et celui que l'avenir nous cache encore. Et je ne peux même pas recourir aux cartes, car pour la première fois, à ma connaissance, les nouvelles n'ont pas été imprimées. Mais je sais qu'il faut te tirer de là. Rose Bleue ne doit pas avoir l'épée. »

Elle n'avait aucune envie de partir. Elle voulait soit qu'on la tue tout de suite, soit que ses parents versent une rançon. À combien son père et sa mère estimaient-ils sa valeur ? Plusieurs milliers de dollars ? Des millions ? Si Casey avait été enlevée elle aussi, quelle rançon verseraient-ils d'abord ?

« Je ne peux rien faire pour l'instant, reprit Rafiz. Si je suis ici, c'est parce que Zem se figure que je travaille également pour Rose Bleue. Il a souffert de l'absence de rêves étant enfant, depuis il a l'esprit un peu lent. Mais je reviendrai. Prépare-toi à partir d'un moment à l'autre. » Angie ne disait toujours rien. « Tu as compris ? insista Rafiz.

– Oui, dit-elle.

– Tu ne ressembles pas du tout à Casey, remarqua Rafiz. Pourtant, Rose Bleue affirme que tu es sa sœur. » Il sortit.

Angie resta figée sur le lit après son départ. Elle ne lui avait pas parlé plus de quelques minutes, et déjà il la comparait à sa sœur. Ça avait été comme ça toute sa vie. Casey était probablement tombée sur des kidnappeurs d'une autre envergure, il n'y avait pas de raison qu'Angie n'échoue pas là aussi. Elle ne voyait pas d'inconvénient à rester dans cette chambre, même pour le restant

de ses jours, tant qu'on la laisserait dormir et manger. Elle pouvait y travailler aux royaumes aussi bien qu'ailleurs. Dommage seulement qu'elle ait oublié ses carnets.

Mais Rafiz allait revenir et l'emmener. Parce que, disait-il, il ne fallait pas que Rose Bleue ait l'épée. L'épée… Elle vit le roi des Gemmes lever celle-ci à bout de bras, la reine, toute d'or et de blanc vêtue, à ses côtés. La foule à ses pieds rugissait d'une seule voix.

Claire leva les yeux de son livre quand Mitchell entra. Elle le salua de la tête et reprit le fil de sa lecture.

« C'est frustrant, dit-il. Je sais qu'elles sont là, quelque part au-dehors, mais je ne peux me confier à personne. Pas moyen d'obtenir de l'aide. » Il étendit ses mains ouvertes sur la table en signe d'impuissance. « Je ne peux rien du tout ! »

Claire posa son livre, vaguement étonnée. Il y avait longtemps qu'il n'avait pas manifesté l'envie de lui parler, qu'ils ne s'étaient pas trouvés seuls ensemble. Ils avaient certainement discuté avant d'adresser Angie à un psychologue, pourtant elle n'en gardait aucun souvenir. Elle se sentait incapable d'avoir avec lui une conversation qui ne soit pas une espèce de furieux débat intellectuel.

Elle savait qu'un jour, Angie et Casey quitteraient la maison pour l'université ou ailleurs, les laissant seuls tous les deux. Mais beaucoup de choses changeraient d'ici là. Elle ne s'était pas encore préparée à cette intimité.

« Je ne sais même pas où est ce fichu poste de police, reprit Mitchell. Comme le téléphone est coupé, impossible d'appeler. Et même si j'arrivais jusqu'à lui, Dieu sait ce que j'y trouverais. Jara dit que Cumaq contrôle aussi la police. On nous obligerait certainement à quitter le pays.

– Prends un taxi », suggéra Claire.

Mitchell la dévisagea et éclata de rire. Elle comprit alors qu'il ne s'était pas vraiment adressé à elle, qu'il l'avait juste utilisée comme caisse de résonance.

« Un taxi ! s'écria-t-il. Mais il n'y en a pas ! Les rues sont désertes !

– J'en ai pris un, moi, objecta Claire.

– Quand ?

– Hier. » Mitchell lui lança un regard furtif, et elle fut prise d'un doute. Non, c'était bien hier, se murmura-t-elle en fouillant dans ses souvenirs. Oui, hier.

– Où es-tu allée ? voulut savoir Mitchell.

– J'ai cherché Casey.

– Tu as cherché… Où ? »

Elle balaya ses cheveux de son visage. « En ville.

– Où ça, en ville ? Où pensais-tu la trouver ?

– Oh! Je n'en sais rien, soupira Claire. Quelque part.

– Tu as pris un taxi uniquement pour te balader ? Pourquoi n'es-tu pas allée au poste de police ? Ou à une ambassade, que sais-je encore ?

– C'est difficile à expliquer. Tu vois, la première fois que je suis montée dans un taxi, c'était pour me rendre à l'épicerie. C'était le jour où nous recevions les Wiley à dîner, tu te rappelles ? » Mitchell haussa imperceptiblement les sourcils. « Le chauffeur m'a emmenée dans un endroit appelé Super Shop. Un magasin d'alimentation, mais figure-toi qu'il y avait surtout de l'alcool. Comme s'il avait su que je n'avais rien pu boire depuis mon arrivée. »

Mitchell leva un peu plus les sourcils. Elle vit qu'il n'était pas disposé à la croire. L'embêtant quand on vous fait la réputation de boire trop : on ne croit pas un mot de ce que vous dites.

« La fois suivante, j'ai demandé à aller au Super Shop, reprit Claire, et le conducteur m'a emmenée dans une librairie. Comme s'il avait deviné que j'aimais lire. Alors hier, en montant dans le taxi, j'ai demandé à voir Casey. Rien que ça, Casey. Parce que d'habitude, ils savent toujours de quoi j'ai envie, et hier je voulais juste ramener Casey.

– Et que s'est-il passé ?

– Le chauffeur n'a pas compris », avoua Claire. Une larme jaillit de son œil et glissa lentement sur sa joue. « La ville m'a abandonnée. Quelque chose a changé.

– Où es-tu allée ?

– En ville, je te l'ai dit. »

Pendant une seconde, elle crut qu'il allait se mettre en colère. Mais il ne se fâchait jamais contre elle. « Tu n'es pas abandonnée,

dit-il enfin. Personne ne sait où est Casey. Tu n'y es pour rien.

– Je pourrais peut-être trouver un autre taxi… ? »

Mitchell soupira. « Laisse tomber, Claire.

– Non, sérieusement… Tu ne veux pas sortir avec moi ? J'essayerai d'en arrêter un. Comme ça tu pourras aller au commissariat, ou là où tu voudras.

– Il n'y a rien dehors.

– Ça vaut la peine de tenter le coup. » Elle se leva et gagna le salon.

Elle entendit Mitchell lui emboîter le pas. « Cette fois, j'arriverai peut-être à passer de l'autre côté », dit-elle en s'adressant surtout à elle-même.

*

Mitchell embrassa du regard la rue déserte devant lui. Tu as eu tort de la contrarier, se reprocha-t-il. Tu n'as fait que l'enfoncer un peu plus dans sa dépression. Ça ne sert à rien de vouloir à tout prix montrer aux gens la réalité derrière leurs fantasmes. Elle n'était probablement pas sortie la veille, elle avait sans doute passé la journée assise à la table de la cuisine.

Une forme se dessina au coin de la rue. « Regarde ! » s'écria Claire en tendant le doigt, mais elle laissa tomber son bras quand le camion s'approcha. Les soldats à l'arrière leur crièrent quelque chose en les dépassant.

« Écoute, Claire… commença Mitchell.

– Laisse-moi essayer à nouveau, le supplia-t-elle. Peut-être la ville m'accordera-t-elle une dernière faveur. »

Ils restèrent sur le perron, reproduisant l'image en miroir des hommes en turban qui les observaient naguère depuis l'autre trottoir.

Mitchell vit une silhouette menue tourner l'angle de la rue et marcher dans leur direction. La police ! songea-t-il aussitôt. Ils viennent pour nous conduire à l'aéroport, ou en prison !

« Rentrons vite, dit-il.

– Restons encore un peu.

– Non, tout de suite, fit-il d'un ton qui se voulait catégorique. Quelqu'un vient vers nous, un policier, ou que sais-je encore ?

Allons-nous-en. » Il jeta un dernier regard à l'intrus et vit qu'il portait un costume tabac. Sans doute pas un policier, alors, mais pire encore. L'homme se rapprocha, un homme de petite taille qui marchait d'un pas vif malgré la chaleur. Jara !

Mitchell battit en retraite vers la maison, mais Jara l'avait repéré. « Bonjour, docteur Parmenter, lui lança t-il. Je vous ai attendu à l'endroit convenu, mais vous n'êtes pas venu.

– Pas question que j'aille chercher votre fichue épée !

– Mais, votre fille…

– Mes filles. L'autre aussi a disparu. Et on m'a également demandé l'épée en échange de sa liberté… Une femme est venue me l'annoncer hier soir. Alors, à moins que vous ne me garantissiez que nous trouverons deux épées, de sorte que je puisse satisfaire tout le monde…

– Qu'allez-vous faire ? » s'enquit Jara.

Mitchell eut un geste évasif « Aller trouver la police, je pense.

– Ça ne vous servirait à rien. Cumaq la contrôle.

– Pourtant, c'est mon dernier espoir. Je ne vois pas d'autre solution. Seulement… Je ne sais pas comment m'y rendre. Pourriez-vous m'indiquer le chemin ?

– Je vais vous dire ce que je vais faire », déclara Jara en gravissant les marches du perron. « Je vais vous conduire devant. Une fois sur place, je leur parlerai de votre fille – de vos filles – et verrai si vous pouvez me rejoindre sans danger. Voilà ce que je vous propose, si vous repartez chercher l'épée avec moi. »

Mitchell lui jeta un regard surpris. Jamais il n'aurait cru Jara capable de lui offrir son aide avec autant de générosité. Certes, il n'était pas complètement désintéressé : ce pauvre fou poursuivait toujours obstinément l'épée. « Pourquoi ne la cherchez-vous pas tout seul ? demanda-t-il.

– Je l'ignore. Mais il me semble… que j'aurai besoin de vous d'ici peu.

– En tout cas, merci », dit Mitchell, regrettant d'avoir si souvent mésestimé son confrère.

Il se retourna vers Claire. « Ne sors pas, lui conseilla-t-il. Si quelqu'un vient, n'ouvre même pas. » Elle opina vaguement et referma la porte derrière elle.

Jara guida Mitchell à travers des rues tellement sinueuses qu'il

perdit bientôt tous ses repères. Je n'y serais jamais arrivé seul, se dit-il. Enfin Jara s'arrêta devant une devanture sordide que se partageaient deux boutiques, l'une affectée à un cordonnier, l'autre à un revendeur de vieilles machines de bureau. « Nous y voilà, dit-il. C'est le poste de police.

– Ça ? » s'exclama Mitchell. Il craignait d'être la victime d'un canular. « Où voyez-vous un poste de police ?

– Là-haut. » Mitchell remarqua alors un escalier appuyé à l'officine du cordonnier. « Ce n'est pas comme ça dans votre pays ? demanda Jara.

– Eh bien… non.

– Attendez-moi ici. Je vais voir si l'endroit est sûr. »

Mitchell suivit Jara du regard quand il monta les marches conduisant au poste. Sitôt qu'il eut disparu, il se sentit terriblement seul, exposé au bon vouloir du premier passant venu. Puis-je vraiment lui faire confiance ? pensa-t-il. Qui me dit qu'il n'est pas en train de me livrer à la police ? Et s'il ne ressortait pas ? Il eut aussitôt honte. Je dois lui faire confiance, c'est évident. Sinon, je ne vois pas qui d'autre pourrait m'aider dans ce pays de dingues. Je deviens paranoïaque. N'importe qui le serait dans ces circonstances.

Jara apparut sur la dernière marche et lui fit signe de le rejoindre. Mitchell s'élança vers l'escalier, soulagé et inquiet à la fois.

L'intérieur du bâtiment correspondait davantage à l'idée que Mitchell se faisait d'un poste de police : armoires métalliques, murs verts et lino gris, une porte vitrée ouvrant sur un bureau particulier, une autre conduisant à un couloir. On ne pouvait en dire autant des hommes qui l'occupaient. Vautrés dans les fauteuils et sur les tables (l'un s'était même juché sur un classeur), ils s'esclaffaient, buvaient dans des gobelets en carton et parlaient fort. Presque tous portaient une mitraillette semblable à celle de la serveuse du McDonald's, et l'un d'eux visait la pendule murale avec son pistolet. Un autre déchirait allègrement les dossiers sur son bureau ; quand il eut fini, il en chercha d'autres dans les tiroirs. Ils étaient vêtus de bric et de broc, jeans, complets, treillis militaires, le tout sale et loqueteux.

Quelques hommes se turent à l'entrée de Mitchell, et l'un d'eux

marcha à sa rencontre. Il portait un pantalon en tweed anthracite, un tee-shirt noir, un foulard à carreaux vert et jaune et un béret.

« Je peux vous aider ? demanda-t-il.

– Mes filles ont disparu, dit Mitchell. Enlevées.

– Oh ! Quelle est votre nationalité ?

– Je suis américain, répondit Mitchell.

– Du Nord ou du Sud ?

– Du Nord… Je viens des États-Unis.

– Ah! Vous savez que tous les étrangers doivent quitter le pays ?

– Oui, répondit précipitamment Mitchell. Oui, je le sais, mais mes filles… Je ne peux pas partir sans elles.

– J'ai peur que nous ne soyons obligés de vous arrêter, menaça l'homme. Violation du couvre-feu, refus de quitter le territoire… Quoi d'autre ? » Il se tourna vers ses compagnons, cherchant l'inspiration, mais aucun ne lui prêtait la moindre attention. Il plongea alors la main dans la poche de son pantalon et en tira une paire de menottes. « Tendez-moi vos poignets, s'il vous plaît. »

Mitchell lança des regards désespérés vers Jara, les autres hommes présents, la porte menant à l'escalier. Que deviendrait Claire, seule à la maison, si… ? Jara secouait vigoureusement la tête, comme pour nier toute relation avec le policier. Soudain, celui-ci éclata de rire. « C'est drôle, non ? dit-il en rangeant les menottes. Vous avez vraiment cru que j'allais vous arrêter, hein ? C'était une bonne blague. Pas vrai, monsieur l'Américain ? »

Mitchell acquiesça faiblement. Tout le monde riait, excepté Jara. Mitchell entendit une détonation et un fracas de verre brisé quand un des hommes tira sur la pendule.

« Bon », reprit le policier quand l'hilarité fut retombée. « Vous prétendez que votre fille a été enlevée ?

– Mes filles, corrigea Mitchell. Les deux ont été enlevées.

– Ah ! Dans ce cas, vous devez être très riche. Deux filles enlevées. Combien demandent-ils ?

– Ils ne demandent pas d'argent. Ils veulent…

– Un manuscrit ancien, intervint Jara. Le Dr Parmenter est mon collègue à l'université. Il a découvert un manuscrit que tentent de s'approprier différents groupes.

– Quel genre de groupes ? demanda le policier.

– Ces gens coiffés de turbans, indiqua Mitchell. Ils détiennent une de mes filles. Quant à l'autre… Une femme est venue me dire qu'elle la retenait. Je ne l'avais jamais vue de ma vie.

– Ainsi, ce manuscrit intéresse deux bandes rivales, récapitula le policier. Cette femme mystérieuse et les sozranis.

– Qui ça ? demanda Mitchell.

– Les sozranis. C'est le nom que se donnent ces types avec des turbans.

– Va pour les sozranis », soupira Mitchell. Où avait-il déjà entendu ce nom ?

« Ce manuscrit… il doit être bougrement important, ajouta le policier.

– Oui, il l'est, confessa Jara. C'est l'histoire du roi des Gemmes.

– Ah ! Le roi des Gemmes ! » s'exclama le policier.

La méfiance qui se lisait dans son regard se dissipa aussitôt. « Je comprends qu'il soit important.

– Vous pensez pouvoir nous aider ? demanda Mitchell.

– Malheureusement non. Nous avons beaucoup de travail ici, comme vous l'aurez certainement remarqué. » Il désigna les hommes occupés à bavarder, boire et rigoler derrière lui. « Je vous suggère de vous rendre dans les montagnes, là où vivent les sozranis. Vous y trouverez peut-être votre fille. »

Mitchell voulut protester, mais il se fit la réflexion qu'il n'obtiendrait rien de plus en discutant et qu'il risquerait même de se faire arrêter. Vaincu, il pivota vers la porte. « Au fait, monsieur 1'Américain », le rappela le policier. Mitchell tourna la tête. « Vous devriez déjà avoir quitté le pays. » L'homme rit, mais cette fois, personne ne se joignit à lui.

Mitchell redescendit l'escalier, suivi de Jara. Une fois dans la rue, celui-ci lui dit : « Je suis réellement navré. Je croyais qu'ils nous aideraient.

– Ce n'est pas de votre faute. Mon dernier espoir réside dans l'ambassade.

– Laquelle ? Je vous rappelle que les États-Unis n'entretiennent pas de relations officielles avec Amaz. »

Mitchell haussa les épaules. « Dans ce cas, à quelle ambassade puis-je m'adresser ?

– Honnêtement, je l'ignore. Nous sommes un petit pays. Personne ne fait grand cas de nous. Il doit bien y avoir une ambassade française quelque part.

– C'est déjà ça. Où se trouve-t-elle ?

– Je l'ignore, répéta Jara. Je n'ai jamais eu besoin de m'y rendre.

– Vous avez un annuaire ?

– À quoi vous servirait-il ? Toutes les lignes sont coupées.

– Et l'adresse ? rétorqua Mitchell, s'efforçant de garder son calme. Les adresses sont bien indiquées avec les numéros de téléphone, non ? » Jara secoua le tête. « Non ? Quelle barbe! Je ne sais vraiment plus quoi faire. Je suis incapable de réfléchir. À moins que vous ne soyez d'avis de monter dans les montagnes, chez les sozranis ?

– Comment y arriverions-nous ? objecta Jara. Il n'y a plus de moyens de transport. En outre, je ne sais pas précisément où ils vivent. Et une fois là-bas, que ferions-nous ? Nous les prierions de nous rendre votre fille ? J'ai entendu dire que les sozranis étaient nombreux, plusieurs milliers, à vivre comme des pachas dans leurs montagnes.

– Je sais où j'ai déjà entendu ce nom ! s'écria Mitchell.

– Lequel ?

– Les sozranis. Vous m'avez parlé d'eux un jour. Vous vous rappelez ?

– Oui ! fit Jara, subitement aussi excité que Mitchell. Je vous ai dit que le Dr Tamir en faisait partie, ou qu'il avait manifesté l'intention de se joindre à eux. Je ne crois pas qu'il ait été initié, car il n'a jamais porté le turban.

– Il savait que mes recherches avaient trait à l'épée, poursuivit Mitchell. Je le lui avais écrit, quand nous avions conclu l'échange de nos maisons. Il a dû le répéter aux sozranis. C'est pourquoi ils restaient piqués devant notre maison. Ils attendaient que l'un de nous se trouve isolé.

– Vous en verrez devant d'autres maisons, un peu partout à travers la ville, corrigea Jara. Près de chez ma grand-mère, par exemple. Ils lui ont dit que le saint Sozran avait vécu dans une des maisons de la rue.

– Qui était ce saint Sozran ? demanda Mitchell.

– Je n'en sais rien. Je vous répète ce qu'ils lui ont dit. Elle les observe tandis qu'ils regardent la maison. C'est une femme âgée, elle n'a pas beaucoup d'occupations.

– Le manuscrit que j'ai trouvé contient une brève allusion à un certain Sozran. Vous vous rappelez ? Il s'agit du roi corrompu détrôné par le roi des Gemmes.

– Oui, ça me revient. Mais il ne peut s'agir du même. La tradition orale ne mentionne jamais le nom du souverain dépravé. Et vous ne me ferez pas croire que les sozranis existent depuis douze siècles !

– Pourquoi pas ? Vous dites qu'ils vivent comme des pachas. Ça fait peut-être douze siècles qu'ils amassent des richesses. Autre chose encore : s'il s'agit bien du même homme, il est impossible qu'il ait habité la maison du Dr Tamir. Celle-ci date d'environ trois cents ans, vous l'avez dit vous-même. C'est donc forcément nous que guettaient les sozranis.

– Peut-être. Mais…

– Connaissez-vous un autre personnage historique appelé Sozran ? » demanda Mitchell, persuadé de tenir une piste. « S'agit-il d'un nom courant ?

– Non, je ne connais personne de ce nom. C'était ça, le secret de Tamir ? Que les sozranis célébraient la mémoire du prédécesseur du roi des Gemmes ?

– Un secret de Polichinelle, oui ! Je crois plutôt qu'il avait l'intention de leur répéter ce qu'il savait de moi.

– Peut-être. Mais il se trouve actuellement aux États-Unis, et nous à Amaz. Et nous ne sommes pas plus près de découvrir la cachette des sozranis, ni ce qu'ils ont fait de votre fille. Nous sommes juste un peu mieux renseignés sur leur compte.

Mitchell soupira. La tristesse l'oppressait presque physiquement, comme un costume étriqué. « Vous avez raison. Que faire ?

– Je ne vois qu'une solution : retrouver l'épée.

– Non, je ne peux pas. Mes filles…

– Vous m'aviez fait une promesse. Vous avez dit que vous m'aideriez à la chercher si je vous conduisais au commissariat. J'ai rempli ma part du contrat, n'est-ce pas ? »

Mitchell acquiesça à contrecœur. « Demain, dit il. Je ne suis pas

d'attaque aujourd'hui. D'accord ? »

Jara lui rappela le lieu de leur rendez-vous. « Nous sommes tout près de trouver l'épée, assura-t-il. J'en ai la sensation. »

Mitchell ne répondit pas. Il le suivit jusqu'à la maison du Dr Tamir et s'y enferma. « Tu as eu de la chance ? lui demanda Claire.

– Non », répondit-il en se laissant tomber sur une chaise. Ils ne prononcèrent plus un mot de la soirée. Claire prépara un repas léger qu'ils expédièrent rapidement. Il semblait à Mitchell que les bruits infimes qu'ils produisaient résonnaient dans la cuisine et même au-delà, jusqu'au salon du Dr Tamir, jusqu'aux deux chambres vides à l'arrière de la maison.

Casey retourna sur ses pas jusqu'au Soleil et les Étoiles et jeta un coup d'œil à l'intérieur, dans l'espoir d'y reconnaître quelqu'un. Son regard eut du mal à percer l'obscurité. Qui s'attendait-elle à voir, d'ailleurs ?

Elle ne connaissait personne dans la rue, hormis Rafiz.

Dépitée, elle s'éloigna. Sotano venait dans sa direction en secouant furieusement le poing. Jamais elle n'avait accueilli quelqu'un avec autant de plaisir.

« Sotano ! » appela-t-elle. Il leva les yeux, surpris.

« Sotano, s'il te plaît, peux-tu m'aider ? »

Il ne répondit pas. Sans doute n'avait-il pas l'habitude qu'on lui adresse la parole. Qu'avait bien pu faire ce pauvre diable pour mériter pareil traitement ? « J'ai besoin de ton aide, insista-t-elle. Peux-tu dire à Rafiz qu'on le demande au Soleil et les Étoiles ? Ne le dis qu'à lui seul. D'accord ? » Sotano inclina lentement la tête. Il murmura à son poing fermé quelque chose que Casey n'entendit pas, puis il rebroussa chemin.

Elle attendit devant le restaurant. Et s'il ne trouvait pas Rafiz ? Et s'il parlait à Rose Bleue ou à Zem ? Elle était fatiguée de courir, d'avoir peur, de vérifier constamment qu'elle n'était pas suivie.

Rafiz tourna au coin de la rue et s'avança lentement vers elle. Une vague d'apaisement submergea Casey et reflua aussitôt. Pourquoi ne disait-il rien ? Rose Bleue l'avait-elle aussi rallié à sa cause ?

« Casey ! s'écria-t-il soudain. Je ne t'avais pas reconnue, avec ce turban. J'ai cru que c'était un sozrani qui voulait me parler. »

Elle ôta le turban et courut vers lui. Quand il la serra dans ses bras, elle respira son odeur familière de cannelle et l'étreignit à son tour, pleine de reconnaissance. « Les sozranis ne voulaient pas me laisser partir, dit-elle. Ils m'ont conduite dans les montagnes. Je croyais qu'ils désiraient me soustraire à Zem, mais ils m'ont retenue… »

Rafiz leva la main. « Commence par le début, dit-il. Je t'en prie. »

Elle lui raconta comment Zem l'avait suivie, comment les sozranis l'avaient emmenée dans leur repaire, puis son évasion. Comme il était bon de parler à nouveau anglais ! « Il faut que je retourne auprès de mes parents, ajouta-t-elle. On m'a dit que tous les étrangers devaient quitter le pays… C'est vrai ? » demanda-t-elle, soudain frappée par l'idée que les sozranis avaient pu lui mentir.

Mais Rafiz acquiesça de la tête.

« Dans ce cas, il faut absolument que je rentre à la maison. Mes parents doivent être morts d'inquiétude. Mais je n'ai pas d'argent… J'ai tout donné à la conductrice du taxi.

– Il y a un autre problème, indiqua Rafiz. Rose Bleue retient Angie.

– Angie ? Mais comment est-elle arrivée ici ?

– En te cherchant », expliqua Rafiz. Il haussa les épaules. « Je suppose qu'elle voulait me voir.

– Pourquoi ne me l'as-tu pas dit tout de suite ? lui reprocha Casey. Pourquoi m'as-tu laissée te raconter cette histoire idiote ? »

Il écarta les mains paumes ouvertes : « À Amaz, on adore les histoires.

– Qu'est-ce que Rose Bleue peut bien attendre d'Angie ? s'interrogea Casey. Oh ! je vois. Elle veut l'épée, pas vrai ? »

Rafiz hocha la tête.

« Ah ! merde. Sais-tu où elle retient ma sœur ?

– Dans une chambre au-dessus de sa boutique. Zem et Harhano se relaient pour la garder. J'ai réussi à lui parler, une fois, pendant le tour de garde de Zem. Je lui ai fait croire que j'agissais

sur ordre de Rose Bleue. Mais je n'ai pas pu la faire sortir. Et les deux hommes sont très forts, surtout Harhano.

– On pourrait utiliser une échelle, suggéra Casey.

– Excellente idée ! s'enthousiasma Rafiz. Nous n'aurons qu'à passer par l'arrière de la maison. Mais il faudra attendre la nuit. Une idée formidable ! Je me demande comment je n'y ai pas pensé plus tôt. »

Casey sourit.

« Mais tu ne peux pas rester là en attendant, reprit le vieil homme. Je sais ! Je vais t'emmener chez Mama.

– Mama ? Mais elle ne m'aime pas !

– Pourquoi dis-tu ça ? Il est vrai qu'elle répugne à parler anglais, mais tu communiqueras avec elle en lurqazi et elle t'aimera comme l'un de ses enfants. Elle est beaucoup plus gentille que tu ne le crois.

– Tu en es sûr ? demanda Casey, l'air dubitatif. Vraiment, j'aimerais mieux rentrer chez moi.

– Rose Bleue fait peut-être surveiller ta maison, objecta Rafiz. Ou les sozranis. Et tu pourrais être empêchée de revenir ce soir. Très peu de taxis circulent encore. Mieux vaut que tu restes chez Mama. Remets ton turban, et allons-y.

– Et mes parents ?

– J'irai les trouver. Personne ne se méfiera de moi. Viens. »

De mauvaise grâce, elle enroula le turban autour de sa tête. Rafiz la regarda faire et rit. « On voit que tu n'es pas restée très longtemps avec les sozranis, remarqua-t-il. Encore heureux que tu n'aies rencontré aucun d'eux en chemin ! » Il lui ôta le turban et le remit à sa façon.

Après s'être assuré que la voie était libre, le vieil homme conduisit Casey auprès de Mama, toujours assise dans son vieux fauteuil de cuir, et lui adressa quelques mots. Mama appela un de ses enfants pour la remplacer et les accompagna à l'intérieur.

Dans la boutique – qui était encore plus sombre et poussiéreuse que celle de Rose Bleue – Rafiz relata l'aventure de Casey, assez lentement pour que celle-ci puisse suivre. À un moment, Mama se détourna de lui et regarda l'adolescente comme si elle tentait de l'évaluer.

– Pourquoi les sozranis ne voulaient-ils pas te laisser partir ?

demanda-t-elle.

– Je n'en sais rien », avoua Casey.

À sa grande surprise, Mama éclata de rire. « Je parie qu'ils veulent l'épée, dit-elle.

– Ils en ont déjà une », fit remarquer Casey.

Mama rit de plus belle. « Elle est fausse, expliqua-t-elle. Un attrape-nigaud. Ça fait onze siècles qu'ils ont perdu la vraie. »

Si Casey n'avait pas suivi tout le discours de Mama, elle en avait saisi l'essentiel. « L'épée paraissait neuve, renchérit-elle.

– Neuve, oui, acquiesça Mama. Et elle était droite, exact ? Pas recourbée ?

– Droite, oui, admit Casey.

– Bien sûr ! triompha Mama. Angles et courbes font mauvais ménage.

– Il faut que je vous laisse, déclara Rafiz. Je dois rassurer les parents de Casey et leur dire que je vais m'efforcer de leur ramener leur autre fille. »

Casey lui indiqua l'itinéraire jusqu'à la maison du Dr Tamir. Quand elle l'entendit parler anglais, Mama lui jeta un regard qui semblait dire qu'en définitive, elle était recalée à l'examen. Mais après le départ de Rafiz, Mama passa un bras chaud et moelleux comme de la pâte à pain autour des épaules de la jeune fille. « Nous avons beaucoup de choses à nous raconter, dit-elle. Veux-tu un peu de café ? Manger un morceau ?

– Certainement », répondit Casey. « S'il vous plaît », ajouta-t-elle dans un sursaut de politesse.

Mama la conduisit à l'étage, dans une minuscule cuisine. Derrière une porte ouverte, Casey aperçut une vaste chambre à coucher meublée d'un lit et d'une douzaine de matelas recouvrant presque le sol. En un tour de main, la grosse femme prépara du café sucré, trancha une miche de pain et disposa le tout sur un plateau laqué. Elle invita Casey à prendre place à la petite table, s'assit à son tour et se mit aussitôt à parler.

Casey ne comprenait pas grand-chose à son bavardage, mais songeant que Rafiz pouvait avoir raison d'attribuer l'hostilité qu'elle lui avait manifestée de prime abord à l'usage de la langue anglaise, elle jugea plus correct de ne pas sortir son dictionnaire. De toute façon, Mama semblait se passer de ses réponses. Elle

parlait de ses enfants, dont chacun des douze, à l'entendre, était issu d'un père différent. À moins que Casey n'ait mal compris ? Mama lui parla de Jarek, qui avait dérobé quelque chose à Rose Bleue, et en évoquant cet épisode, elle fut agitée de tressaillements de rire. Elle lui parla ensuite de Satl la silencieuse, sa seconde fille, puis de son sixième enfant, conçu par deux pères différents. Non, Casey avait certainement mal compris. Même cette femme ignorante devait savoir que c'était impossible.

Au milieu de l'histoire des jumeaux, Mama se mit à l'appeler taggi, une marque d'affection dont Casey savait grâce à ses lectures qu'elle était principalement employée par les parents à l'égard de leurs enfants. « À leur naissance, ils étaient comme deux gouttes d'eau, disait Mama. Tellement semblables que j'avais moi-même du mal à les distinguer. Il est d'ailleurs possible que je les aie confondus pendant leur enfance, que j'aie donné à l'un le nom de l'autre. Mais ils ont changé en grandissant, et maintenant ils se ressemblent si peu qu'on croirait deux étrangers. L'un des deux est même plus âgé que son frère. J'ai demandé à Rafiz, il dit que ça peut arriver, que les gens ne vieillissent pas tous au même rythme. Qu'en penses-tu, taggi ? »

Casey ne dit rien, effarée de la facilité avec laquelle Mama l'avait admise au sein de sa famille. Peut-être que ça n'aurait pas été si mal d'appartenir à cette tribu, de vivre dans la chaleur de cette femme, de dormir entourée de ses frères et sœurs, pareils à des chiots, de prendre part à la vie anarchique de la rue. Elle se ressaisit, vaguement étonnée. Sa propre existence n'était pas difficile au point d'envier celle d'une famille du tiers-monde, élevée dans une boutique de brocanteur.

Mama parlait toujours. Comme elle n'avait touché ni à son pain ni à son café, Casey se demanda comment elle avait pu devenir aussi grosse. Quand elle s'interrompit enfin pour reprendre son souffle, Casey glissa : « Pourquoi Rose Bleue ne vous aime-t-elle pas ?

– Veux-tu encore un peu de pain, taggi ? » demanda Mama avant d'entamer l'histoire de son douzième enfant, qui était si petit à sa naissance qu'il aurait pu tenir dans une cafetière.

Sans presque regarder où il allait, Rafiz avançait dans les rues

désertes, empruntant par habitude celles qui dessinaient une courbe. Un peu plus tôt, il avait aperçu un éclair qui devait être une couleur. Mais laquelle ? Ça avait été tranchant, vaguement hostile, plein de suffisance. C'était apparu sur une feuille ; il en avait déduit qu'il s'agissait du vert. Mais ça ne ressemblait pas à l'idée qu'il s'en faisait. Au printemps, tout le monde s'enthousiasmait pour le vert et le retour de la couleur sur les arbres. C'était donc ça le vert, cet intrus prétentieux ? À moins que ça n'ait été le bleu, même s'il n'avait jamais entendu parler d'un arbre bleu.

Encore un éclair de couleur, celui-ci saisissant, presque terrifiant. Il devina que c'était le rouge, quoique rien ne lui permît de l'affirmer. Il aurait fallu qu'il demande à quelqu'un, mais de telle sorte que personne ne soupçonne ce qui lui arrivait. S'il pouvait distinguer la couleur, viendrait un jour, sans doute proche, où il serait également capable de voir la mort, et il ne voulait pas qu'on s'apitoie sur lui. Il avait joui d'une longue existence, remplie comme toutes les vies de joies et de chagrins, et il ne regretterait pas trop de la quitter.

Mais d'abord, il devait trouver les parents de Casey. Il atteignit l'université et suivit l'itinéraire qu'elle lui avait indiqué jusqu'à la maison du Dr Tamir. Une fois rendu, il s'arrêta net, stupéfait. Il ignorait que la famille de Casey était riche au point de vivre dans un palais d'au moins six ou sept pièces. S'il l'avait su, il n'aurait jamais osé la traiter aussi familièrement.

Il frappa à la porte, frappa encore comme personne ne répondait. Il crut entendre quelqu'un bouger à l'intérieur, s'approcher d'un pas hésitant, puis s'éloigner de nouveau. Il attendit un long moment avant de redescendre les marches et de regagner la rue du 25-Novembre. Sur le chemin du retour, il entrevit une couleur fraîche, frissonnante. Était-ce le bleu ou le jaune ? Mystère.

Autre itinéraire pour la rue du 25-Novembre

À son retour, Rafiz trouva Casey en train de lutter pour garder les yeux ouverts. Qui aurait cru la grosse femme capable de parler autant ? « Que t'ont-ils dit ? demanda-t-elle en anglais.

– Qui ?

– Mes parents. Qui d'autre ? » Mama regarda tour à tour Casey et Rafiz, l'air soupçonneux, puis quitta brusquement la pièce.

« Personne ne m'a ouvert.

– Personne ? répéta Casey. Tu crois qu'ils ont quitté le pays ? Qu'est-ce que je vais faire ?

– Pardonne-moi, reprit Rafiz. Je ne voulais pas t'induire en erreur. Il y avait quelqu'un dans la maison, mais cette personne n'a pas voulu ouvrir. Je l'ai entendue bouger à l'intérieur.

– Eh bien, as-tu laissé un message ?

– Je n'avais rien pour écrire.

– Alors, ils ne savent toujours pas que je vais bien », conclut Casey, à la fois mécontente et un peu inquiète. Quelqu'un avait pu s'approprier la maison après le départ de ses parents. Le Dr Tamir avait pu rentrer de voyage. « Dès que nous aurons récupéré Angie, je m'en irai, décida-t-elle. Il faut que nous quittions le pays au plus vite.

– Ce ne serait pas prudent…

– Ça ne le serait pas davantage de rester ! Est-ce que quelqu'un surveillait la maison ?

– Je n'ai vu personne.

– Et Zem, et Harhano ? Tu les as vus ?

– Non.

– Les sozranis ?

– Non plus. »

Le vieil homme paraissait tellement abattu qu'elle en eut presque honte. Il n'avait pas mérité cet interrogatoire. Mais s'il avait seulement laissé un message… « OK, soupira-t-elle. Il n'y a pas de mal. De toute manière, nous partirons bientôt. »

Mama revint afin de préparer le dîner. Elle posa une grande marmite sur la cuisinière et y jeta, sembla-t-il, tout le contenu du petit réfrigérateur. L'un après l'autre, les enfants entrèrent et puisèrent dans le ragoût à la louche. Ils mangèrent assis par terre, sur un des matelas de l'autre pièce, dans l'escalier ou dans la boutique. Ils n'arrêtèrent pas de bavarder et de rire pendant tout le repas. Casey ne comprit pas un mot de ce qu'ils disaient.

Quand les enfants furent rassasiés, Mama s'approcha de Rafiz et Casey pour les servir. Ils emportèrent leur assiette dans un coin de la cuisine et mangèrent debout. Casey aurait bien voulu dire quelque chose à Rafiz, mais elle craignait de lui faire des reproches. Alors elle lui tourna le dos et contempla l'évier, le plus petit qu'elle ait jamais vu. C'est pour économiser l'eau, pensa-t-elle. Rafiz rompit une seule fois le silence. Désignant l'assiette de Casey, il lui demanda : « Comment appelles-tu cette couleur en anglais ? »

Elle le regarda avec étonnement. « Le bleu », dit-elle.

Le repas terminé, les enfants déposèrent leurs couverts dans l'évier et l'aîné fit couler de l'eau dessus. Mama descendit fermer la boutique. Les enfants lavèrent, essuyèrent et rangèrent la vaisselle, puis ils gagnèrent leur chambre. Casey entendit des cris étouffés, des éclats de rire derrière la porte puis, au bout d'un long moment, rien d'autre que le silence. Assis à la table de la cuisine, Mama et Rafiz se parlaient très vite en lurqazi, Casey les rejoignit, mais elle comprenait à peine ce qu'ils disaient : les potins de la rue, qui était fâché avec qui et pour quelle raison, une femme qui s'était enfuie avec des oiseaux… Casey commençait à avoir sommeil. Avaient-ils oublié leur plan pour délivrer Angie ?

Enfin, Rafiz se leva. « Tout le monde doit dormir à l'heure qu'il est, dit-il, toujours en lurqazi. Il est temps d'aller chercher l'échelle. »

Casey descendit avec lui. Mama leur cria quelque chose, probablement pour leur souhaiter bonne chance. Ils sortirent par-derrière et traversèrent les arrière-cours de trois ou quatre boutiques jusqu'à une cabane à outils. Casey distinguait à peine Rafiz dans la nuit. Il entra dans la cabane et en ressortit avec une échelle.

Elle refit le chemin à l'envers derrière lui, se sentant inutile. Il n'avait même pas besoin d'aide pour porter l'échelle. Il dressa celle-ci avec tant de discrétion que si Casey n'avait pas été au courant de sa présence, elle n'aurait rien soupçonné.

« Tu es sûr que c'est la bonne fenêtre ? murmura-elle.

– Rose Bleue m'a demandé de la réparer la semaine dernière », dit-il en se tournant vers elle. Ses yeux étaient si noirs qu'ils paraissaient retenir des lambeaux de nuit. « Il vaudrait mieux que ce soit toi qui montes. C'est ta sœur, après tout. »

Casey gravit l'échelle. La fenêtre s'ouvrit facilement ; Rafiz devait être un bon artisan. La pièce sentait l'osier et la nourriture surie. « Angie ? » appela-t-elle doucement à travers le rideau. « Tu es là ? »

Pas de réponse. « Angie ? » répéta-t-elle. Cette fois, elle perçut un léger froissement, comme si quelqu'un se redressait sur le lit. « Angie, c'est moi, Casey !

– Casey ? dit Angie, beaucoup trop fort.

– Chut ! Nous sommes venus te secourir. Il y a une échelle appuyée à la fenêtre. Est-ce que tu me vois ?

– Qui te dit que j'ai envie d'être secourue ? » Angie avait le même ton désinvolte que lorsqu'elles parlaient ensemble dans sa chambre, chez le Dr Tamir.

« Chut, la supplia Casey. Comment ça, tu n'as pas envie d'être secourue ?

– Je me plais ici. On me donne à manger, on prend soin de moi, et on me laisse tranquille pour travailler sur les royaumes.

– Tu es cinglée », dit Casey. Elle regrettait de ne pas distinguer le visage de sa sœur. « Si papa ne verse pas la rançon, ils te tueront.

– Et après ?

– Qu'est-ce que tu racontes ? » s'irrita Casey. La porte de la chambre s'ouvrit.

« Qui est là ? » demanda quelqu'un – sans doute Zem – en lurqazi.

Casey s'efforça de garder son immobilité. Le sang cognait à ses tempes.

« Qui est là ? répéta l'homme. Es-tu réel, ou es-tu un rêve ?

– Un rêve », répondit Casey avec un sang-froid qui l'étonna

elle-même. « Tu es en train de dormir.

« Très bien », dit l'homme. Il regagna le couloir et referma la porte derrière lui.

« Dépêche-toi, Angie !s'impatienta Casey. Ce type va revenir !

– Qu'est-ce… qu'est-ce que tu lui as dit ?

– Je t'expliquerai plus tard. Sors d'ici, ou je viens te chercher. »

Au bout de quelques secondes, Casey crut entendre sa sœur se lever et s'approcher de la fenêtre. Elle retint son souffle jusqu'à ce qu'elle la voie palper le rideau à tâtons. Elle la guida alors et l'aida à prendre pied sur l'échelle.

Casey s'était promis de se lever tôt afin de regagner la maison du Dr Tamir, mais elle avait peu dormi les deux nuits précédentes, aussi était-il presque midi quand elle ouvrit l'œil. Angie était étendue près d'elle sur le sol de la cuisine. Quelqu'un, sans doute Mama, les avait couvertes pendant leur sommeil. Casey se redressa quand Rafiz entra.

« Rose Bleue est très fâchée, dit-il. Elle est persuadée que nous avons Angie. Elle menace d'envoyer Zem et Harhano enfoncer notre porte.

– Tu crois qu'elle le fera ?

– Je n'en sais rien. Les amis de Mama ont dit qu'ils la protégeraient. La rue est partagée entre ses partisans et ceux de Rose Bleue.

– Pourquoi celle-ci déteste-t-elle autant Mama ? »

Rafiz haussa les épaules. « Personne ne le sait. C'était déjà comme ça bien avant que j'arrive.

– Mama m'a raconté qu'un de ses gosses avait volé quelque chose à Rose Bleue, mais je n'ai pas compris de quoi il s'agissait…

– Ses tatouages, dit Rafiz.

– Quoi ? » Casey se demanda s'il se moquait d'elle.

– Il a volé les tatouages de Rose Bleue, reprit-il. Ceux qu'elle avait sur les paumes des mains. C'est pour ça qu'elle porte des gants, maintenant. »

Casey lui tourna le dos, dépitée. On perdait son temps à discuter avec ces gens. Ils étaient tous aussi fous les uns que les autres. Le plus terrible, c'est qu'elle risquait de devenir comme eux, d'adopter leurs superstitions ridicules, si elle restait quelques

jours de plus. « Nous allons rentrer chez nous, dit-elle. Dès qu'Angie sera réveillée.

– À ta place, je n'en ferais rien. Rose Bleue surveille ta maison. Et il y a des soldats dans les rues.

– Parce qu'on est plus en sécurité ici ? » ironisa Casey, prête à s'emporter de nouveau contre lui. « On devrait attendre que Rose Bleue et ses complices viennent nous chercher ?

– Mama ne les laissera pas faire, affirma Rafiz. Dans quelques jours, vous pourrez…

– Et mes parents ? » l'interrompit Casey, assez fort pour réveiller Angie. Peut-être avait-elle vu juste en définitive et Rafiz avait-il rejoint le camp de Rose Bleue. Mais dans ce cas, pourquoi l'avait-il aidée à délivrer sa sœur ? « Dans quelques jours, mes parents seront partis. Que ferons-nous alors ? Rester ici jusqu'à la fin de nos jours ? »

Rafiz ne répondit pas. Il fixait intensément un point dans l'espace. Ça lui arrivait souvent depuis la veille. Il se retournait brusquement pour examiner un objet ordinaire, une chaise, une fleur ou un vêtement. Elle s'apprêtait à lui demander ce qu'il avait quand elle découvrit que l'air s'était mis à scintiller. La minuscule cuisine était remplie d'étincelles d'or et d'argent. Elle tenta de se lever, lutta contre le vide qui semblait s'être figé, devenant aussi dur que la terre.

« Qu'est-ce que… ? balbutia-t-elle, terrifiée.

– Il se passe quelque chose, dit Rafiz.

– Quoi ? demanda-t-elle en s'adossant au mur.

– Quelque chose », répéta Rafiz qui restait sans bouger, comme s'il écoutait.

Alors qu'il marchait derrière Jara, Mitchell remarqua qu'ils s'apprêtaient à dépasser l'agence où il avait loué une voiture. Les lumières étaient éteintes, l'entrée du parking cadenassée et, sur le portail, une pancarte déjà pâlie indiquait « Fermé » dans cinq langues différentes. Il jeta un coup d'œil à l'intérieur, dans l'espoir d'y apercevoir quelque signe de vie, mais il n'y avait personne. Cette agence figurait dans un des plans plus ou moins aboutis auxquels il avait songé. L'idée était de s'y procurer un véhicule pour rejoindre les montagnes et prendre d'assaut la

forteresse des sozranis. Et s'il ne pouvait pas délivrer Casey, il gagnerait l'aéroport avec Claire. D'ici quelques jours, ils auraient épuisé leurs provisions, et les banques étaient fermées depuis le début de la crise. Ils devraient alors trouver une solution pour quitter le pays, même si la perspective de leur départ lui apparaissait comme un constat d'échec.

Il pouvait peut-être escalader la clôture, dénicher les clefs d'une des voitures… Il étudia le fil de fer barbelé qui couronnait la barrière, déjà moins sûr de lui. Comment en était-il arrivé là, lui qui ne rêvait que de s'enfermer dans son bureau pour suivre la trace des mots aussi loin qu'ils l'entraînaient ? Voilà qu'il envisageait ni plus ni moins de commettre un vol avec effraction, et Dieu savait comment on punissait ce délit ici !

Et pourquoi accompagnait-t-il encore Jara dans sa quête vaine ? Certes, il lui avait fait une promesse, mais l'aurait-il tenue si par miracle la police lui avait rendu ses filles ? N'aurait-il pas plutôt couru à l'aéroport de toute la vitesse de ses jambes et réservé des places dans le prochain vol ? D'ailleurs, quelle obligation avait-il envers Jara ? Quand celui-ci prétendait avoir bientôt besoin de lui, n'était-ce pas seulement un nouvel accès de mysticisme baroque ?

Un camion tourna le coin de la rue ; son cœur cessa de battre jusqu'à ce qu'il fût sorti de son champ visuel. Chaque jour supplémentaire passé ici augmentait leur insécurité. Il serait sous peu obligé de partir, probablement dès demain. Il regagnerait les États-Unis et contacterait quelqu'un à même de faire agir la filière officielle pour sortir ses filles d'Amaz. Il deviendrait pareil à ces hommes tristes dont il voyait parfois la photo dans les journaux, qui depuis vingt ans s'efforçaient de faire revenir leurs enfants du Vietnam. On s'imagine toujours que ces choses-là n'arrivent qu'aux autres…

« Regardez ! » s'écria Jara.

Mitchell leva les yeux. Jusque-là, il les avait gardés baissés sur le trottoir, qui paraissait pavé de capsules de bouteilles. Il ne vit rien de remarquable. « Quoi ? » s'enquit-il. Parler lui réclamait un effort.

« Une pâtisserie ouverte. Pensez-vous qu'il soit encore trop tôt pour manger ?

– Il n'est pas trop tôt pour moi », assura Mitchell, heureux de pouvoir s'asseoir un moment.

Sitôt attablé, Jara sortit une carte et plusieurs crayons de différentes couleurs. À quoi correspondait chacune ? se demanda Mitchell, prenant subitement conscience du peu de prix qu'il attachait maintenant à la recherche de l'épée.

Un serveur prit leurs commandes. Mitchell remarqua alors qu'ils étaient les seuls clients. Jara s'adressa au serveur en lurqazi. Mitchell tourna la carte vers lui et dessina distraitement dessus.

« Que faites-vous ? l'interrogea Jara.

– Je n'en sais rien. Mais regardez : si nous suivons ces rues, nous écrirons le mot "épée" en lurqazi ancien. »

Jara retourna la carte d'un geste impatient « Oui, je vois ! s'exclama-t-il, soudain très excité. Voyez, nous sommes là, et si nous poursuivons dans cette direction, en suivant la route que vous avez tracée… Mais c'est comme ça qu'il faut l'écrire. » Il retoucha les lettres en émoussant leurs angles.

« Pourquoi ? s'étonna Mitchell.

– Parce que c'est ainsi qu'écrivent les partisans du roi des Gemmes. Vous avez dû voir les inscriptions dans les rues, des lettres anguleuses recouvertes par d'autres, arrondies. Ces graffitis disent "le roi est vivant", quoique leurs auteurs, souvent des gosses, ne sachent sans doute pas ce qu'ils font. Ils savent juste qu'ils manifestent leur soutien au roi des Gemmes. Les inscriptions qu'ils recouvrent ont la même signification, mais rédigées à la manière du précédent souverain, celui qui régnait avant le roi des Gemmes.

– Sozran ! » claironna Mitchell. L'excitation commençait aussi à le gagner. Pourquoi Jara ne lui avait-il pas indiqué plus tôt la signification des graffitis ? Il connaissait pourtant son intérêt pour le roi des Gemmes. Sans doute son confrère n'attachait-il pas beaucoup d'importance à l'écriture qu'il avait toujours connue, et qui avait survécu à onze siècles.

« Que dites-vous ? demanda Jara.

– Sozran, répéta Mitchell. Le prédécesseur dépravé du roi des Gemmes. Rappelez-vous, j'ai trouvé son nom dans le manuscrit…

– Oui, et les utilisateurs de l'autre écriture, celle de Sozran, sont probablement les sozranis. J'ai toujours cru que ces lettres

anguleuses étaient tracées par des gosses – comment les appelez-vous déjà ? Vous en avez aussi aux États-Unis – des jeunes délinquants ! Mais si elles sont l'œuvre des sozranis, alors voilà le secret que le Dr Tamir affirmait avoir percé : Sozran est roi, Sozran est vivant. Si c'est vrai, il se pourrait que les sozranis détiennent l'épée, qu'ils l'aient gagnée lors de la dernière bataille et l'aient conservée jusqu'à nos jours…

– Dans ce cas, pourquoi me l'auraient-ils réclamée en échange de Casey ? » rétorqua Mitchell. Les deux hommes avaient élevé la voix, stimulés par leurs découvertes.

« Vous avez raison. Ils en ont besoin pour reconquérir le royaume au nom de Sozran, pour reprendre ce qu'ils considèrent comme leur bien légitime. Allons-nous-en. S'ils ont déjà trouvé ce que nous venons de comprendre…

– Nous en aller ? Pour aller où ?

– Nous devons suivre la route que vous avez tracée. Il est évident qu'elle nous mènera à l'épée.

– Je ne voulais pas… Je n'ai jamais dit…

– Venez », le pressa Jara en se levant.

Le serveur surgit alors de l'arrière-boutique, portant un plateau d'argent. « Et notre repas ?

– Pas le temps ! » lança Jara en sortant.

Mitchell accéléra l'allure pour le rattraper, aiguillonné par sa passion contagieuse. Maintenant, il distinguait les deux calligraphies sur presque chaque maison, sur les boutiques désaffectées. Comment ne les avait-il pas remarquées plus tôt, ces lettres stylisées qui proclamaient à chaque coin de rue : « Le roi est vivant » ? Il sentait l'ivresse monter en lui.

En même temps, il ne pouvait se défaire de l'idée qu'ils poursuivaient encore une chimère. Comment pouvaient-ils atteindre leur but en suivant une route dont le tracé épelait le mot « épée » ? Mitchell, qui adorait pourtant les mots, qui les collectionnait comme d'autres les monnaies anciennes, savait qu'il existait une différence entre le mot et la chose. Néanmoins, ses recherches avec Jara lui fournissaient une occupation et l'empêchaient de trop penser à ses filles disparues, à leurs deux chambres vides. Demain, il serait forcé d'admettre qu'il avait échoué et de gagner l'aéroport. Aujourd'hui, il pouvait encore

suivre le tourbillon insensé que soulevait Jara et prétendre que c'était une tâche constructive.

Toutefois, il aurait souhaité que son confrère freine un peu l'allure. Il regrettait également qu'ils n'aient rien pris à la pâtisserie : il était prêt à tomber d'inanition. D'infimes étincelles d'or et d'argent dansaient devant ses yeux. La chaleur et la faim avaient dû lui monter au cerveau.

Les étincelles devinrent plus vives. Et l'air paraissait plus épais, presque tangible ; chaque pas coûtait un effort surhumain. « Hé ! Jara ! » appela Mitchell, espérant que ses mots franchiraient la masse dense qui le séparait de son compagnon. « Si nous nous reposions un moment ? Je suis épuisé.

– Pas le temps ! » aboya Jara. Lui aussi semblait lutter contre un obstacle dressé sur son chemin.

« Que se passe-t-il ? demanda Mitchell. Vous les voyez aussi ? Les… étincelles ?

– Nous sommes… » Jara prit une profonde inspiration. « Nous sommes en train de modifier le tracé des rues d'Amaz. Celles que nous suivons actuellement se créent à mesure que nous progressons. Avant notre arrivée, elles étaient irrégulières, anguleuses, elles prenaient le parti de Sozran. À présent, nous en forgeons de nouvelles, plus courbes, des rues dédiées au roi des Gemmes. » C'est absurde ! aurait voulu protester Mitchell. Mais il préféra conserver son souffle pour lutter contre la force qui les empêchait d'avancer. Et ce n'était peut-être pas si absurde, après tout. Il se passait quelque chose d'étrange, c'était évident. Mais comment pouvait-on forger de nouvelles rues ? Que devenaient les anciennes et leurs habitants ? Allaient-ils découvrir à leur réveil que leur maison s'était déplacée de quelques mètres afin de s'adapter à une rue nouvelle, celle-ci dédiée à la cause du roi des Gemmes ?

À travers les paillettes d'or et d'argent, il crut apercevoir un enchevêtrement de constructions, ici une cheminée, là une porte, une automobile traversant la fenêtre d'un premier étage. À leur passage les maisons se reformaient, s'écartaient poliment pour créer de nouvelles voies de circulation.

Il se retourna. Les étincelles cessaient quelques mètres derrière lui, lui offrant une vision claire et dégagée des rues qu'ils

venaient d'emprunter. Les maisons se dressaient sur les trottoirs, comme si de rien n'était. Rien n'indiquait qu'elles avaient été soulevées et déplacées comme les pièces d'un jeu quelques minutes plus tôt. Il vit même des gens dehors, du moins une personne, un homme qui…

Éprouvant une forte sensation de déjà vu, Mitchell dit : « Quelqu'un nous suit. »

Jara ne réagit pas.

« Vous avez entendu ? » insista Mitchell. Il avait l'impression de crier contre un vent violent.

« Oui, répondit son confrère. Quelqu'un nous suit.

– Nous devrions peut-être… faire quelque chose ?

– Pas le temps ! »

Mitchell se retourna. L'homme qui les suivait se tenait l'épaule comme s'il avait mal. Soudain, il fit un faux pas et faillit tomber.

« Il est blessé ! s'écria Mitchell. Nous devrions nous arrêter et lui porter secours.

– Pas le temps, répéta Jara.

– Qu'avez-vous à faire de si important ? » répliqua Mitchell. À présent, le moindre mot représentait un effort. « Pourquoi sommes-nous tellement pressés ? Quelle importance si nous trouvons l'épée quelques minutes plus tard ? Cet homme est blessé ! »

Jara jeta un regard bref en arrière et poursuivit son chemin. Les paillettes d'or et d'argent voltigeaient autour de lui. Pendant quelques secondes, Mitchell eut l'illusion qu'il brandissait une épée au lieu de son plan. Il ferma 1es yeux pour chasser cette vision. Jara dit enfin :

« C'est un sozrani.

– Quoi ? » bredouilla Mitchell. Il avait du mal à se concentrer. L'air semblait saturé de crépitements électrostatiques.

« Un sozrani, répéta Jara. L'homme qui nous suit.

– Comment le savez-vous ? » Mitchell se retourna de nouveau. Bien sûr ! comprit-il brusquement. Le turban ! Pendant que Jara s'appliquait à suivre les indications de son plan, Mitchell vit le sozrani s'écrouler et se relever péniblement. « Je vous dis qu'il est blessé, Jara ! À sa prochaine chute, il ne se relèvera pas. Nous ne pouvons pas le laisser là…

– Vous parlez… » Jara pourfendit l'air dense avec son épée, non, sa carte. « Vous parlez, vous l'avez dit vous-même… » Il reprit son souffle. «… d'un adepte du prédécesseur corrompu du roi des Gemmes. Il nous suit afin de s'emparer de l'épée. Il ne faut pas qu'il la trouve avant nous. Sinon, je craindrais le pire pour mon pays.

– Il n'est pas en état de trouver quoi que ce soit, fit remarquer Mitchell.

– Nous avons presque atteint la fin du mot. »

Ils marchèrent en silence, se frayant un chemin dans l'air compact. À travers les étincelles, Mitchell crut voir une maison droit devant eux, une maison qui semblait s'écarter à mesure qu'ils en approchaient. Les crépitements gagnèrent en intensité ; Mitchell ne savait plus s'ils résonnaient à l'extérieur ou à l'intérieur de son crâne. L'homme au turban les suivait toujours, trébuchant de loin en loin, tel un pénitent. Malgré les dernières paroles de Jara, il sembla à Mitchell qu'ils marchèrent encore longtemps, comme s'ils avaient dû parcourir éternellement Amaz, condamnés à ne jamais s'arrêter.

Mitchell lança un nouveau regard derrière lui. Le sozrani trébucha et tomba, la main toujours pressée sur son épaule. « Jara, appela Mitchell. Il ne se relève pas.

– C'est un sozrani. Votre ennemi et le mien. »

Non, protesta intérieurement Mitchell. Pas le mien. Il fit volte-face et se dirigea vers l'homme à terre. Il lui fut plus facile de retourner sur ses pas ; le nuage d'étincelles décrut et finit par se dissiper tout à fait. « Bonjour », dit Mitchell en se penchant maladroitement vers le blessé. Le sang ruisselait entre ses doigts crispés. « Vous êtes OK ?

– OK », dit l'homme en articulant avec difficulté. Il sourit, comme s'il s'agissait d'une plaisanterie, mais un spasme changea son sourire en rictus de douleur. Il murmura quelque chose en lurqazi.

« Docteur Parmenter ! » appela Jara, silhouette éthérée au-delà du nuage d'or et d'argent. « Mitchell ! Venez ! Pressons-nous !

– Il est blessé! » lui cria Mitchell. Le sozrani s'était remis à parler, un torrent de mots. « Pouvez-vous revenir ? Je ne comprends rien à ce qu'il raconte. »

Avec soulagement, Mitchell vit la silhouette de Jara émerger lentement du nuage, comme si elle se solidifiait. Il avait craint un instant que son confrère ne l'abandonne là, dans une rue qui n'existait sur aucune carte, seul avec un blessé qui ne connaissait qu'un mot d'anglais : « OK ». « Quel idiot vous faites! se désola Jara. Si près du but…

– Que dit-il ? demanda Mitchell.

– Il dit qu'il est sozrani. Pouvons-nous continuer à suivre la carte, à présent ?

– Non. Il sait peut-être quelque chose au sujet de Casey. »

Jara s'agenouilla et tendit l'oreille vers l'homme étendu sur la chaussée. « Il délire, dit-il enfin. Il tient des propos décousus. Il se nomme Tarq. Il a été frappé, on l'a blessé avec… » Le souffle lui manqua pendant une fraction de seconde. «… avec une épée. Là, à l'épaule. »

Mitchell prit la main de Tarq et l'éloigna doucement de la blessure. Le sozrani hurla. Mitchell ouvrit sa chemise et essuya le sang. La plaie, petite et nette, pouvait très bien avoir été causée par une épée.

Mitchell défit le turban du sozrani et l'enroula autour de son épaule. « OK ? » demanda-t-il.

Tarq grinça des dents. « OK », dit-il enfin.

Jara se releva et se mit à marcher de long en large. « Demandez-lui qui l'a frappé, lui dit Mitchell. Étaient-ce les autres sozranis ?

– Nous gaspillons un temps précieux, gronda Jara.

– Demandez-lui », insista Mitchell.

Jara s'adressa à Tarq et écouta sa réponse. Au bout d'un moment, il hocha la tête. « Oui, dit-il. Ce sont bien les sozranis. Ils l'ont battu, ils l'ont blessé avec l'épée et l'ont envoyé à notre recherche.

– À notre recherche ?

– À la recherche de la source des perturbations qui affectent les rues, précisa Jara. Apparemment, on les a ressenties dans toute la ville. » Tarq ajouta quelque chose. « Les sozranis sont persuadés qu'elles ont été provoquées par un profane qui a percé une partie de leurs secrets. Cette personne séjournait avec eux dans les montagnes et s'est introduite dans une pièce interdite, une pièce

de… Je n'ai pas compris. » Mitchell était suspendu aux lèvres de Jara. « Puis elle s'est échappée…

– Était-ce une jeune fille ? »

Jara traduisit. Le blessé inclina faiblement la tête. « Oui, une jeune fille, acquiesça Jara. Elle s'est enfuie alors que Tarq était chargé de veiller sur elle. C'est pourquoi ils l'ont puni et chargé de la retrouver. » Le sozrani ajouta autre chose. « Ils lui ont dit que cette fille pouvait le conduire à l'épée du roi des Gemmes. Il dit que ça l'intrigue beaucoup, car il croyait que les sozranis possédaient déjà l'épée, que c'était elle qui l'avait blessé. Il l'a tenue entre ses mains au moment de son initiation.

– Alors, Casey s'est échappée, murmura Mitchell. J'aurais dû m'en douter. »

Jara adressa quelques mots rapides à Tarq en désignant sa plaie. « Il dit que l'épée des sozranis est droite, traduisit Jara. Pourtant, le *Livre des Pierres* indique qu'elle est incurvée, à l'image de l'écriture du roi des Gemmes. Vous vous rappelez ?

– Pardon ? » fit Mitchell. Quel miracle que Casey se soit enfuie, qu'elle soit vivante ! Elle était peut-être rentrée à la maison, où elle attendait son retour. Ils allaient enfin pouvoir quitter ce pays de fous ! Peut-être les policiers accepteraient-ils de les conduire à l'aéroport… Puis il se souvint d'Angie. Bah ! Angie pouvait très bien reparaître à son tour. Il refusait de laisser des pensées sombres ternir les premières bonnes nouvelles qu'il ait reçues depuis plusieurs jours.

« Est-elle droite ou recourbée ? s'impatienta Jara. L'épée du *Livre des Pierres* ?

– Recourbée, je crois, hasarda Mitchell. Comme tout ce qui a trait au roi des Gemmes, non ?

– Oui, mais à l'origine, l'épée appartenait à son prédécesseur, pour qui tout devait être droit ou pointu. Il se peut qu'elle ait changé de forme en passant de l'un à l'autre.

– Possible », approuva Mitchell. Plus rien ne l'étonnait.

« Ainsi, l'épée des sozranis serait un faux, reprit Jara. Le Dr Tamir croyait savoir que les sozranis avaient gardé l'épée du roi des Gemmes ; ce devait être là son fameux secret. Dans ce cas, il a été tristement abusé, comme notre ami ici présent. En informant les sozranis que nous cherchions l'épée – ce qu'il devait trouver

risible – Tamir a éveillé leur intérêt. » Jara recommença à marcher de long en large. « Il faut que nous nous remettions en route, dit-il. Je suis plus que jamais certain que nous sommes sur la bonne voie.

– Demandez à Tarq s'il sera OK jusqu'à ce que nous revenions vers lui », dit Mitchell.

Jara adressa quelques mots au blessé. « Il dit qu'il doit nous accompagner partout où nous irons, traduisit-il. C'est la punition que lui ont infligée les sozranis. » Il ricana. « Mais je ne crois pas qu'il puisse nous suivre très longtemps, dans son état. Je ne le crois même pas capable de tenir sur ses jambes. »

Mitchell passa un bras autour de la taille du sozrani et l'aida à se relever. Tarq s'appuya lourdement contre lui. « Que faites-vous ? s'affola Jara.

– On ne peut pas le laisser là.

– Bien sûr que si ! Êtes-vous devenu fou ? Vous voulez l'emmener rechercher l'épée ? Et quand nous l'aurons trouvée, qu'allez-vous faire ? Vous la lui tendrez en disant : "Pour les sozranis, avec mes compliments" ? Avez-vous idée de ce qui arriverait à ce pays si les sozranis entraient en possession de l'épée ?

– On ne peut pas le laisser là, s'entêta Mitchell. De la façon dont les rues se transforment, nous risquerions de ne jamais le retrouver. Il pourrait mourir avant notre retour. Et il n'est pas en état de nous voler l'épée, une fois que nous l'aurons.

– J'ai la carte. Je vous certifie que nous le retrouverons…

– Ou il vient avec nous, ou je reste avec lui. Vous vous rappelez ? Vous avez dit que vous auriez besoin de moi.

– Vous avez peut-être cessé de m'être utile quand vous avez tracé la route sur la carte, insinua Jara d'un air sombre.

– Peut-être . » Mitchell souriait, soutenant Tarq d'un bras. « Vous êtes prêt à prendre ce risque ?

– C'est bon », grommela Jara.

Ils repartirent d'où ils étaient venus. Jara ouvrait la marche, la carte déployée devant lui, et Mitchell le suivait, ralenti par le poids de Tarq. Ils s'enfoncèrent presque aussitôt dans le nuage d'étincelles, se heurtant à la résistance de l'air. Tarq murmura quelque chose en lurqazi, un magma de consonnes gutturales et

de voyelles chuintantes. « Du calme, le rassura Mitchell. Tout est OK. » Ils eurent bientôt l'impression de marcher depuis des heures, bien qu'il se fût à peine écoulé quelques minutes. Le poids de Tarq devenait insupportable. Enfin les étincelles se raréfièrent, et la pression de l'air se relâcha. Mitchell parvint presque à distinguer ce qui les entourait : des ruines calcinées, puis un bâtiment dont une partie du toit menaçait de s'écraser sur le rez-de-chaussée demeuré intact. Sûrement encore un effet du nuage. Personne n'aurait pu vivre dans une maison semblable ; c'était beaucoup trop dangereux.

La route semblait s'interrompre un peu plus loin. Jara s'avança, suivi de Mitchell, qui éprouva la sensation que l'air s'allégeait, qu'il devenait presque facile de porter Tarq.

La route se faufilait entre deux maisons. Jara s'arrêta. Mitchell en fit autant et contempla par-dessus l'épaule de son confrère la nouvelle voie qui s'ouvrait devant eux.

« Cette rue est l'exacte réplique de celle inscrite sur la carte », dit Jara d'une voix éraillée par l'émotion. « C'est la fin du mot " épée ". Celle-ci est quelque part dans les parages. Je la sens.

– Je ne vois que quelques baraques de brocanteurs », dit Mitchell sans réfléchir. Il leva l'épaule, s'efforçant de trouver une position plus confortable pour Tarq.

« Quel meilleur endroit pour cacher une épée ancienne ? » reprit Jara.

Mitchell considéra l'alignement des devantures crasseuses, les trottoirs jonchés d'ordures, et demanda : « Par où commençons-nous ? »

L’épée du roi des Gemmes

« Je descends, annonça Casey.

– Non ! se récria Rafiz. Rose Bleue…

– Je serai prudente. D’ailleurs, je suis sûre qu’il n’y a personne dehors avec ce… appelle ça comme tu voudras. » Chaque mot lui coûtait un effort.

Elle s’arracha du mur et s’enfonça dans l’épaisseur croissante de l’air. Il lui fallut une éternité pour descendre l’escalier. Mama se tenait derrière le comptoir de la boutique, la plupart des enfants rangés autour d’elle. « Pas un bon jour pour sortir, ahana-t-elle. Je l’ai su en me levant ce matin. » Casey la distinguait à peine à travers les paillettes d’or et d’argent.

« J’y suis obligée », dit Casey. Au même moment, l’air devint plus fluide et elle tomba presque. « Qu’est-ce que c’est que ça, encore ? faillit-elle demander en anglais, sous le coup de la surprise.

– Il se passe quelque chose », dit Mama. Elle s’était redressée et semblait flairer le vide.

Casey la dépassa, excédée. Pour sûr, il se passait quelque chose, ça sautait aux yeux ! L’air avait presque retrouvé sa transparence. Elle ouvrit la porte sur la rue.

Mitchell se courba et déposa délicatement Tarq sur la chaussée. « Nous reviendrons vous chercher, promit-il. Dites-le-lui, Jara. »

Son confrère passa outre et s’avança. « Elle est quelque part par là, marmonnait-il. Je le sais.

– C’est OK », reprit Mitchell à l’intention de Tarq. Ce dernier, un peu trop pâle pour un natif d’Amaz, respirait faiblement. « Jara est un imbécile », murmura Mitchell sans savoir exactement à qui il s’adressait. Puis il se hâta de rattraper son petit compagnon.

Il n’y avait pas âme qui vive dehors. Les gens restaient-ils chez eux à cause du coup d’État ou du phénomène atmosphérique de ce matin ? À moins que la rue ne fût inhabitée depuis des années. À voir les vieilleries accumulées devant les boutiques, Mitchell

jugea que c'était possible, et même probable.

« Et maintenant ? dit-il à Jara. Nous faisons la tournée des boutiques en demandant si par hasard ils n'auraient pas l'épée du roi des Gemmes ?

– Exactement », approuva Jara. Cette idée paraissait l'enchanter. « Mais bien sûr, nous ne poserons pas la question de cette façon. Nous demanderons simplement s'ils ont des épées à vendre.

– À mon avis, tout est fermé », répliqua Mitchell. Au même moment, une porte s'ouvrit vers le milieu de la rue, une silhouette menue apparut sur le seuil et examina les parages avec circonspection.

« Vous voyez ? exulta Jara. Il y a au moins une boutique ouverte. Nous commencerons par là. »

Ils s'avancèrent entre deux rangées de devantures muettes. La frêle silhouette se tourna vers eux et se mit à marcher, puis à courir, dans leur direction. Casey ? songea Mitchell. Non, ça ne pouvait pas… Sa fille lui sauta au cou avant qu'il ait pu aller jusqu'au bout de sa pensée.

« Casey ? » dit-il bêtement, reculant d'un pas pour mieux la regarder. Il n'était guère surpris de voir sa prodigieuse enfant se dresser devant lui, longue et élancée comme une lame. « Comment es-tu arrivée ici ?

– Et toi ? lui retourna Casey en riant. Nous sommes rue du 25-Novembre… Je t'en avais parlé, tu te rappelles ? Angie est là aussi.

– Angie ? » fit Mitchell. Qui sait si Casey n'avait pas également transcrit le *Livre des Pierres* et découvert la tombe du roi des Gemmes durant son absence ? De sa part, rien ne l'aurait étonné. « Où ? Comment… ?

– Venez », dit Casey en les entraînant vers la porte d'où elle avait surgi. « Nous devons nous dépêcher. Rose Bleue a enlevé Angie… Nous l'avons secourue, Rafiz et moi, mais Rose Bleue sait où nous l'avons emmenée et elle va probablement essayer de nous la reprendre, maintenant que ce truc bizarre dans l'air s'est arrêté.

– Pas si vite ! supplia Mitchell. Comment as-tu su, pour Angie ? Et comment as-tu échappé aux sozranis ? On nous a dit…

– Pas le temps ! Il faut rapidement récupérer Angie et quitter le pays. » Elle s'arrêta devant une boutique que rien ne distinguait des autres, sinon qu'elle était peut-être un peu plus grande et exhibait davantage de camelote sur le trottoir.

« Une minute », dit une voix derrière eux. Mitchell eut l'impression que le tas de vieilleries avait acquis une voix et se mettait à parler. Il se retourna. Une femme maigre portant des gants bleus se dressait au milieu du bric-à-brac devant la boutique ; c'était elle qui lui avait réclamé une rançon pour Angie. Elle était encadrée par un homme auquel il manquait une oreille et un autre si grand que les deux autres avaient l'air de nains auprès de lui. Comment les avaient-ils rejoints si vite ? « Vous avez quelque chose qui m'appartient. Rendez-le-moi.

– Nous n'avons rien à vous rendre, protesta Mitchell.

– Oh ! mais si ! » répliqua la femme – Rose Bleue, sans doute. « L'épée du roi des Gemmes. Je l'ai eue entre les mains, il y a longtemps, et l'ai vendue parce que j'ignorais sa valeur. L'homme auquel je l'avais cédée l'a rapportée à Mama, et non à moi, et celle-ci en a retiré plus d'argent que je n'en ai jamais eu. J'exige que vous me la rendiez. »

Cette femme est originaire des États-Unis, devina Mitchell en l'écoutant. Étonnant qu'il se soit attaché à ce détail, vu les circonstances. « Nous n'avons pas l'épée, dit-il.

– Mais vous la cherchiez. J'en sais long sur vous.

– C'est vrai, mais nous ne l'avons pas trouvée. J'étais prêt à renoncer et à rentrer chez moi, aux États-Unis.

– Vous mentez. Vous l'avez, ou vous savez où elle se trouve. Je n'avais pas mis les pieds dans la maison de Mama depuis qu'elle a vendu mon épée, il y a dix-sept ans. Si je l'ai fait aujourd'hui, ce n'est pas pour écouter vos mensonges. Vous êtes trois, nous aussi, mais vous vous doutez que Zem et Harhano n'auraient aucun mal à vous maîtriser. Et si vous refusez encore de me répondre, nous vous livrerons à la police. Tous les étrangers doivent quitter le pays, vous le savez. Vous violez le couvre-feu. »

Claire ! songea Mitchell. « Nous ne l'avons pas, mais nous savons…

– Nous ne savons pas où elle est, intervint Jara. Mon collègue, le Dr Parmenter, a dit vrai.

– C'est bon, soupira Rose Bleue. Zem, Harhano… »

Une fenêtre s'ouvrit au premier étage. Accoudée au rebord, Mama occupait presque toute l'embrasure. Derrière elle, Casey aperçut quelques-uns de ses enfants qui ouvraient des yeux comme des soucoupes.

« Sors de ma propriété, Rose Bleue ! cria Mama. Et emmène ces hommes. Zem, Harhano, vous devriez avoir honte ! »

Zem sembla un instant désemparé. Puis il battit des paupières et leva vers Mama un regard innocent. Casey trouva qu'Harhano paraissait mal à l'aise.

« Que dit-elle ? murmura Mitchell à l'oreille de Jara.

– Silence !ordonna celui-ci.

– Je ne partirai pas tant qu'on ne m'aura pas rendu mon bien, déclara Rose Bleue. Quand cet homme t'a rapporté l'épée, tu aurais dû me l'envoyer. Tu n'avais pas le droit de la garder ni de la revendre. Elle était à moi.

– Sors de ma propriété, insista Mama. Je ne le répéterai pas, Rose Bleue.

– Et si je reste ? Tu appelleras les flics ? Essaie toujours, pour voir ! Même s'ils se dérangeaient, ce dont je doute, ils se mettraient de mon côté. C'était mon bien, après tout ! »

Mama rentra la tête à l'intérieur. D'autres enfants se pressèrent à la fenêtre, pointant le doigt et parlant à voix basse. Puis leur mère réapparut, tenant un objet à la main. « Casey ! appela-t-elle. Débarrasse-nous d'elle ! » Elle jeta ce qui semblait n'être qu'un bout de ferraille vers le groupe massé devant la boutique. Il tomba en tournoyant, tellement piqué de rouille qu'il ne reflétait même pas le soleil.

Harhano fut le premier à réagir. Il tendit le bras par-dessus la tête de Casey pour saisir le morceau de métal. La jeune fille se rua sur lui pour le déséquilibrer. Le bras d'Harhano frôla l'objet, qui ricocha hors de leur portée à tous pour atterrir sur le trottoir, dix mètres plus loin.

Comme le groupe hésitait une seconde, observant la chute du morceau de métal, un petit homme surgit de l'ombre et le ramassa. Il l'éleva avec précaution, posant sur lui un regard à la fois émerveillé et incrédule. Tout le monde vit alors que l'objet était recourbé, et tellement rongé par la rouille qu'on aurait dit

de la dentelle. Mais devant leurs yeux, il parut se recomposer et retrouver progressivement son éclat, jusqu'à les éblouir. La poignée se tordit dans la main de l'homme, les ciselures creusèrent leur sillon, les pierres recommencèrent à étinceler. « Tarq ! » s'écrièrent Casey et Mitchell d'une même voix.

Le sozrani ne leur prêta aucune attention. « C'est… est-ce que c'est elle ? » balbutia-t-il en éloignant légèrement l'épée de son visage, comme s'il craignait d'être aveuglé. « L'épée du roi des Gemmes ?

– Voleuse ! vociféra Rose Bleue à l'adresse de Mama. Tu l'as gardée pendant dix-sept ans ?

– Bien sûr, répondit Mama. Ce n'est pas parce que toi, tu l'aurais vendue, que tout le monde devait en faire autant.

– Rends-la-moi ! » glapit Rose Bleue, faisant signe à Zem et Harhano de s'avancer. « Elle m'appartient.

– Non, répliqua Tarq. Elle doit revenir aux sozranis. Elle appartenait au saint Sozran avant d'être au roi des Gemmes. » Il tourna son regard vers l'épée dorée comme si ce n'était pas lui qui la tenait. « Elle était droite alors, aussi droite qu'un épieu. Je dois la leur rendre.

– Pourquoi, Tarq ? » demanda Jara en faisant un pas vers lui. Zem et Harhano ne réagirent pas, aussi en fit-il un autre. « Tu ne leur dois rien. Ils t'ont frappé et blessé. Regarde-toi. Tu as perdu beaucoup de sang. Tu mourras si tu ne reçois pas des soins. Et c'est à ces gens-là que tu voudrais offrir l'épée ? Donne-la-nous plutôt. Ne la laisse pas à tes bourreaux. » Il tendit la main.

« Ce sont les sozranis qui t'ont fait ça, Tarq ? » demanda Casey en désignant sa blessure du menton. Jara lui lança un regard effaré, à croire qu'il n'avait encore jamais entendu une touriste parler le lurqazi. « Il a raison. Tu aurais tort de leur donner l'épée. Ils ne la méritent pas. »

Tarq regardait tour à tour Casey et Jara. « Donne-la-nous, répéta Jara. Nous la mettrons dans un musée où tout le monde pourra l'admirer. Les sozranis, eux, l'enfermeraient et te laisseraient peut-être la voir une fois par an. Nous sommes de l'université. Nous savons ce qui est le mieux pour elle.

– Ils t'ont menti, n'est-ce pas, Tarq ? renchérit Casey. Ils t'ont dit qu'ils possédaient l'épée. Mais la leur était droite, et beaucoup

trop neuve. Je le sais, je l'ai vue. »

Tarq fléchit légèrement ; il semblait ne tenir debout que grâce à l'épée qu'il levait toujours à bout de bras. « Que vais-je devenir ? murmura-t-il si bas qu'ils le perçurent à peine. Où irai-je ? Les sozranis étaient toute ma vie. Mes parents m'ont confié à eux quand j'avais douze ans. Je ne connais rien d'autre.

– Tu ne peux pas bâtir ton existence sur un mensonge, dit Casey.

– Donne-nous l'épée », reprit Jara.

Tarq avança vers lui, portant l'épée tel un tison ardent. Casey entendit Zem marmonner, mais elle ne voulut pas quitter Tarq des yeux, comme si, en le regardant, elle avait pu l'aider à approcher encore. « Que lui as-tu dit ? » glissa Mitchell à l'oreille de sa fille.

Il y eut une détonation et, presque en même temps, ils virent le sang jaillir de l'épaule de Tarq. Zem se précipita vers celui-ci, un revolver au poing. « Qu'ils aillent se faire foutre avec leur musée à la con ! gronda-t-il. Donne-moi l'épée !

– Non », répliqua Tarq, grimaçant de douleur. Casey remarqua qu'il avait été atteint à l'autre épaule, comme s'il était victime d'un rituel mystérieux qui réclamait des blessures symétriques. « Non ! » répéta-t-il plus fort en projetant l'épée devant lui. La main qui tenait le revolver se détacha du bras de Zem, tout naturellement, à croire que ces deux-là avaient une longue habitude de ces séparations. Zem contempla son bras sans comprendre. Puis il fit volte-face et s'enfuit en courant. « Casey ! » gémit Tarq en lui lançant l'épée. Ses yeux se révulsèrent et il tomba évanoui.

Il avait mal visé, et Casey manqua une fois de plus l'épée. Elle l'entendit heurter le sol derrière elle, se retourna et la vit disparaître à l'intérieur de la boutique de Mama. Quelqu'un la ramassa, elle ne vit pas qui à cause de la pénombre. Sans doute un des gosses, se dit-elle, soulagée. Elle ne s'attendait certes pas à voir la silhouette qui se détacha de l'ombre et s'avança dans la lumière comme sur une scène, ses cheveux blonds illuminés par l'éclat de la lame.

Dans la cuisine de Mama, Angie faisait semblant de dormir

quand l'air s'était épaissi autour d'elle. Elle avait entendu la discussion entre Casey et Rafiz, vu sa sœur sortir, puis l'air était redevenu normal. Elle n'avait pas bougé, les yeux mi-clos, hésitant entre se lever ou rester couchée jusqu'à ce que tout soit fini. Quoi qu'il se soit passé, elle n'avait pas envie de s'en mêler.

En entendant Mama entrer, elle ouvrit les yeux et se redressa. Rafiz, toujours assis à la table, prononça quelques mots en lurqazi quand la grosse femme passa près lui. Sans lui répondre, Mama se pencha sur un porte-parapluies en forme de patte d'éléphant qui trônait en haut de l'escalier et y farfouilla. Elle rejeta plusieurs cannes, ombrelles et parasols avant de mettre la main sur un morceau de ferraille rouillé. Intriguée, Angie se leva comme Mama se penchait à la fenêtre de la chambre et criait quelque chose d'une voix gutturale avant de jeter le bout de métal dans la rue.

Angie entendit celui-ci heurter le trottoir, puis une dispute éclata entre Mama et Rose Bleue. Ce morceau de ferraille était-il l'épée du roi des Gemmes ? La voix de Rose Bleue dérapa dans l'aigu. Angie dévala l'escalier, entra dans la boutique au moment même où l'épée ricochait devant elle, tache d'or ternie par le demi-jour blafard. Elle se pencha et sa main se referma sur la poignée. Puis, mue par le seul désir de la voir à la lumière du jour, elle sortit sur le seuil. Une lueur de brasier s'éleva de la lame, éclairant son visage.

« Angie ! » s'exclama son père. Comment l'avait-il retrouvée ? « Angie, donne-moi l'épée ! »

La poignée était froide et ferme dans sa main. Le poids de l'épée l'entraînait vers le sol. Elle sentit qu'elle pouvait plonger avec elle, quitter ce monde et se couler dans un autre, plein de magie et d'apparat. Elle verrait les royaumes de Borol et Marol de ses propres yeux, le roi de Borol la reconnaîtrait pour sa fille et l'accueillerait dans son palais, elle emploierait l'épée pour défaire les armées de Marol et prendre la place qui lui revenait sur le trône.

« Angie, dit la voix de son père. Tu dois nous donner l'épée. Vite. C'est ce que Jara et moi étions en train de chercher, l'épée du roi des Gemmes. »

Du coin de l'œil, elle aperçut un géant qui s'approchait

subrepticement. Elle ne lui accorda pas même un regard. L'épée du roi des Gemmes était réelle et elle la tenait à cet instant même. « Angie, intervint Casey. Donne l'épée à papa. Dépêche-toi. Après, nous rentrerons à la maison. »

Pour la première fois, Angie examina l'épée de près. La poignée était incrustée de pierres dont l'une pressait la paume de sa main. Elle était réelle, mais pas au sens où elle l'entendait jusque-là. Elle vit sa création, douze siècles plus tôt. Sozran conduisait ses partisans à la victoire puis découvrait, mais trop tard, le complot dans ses propres rangs. Le roi des Gemmes remportait bataille sur bataille, et quand l'épée lui revenait à l'issue de sa dernière victoire, elle la vit changer de forme, s'incurver d'incompréhensible façon. On l'ensevelissait au côté du roi des Gemmes après la bataille des Pierres, on la volait cinquante ans plus tard, elle passait de main en main, on finissait par oublier sa signification. Des siècles plus tard, elle vit un homme l'étudier attentivement, se demandant si les arabesques sur la poignée étaient des ciselures ou la conséquence d'un accident. Puis il secouait la tête et la remontait dans son grenier où elle demeurait pendant encore plusieurs siècles. La poussière se déposait sur sa poignée, voilant l'éclat de ses derniers joyaux, jusqu'au jour où un jeune homme l'exhumait et l'apportait rue du 25-Novembre, dans l'espoir d'en tirer de quoi nourrir sa famille. Elle passait entre les mains d'un touriste fortuné, puis entre celles de Mama, sa gardienne pendant dix-sept ans.

Le monde bougea autour d'Angie, et elle se retrouva dans le présent. Après tant de détours, l'histoire du roi des Gemmes aboutissait à ce petit groupe devant la boutique de Mama. Borol et Marol n'avaient rien à voir là-dedans. Elle s'était emparée de l'histoire de ce pays étrange et l'avait introduite dans ses propres légendes. Mais l'histoire était vraie, ce n'était pas une invention.

Elle se rappellerait toujours cet instant, le poids de l'épée dans sa main, les spectateurs – ceux qu'elle connaissait et les autres – groupés autour d'elle en silence, leurs regards intenses fixés sur elle. Le soleil éclairait l'épée, les objets sur l'herbe ; chaque chose avait sa propre ombre, chaque ombre son emplacement déterminé par le soleil et les lois de la physique. Elle comprenait la signification de ce tableau, celle de toutes les figures, mais

jamais elle n'arriverait à les traduire en mots. Jamais elle ne cernerait de plus près cette vérité que par cette sentence : « Le réel est réel. »

L'épée dans sa main était réelle. Le soleil était réel, Casey et Mitchell, les objets sur l'herbe l'étaient aussi. Pas Borol et Marol. Elle était la princesse perdue, l'héritière secrète, mais pas dans un royaume imaginaire. Son pouvoir se situait ici, à ce moment précis. Elle était puissante parce qu'elle tenait l'épée.

Tout le monde la regardait, pétrifié. La bouche de Rose Bleue béait légèrement, comme si elle voulait parler mais était incapable de rompre le silence. Le géant se penchait vers elle, prêt à faire un pas de plus dans sa direction. Casey tendait la main, comme pour la supplier. Son père et le petit homme près de lui ouvraient des yeux démesurés.

Elle avait l'épée ; elle pouvait tout faire. C'était là ce qu'elle recherchait en jouant avec les royaumes, cette impression de toute-puissance. Mais là, la sensation était cent fois plus forte. Elle pouvait donner l'épée à Rose Bleue et réduire à néant les espoirs de son père. Elle pouvait la retourner contre elle et mourir sous leurs regards horrifiés. Elle pouvait même tuer Casey, se débarrasser d'elle pour de bon, et son père ne dirait rien, pas si elle lui donnait ensuite l'épée.

Les silhouettes devant elle n'avaient pas bougé. L'air s'était à nouveau figé, épaissi par le pouvoir de l'épée. Tout le monde avait l'air idiot ainsi arrêté en pleine action, même son père, même Casey.

Le réel est réel, pensa-t-elle. Réelle était sa famille groupée autour d'elle, dans l'attente d'une décision. Elle tenait le nœud qui les liait tous ensemble, elle pouvait à sa guise le trancher ou le défaire.

Soudain elle sut ce qu'elle devait faire, le geste qui régirait le reste de son existence. Elle pouvait transformer sa famille, mais pour ça, il fallait que la princesse égarée abdique. Après, elle réapprendrait à vivre dans ce monde-ci. Un monde qui recelait des merveilles semblables à l'épée incrustée de pierreries ne pouvait pas être totalement mauvais. Elle s'avança vers le groupe sur l'herbe – avec quelle aisance la lame fendait l'air! – et tendit l'épée à son père.

Il l'agrippa d'une main ferme. L'air se vida de son pouvoir, et tout le monde tituba légèrement. « Viens, lui dit-il. Allons-nous-en. »

Rose Bleue fit un pas vers la main de Zem qui gisait toujours sur la chaussée, le revolver au poing. Mitchell se retourna vers elle en brandissant l'épée et elle s'arrêta net, comme pétrifiée. Mama cria quelque chose depuis sa fenêtre, puis elle leur adressa les seuls mots d'anglais qu'on l'ait jamais entendue prononcer : « Au revoir ! Au revoir !

– Au revoir, Mama ! cria Casey en retour. Merci ! Au revoir, Rafiz ! » Puis ils dévalèrent la rue du 25-Novembrc derrière Jara qui ouvrit son porte-documents en courant pour en sortir son plan. Une traînée de papier se répandit dans son sillage, mais en se retournant, Angie constata que personne ne les suivait.

Mitchell marchait derrière Jara à travers les rues désertes d'Amaz, tentant de comprendre ce qui s'était passé. Qui était cette femme, si corpulente qu'elle comblait presque l'embrasure d'une fenêtre, et comment Casey l'avait-elle connue ? Depuis quand l'épée se trouvait-elle chez elle ? Casey était-elle au courant ? Si oui, pourquoi ne lui avait-elle rien dit ? Et son autre fille, Angie… Il n'oublierait jamais son visage quand elle s'était avancée pour lui tendre l'épée ; elle rayonnait alors d'un éclat qui rivalisait presque avec celui de la lame. Et elle avait souri ! Ça faisait des années qu'il ne l'avait pas vue sourire. Il l'avait peut-être sous-estimée, il avait peut-être eu tort de la croire si vite perdue.

Jara courait devant lui, son porte-documents béant lui fouettant la jambe ; il prenait uniquement les rues qui s'ouvraient sur une courbe. Mitchell aperçut l'université devant eux. « Nous allons devoir laisser l'épée dans le bureau de l'administration, haleta Jara. Il y a un coffre-fort. »

Ils firent halte devant le bureau. Mitchell regarda alors l'épée dans sa main, comme s'il s'avisait enfin qu'elle était là. Elle lui avait paru étrangement légère pendant leur course folle à travers la ville. Il la tendit à Jara à contrecœur. « Tenez », lui dit-il.

Jara prit l'épée et ils entrèrent tous les quatre. La lame attirait à elle la faible clarté du couloir qu'elle semblait remodeler,

redessiner tout en courbes. La réceptionniste eut le souffle coupé quand elle vit Jara entrer dans son petit bureau, brandissant l'épée tel un conquérant.

« Nous l'avons trouvée, lui annonça-t-il. Je vous l'avais bien dit ! » Il la dépassa pour aller dans un bureau plus vaste et marcha droit vers le coffre-fort encastré dans le mur.

Ayant déposé l'épée à 1'intérieur, il se tourna vers Mitchell et dit : « Je suppose que nous ne nous reverrons plus. Vous devez regagner votre pays, et moi attendre ici le sort que me réserve le régime de Cumaq. Je voudrais vous remercier de votre aide, de votre dévouement…

– Comment ça, le sort que vous réserve Cumaq ? l'interrompit Mitchell. Que croyez-vous qu'il fera ? »

Jara haussa les épaules. « Je l'ignore. Il a été question de fermer l'université. Je ne sais pas ce que nous allons devenir.

– Mais… pourquoi ne fuyez-vous pas ? Venez avec nous !

– Je suis citoyen de ce pays. Ils ne me laisseront pas partir. Je vous écrirai tant que ce sera possible, nous pourrons peut-être collaborer sur un article ou deux à propos de l'épée et de l'épopée du roi des Gemmes. Il y aura peut-être matière pour un livre…

– Certainement ! Nous écrirons un livre, et s'il se vend bien, si les gens entendent parler de vous, nous lancerons une campagne pour vous faire venir aux États-Unis ! »

Jara eut un sourire triste. « Au revoir, mon ami. Dépêchez-vous de quitter le pays. Cumaq a renforcé ses positions ces derniers jours. Je crains de vous avoir mis en danger, tant j'étais impatient de trouver l'épée. Allez à l'aéroport, vite. Je vous prie de m'excuser.

– Je vous écrirai, promit Mitchell. Je rédigerai des notes pour le livre et vous les enverrai dès que possible.

– Oui, soupira Jara. Un beau rêve, ce livre. » Il raccompagna Mitchell, Casey et Angie jusqu'à la porte et les suivit des yeux pendant qu'ils traversaient le bureau de la réceptionniste. Celle-ci leur lança quelques mots en lurqazi, une sorte d'au revoir, et Casey lui répondit.

Puis ils prirent tous les trois le chemin de la maison du Dr Tamir. « À combien s'élevait la rançon ? demanda Angie quand ils atteignirent la place où Mitchell avait vu un marché aux

animaux.

– Ils voulaient l'épée », répondit Mitchell, surpris. Il y avait très longtemps qu'elle ne lui avait pas demandé quelque chose.

« C'est tout ?

– Ça ne te suffit pas ? Qu'est-ce que tu espérais ?

– Je pensais...

– Et d'abord, qui t'a autorisée à sortir alors qu'on t'avait expressément recommandé de rester à la maison ? » gronda-t-il, se rappelant ses responsabilités parentales avec un temps de retard, comme toujours. « Tu as de la chance que je sois parti à ta recherche.

– Je croyais savoir où était Casey. J'ai pensé qu'elle était allée rue du 25-Novembre.

– Tu aurais dû nous le dire au lieu de t'enfuir », répliqua Mitchell. Qu'est-ce qui lui prenait ? Il aurait dû l'encourager à parler au lieu de mettre l'accent sur ses fautes. Mais elle avait agi avec légèreté, et il tenait à ce qu'elle en prenne conscience. Il hésita entre les deux attitudes, sachant qu'aucune ne convenait, et dit enfin : « Qu'est-ce que tu imaginais, pour la rançon ?

– Un million de dollars, au moins !

– Sans blague ? Tu crois valoir autant ?

– Et comment ! » pouffa Angie.

J'ai dit ce qu'il fallait dire, songea Mitchell, tout étonné. II aurait fait n'importe quoi pour qu'Angie lui parle de nouveau comme ça. Ils tournèrent le coin d'une rue et une grosse voiture américaine ralentit à leur hauteur. Le conducteur leur cria quelque chose en lurqazi.

Mitchell fit signe à Casey de se taire. « Nous ne parlons pas votre langue, dit-il. Excusez-nous. Seulement l'anglais.

– Tous les étrangers doivent quitter le pays », dit le chauffeur. Mitchell remarqua alors qu'il portait un uniforme et qu'un fusil était dressé entre lui et son passager. Des renforts pour Cumaq, supposa-t-il, même si leurs uniformes auraient pu provenir de n'importe quel camp. Il se demanda ou ils s'étaient procuré leur voiture. « Vous allez nous accompagner au poste de police.

– Nous ne trouvons pas de taxi pour nous conduire à l'aéroport, dit Mitchell. Ça fait des heures que nous cherchons. »

Le conducteur lança quelque chose à son passager. Casey

adressa un signe de tête à Mitchell, qui comprit que la situation tournait à leur avantage. « Nous allons vous conduire à l'aéroport, annonça le chauffeur. Montez, dépêchons-nous.

– Ma femme est restée à la maison, dit Mitchell. Pouvons-nous passer la prendre ainsi que nos billets d'avion ? »

Le conducteur poussa un soupir théâtral « Est-ce que nous ressemblons à des chauffeurs de taxi ? Pas de femme. Nous partons immédiatement.

– J'ai aussi de l'argent à la maison, de l'argent d'Amaz. Nous ne pouvons pas le sortir du pays et toutes les banques sont fermées. Je vous donnerai tout si vous nous ramenez chez nous. »

Cette fois, le conducteur n'éprouva pas le besoin de parlementer avec l'autre homme. « OK, dit-il. Montez. Mais nous nous arrêterons juste le temps de récupérer votre femme et vos billets. »

Ils montèrent tous les trois à l'arrière. Mitchell se pencha vers le conducteur et le guida jusqu'à la maison du Dr Tamir. C'est la dernière fois que je passe ce coin de rue, pensa-t-il. Je ne reverrai jamais plus cet endroit. Il s'étonna de la tristesse qu'il ressentait.

Le chauffeur stoppa devant la maison. Mitchell s'attendait plus ou moins à retrouver les sozranis, mais la rue était toujours déserte. Il monta en courant les marches du perron, ouvrit la porte et cria : « Claire ! »

Dans un de ses cauchemars, Claire était partie, les masques bizarres et les épées sur le mur lui lançaient des œillades sarcastiques. Mais non, sa femme était encore assise à la table où il l'avait laissée, un gros livre ouvert devant elle. « Nous devons partir, lui dit-il. Nous n'avons pas beaucoup de temps. N'emporte que le strict nécessaire. Oh ! et donne-moi tout l'argent que tu as. »

Claire le regardait sans comprendre. C'est à peine si elle s'anima un peu quand Casey et Angie entrèrent. « Comment as-tu… ? bredouilla-t-elle.

– Pas le temps. Rassemble tout ce dont tu as besoin. Et vous aussi, dit-il en se retournant vers les filles.

– Tout… », répéta Claire, l'air vague, mais déjà Mitchell se ruait vers les chambres.

Dix minutes plus tard, leurs affaires emballées, Mitchell, Casey

et Angie franchissaient la porte de la maison. Claire se traînait derrière eux, chargée de son seul sac à main et du livre dont elle marquait soigneusement la page avec son doigt. La voiture les avait attendus, mais le conducteur poussa un juron en découvrant leurs trois valises. Mitchell lui tendit une liasse de billets, terriblement conscient de son insuffisance. Les banques étaient restées fermées depuis le coup de force de Cumaq. Claire fouilla dans son sac et en tira quelques billets de plus. Le conducteur les compta puis, satisfait, il ordonna à son passager de descendre. Celui-ci commença à parlementer en lurqazi.

C'est fichu, pensa Mitchell. L'un de nous va rester en rade. Il n'y a pas assez de place pour tout le monde. Et dire que nous étions si près du but… Mais la chance était décidément avec eux : le chauffeur finit par tendre une partie des billets à son comparse qui quitta alors la voiture.

Mitchell monta devant et posa sa valise en équilibre sur ses genoux, évitant soigneusement de heurter le fusil. Claire, Casey et Angie prirent place à l'arrière. Le conducteur démarra. Quand ils tournèrent au coin de la rue, la dernière chose que vit Mitchell fut la statue de l'homme tenant l'œuf. Il se fit la réflexion qu'il ne savait toujours pas qui il était.

Rue du 25-Novembre

Assise sur une chaise, Mama veillait le jeune homme endormi dans son lit. Son souffle était maintenant régulier et son teint, quoiqu'encore pâle, semblait plus vif. Ses blessures avaient enfin cessé de saigner sous les bandes stériles appliquées par Rafiz.

Sa tâche était achevée. Elle se laissa aller contre le dossier et ferma les yeux ; c'était à peine si elle entendait les voix excitées de ses voisins dehors. Dix-sept ans plus tôt, un touriste était entré dans sa boutique, apportant un morceau de ferraille rouillé et ciselé à une extrémité. Reconnaissant l'épée du roi des Gemmes, elle la lui avait immédiatement rachetée. Peu après, Rose Bleue avait fait irruption dans sa boutique, exigeant qu'elle lui rende l'épée au prétexte que c'était elle qui l'avait d'abord vendue au touriste. Elles n'avaient plus échangé un mot pendant de longues années jusqu'au jour, une semaine plus tôt, où Mama avait lancé l'épée à Casey.

Le jeune homme s'agita ; elle se pencha et lui toucha le front. En identifiant l'épée, elle avait acquis la certitude qu'on l'avait choisie pour veiller sur elle, qu'on lui avait confié le soin de la transmettre aux personnes qui devaient s'en charger. Elle ignorait qui seraient ces envoyés, mais elle savait qu'elle les reconnaîtrait quand ils paraîtraient enfin. Pendant les dix-sept longues années où elle avait surveillé son trésor, la rue avait connu plusieurs déménagements. Rose Bleue et elle-même, autrefois à l'opposé l'une de l'autre, avaient progressé vers son milieu jusqu'à occuper des boutiques voisines.

Elle avait mis son premier enfant au monde quelque temps après avoir racheté l'épée. En sa qualité de gardienne, elle craignait qu'il ne lui arrive quelque chose, de ne pas être toujours là pour la protéger de Rose Bleue. Deux enfants ne lui avaient pas paru une protection suffisante, pas plus que six, ni dix. Au troisième ou quatrième, on avait commencé à l'appeler Mama ; au cinquième ou sixième, plus personne ne se rappelait son vrai prénom. Parfois, elle-même l'oubliait. Ça faisait déjà un bout de

temps qu'était né le douzième ; depuis, elle n'avait pas éprouvé le besoin d'un nouvel enfant.

Le soleil déclinait. Comme tous les jours depuis une semaine, les brocanteurs avaient fermé leurs boutiques et s'étaient regroupés dehors pour discuter des événements récents. Mama se leva pour éclairer la pièce. Elle entendit alors ses voisins réunir du bois et les vieilleries qu'ils avaient renoncé à vendre afin d'allumer un grand feu. Leurs voix animées s'élevaient jusqu'à elle.

« Elle était américaine, vous savez ? Mama me l'a dit.

– Incroyable ! Dire qu'elle a vécu toutes ces années avec nous sans que nous nous en doutions !

– Je crois qu'elle vivait encore là-bas quand elle a entendu parler de l'épée pour la première fois. Elle est venue s'installer ici pour la trouver.

– À son arrivée, elle se prétendait experte en épées. Quand quelqu'un voulait en acheter ou en vendre une, on le lui adressait immédiatement.

– Et c'est comme ça qu'on a dû lui vendre celle du roi des Gemmes. Mais comme elle avait tout d'un simple bout de ferraille, elle s'en est débarrassée. »

Quelqu'un rit. « J'aurais aimé voir sa tête quand elle s'est rendu compte qu'elle s'était séparée de l'épée du roi des Gemmes !

– L'épée qu'elle était spécialement venue chercher à Amaz !

– Et quand elle a su que Mama l'avait rachetée ?

– Et la semaine dernière, en découvrant que finalement, elle ne l'avait pas revendue ? »

Tout le monde s'esclaffa. Ils raffolaient tous de ces histoires où la roue du destin tournait lentement sur elle-même, attribuant punitions et récompenses. Et si quelques-uns semblaient mal à l'aise, parce que Rose Bleue n'était pas si méchante, parce qu'elle était leur voisine depuis des temps immémoriaux, ils ne jugèrent pas convenable, dans la clarté du brasier, de prendre sa défense. Ils savaient tous qu'avant longtemps, elle figurerait parmi les légendes de la rue, qu'on l'accuserait de tous les malheurs, que les parents menaceraient de son nom les enfants turbulents. Déjà, deux ou trois lançaient des regards anxieux par-dessus leur épaule, redoutant de la voir s'avancer vers le feu, surgie des

ténèbres.

« Et Mama ? Rendez-vous compte, garder ce secret pour elle seule. Pendant dix-sept ans !

– Je reconnais que je l'avais mal jugée. Je l'ai toujours trouvée injuste envers Rose Bleue. Je ne comprenais pas ce qu'elle lui reprochait.

– On pourrait peut-être créer une association ?

– C'est vrai !

– Et on élirait Mama comme présidente.

– Ouais, ça c'est une idée ! »

Dans la chambre du haut, Mama secoua la tête. Elle allait devoir mettre fin à ce projet avant qu'il soit trop bien ancré dans leurs esprits. Elle avait à faire des choses autrement plus importantes que présider une association.

Dans la rue, une jeune femme de vingt ans à peine se leva et s'étira. « Désolée, je ne peux pas rester plus longtemps, dit-elle. J'ai du ménage à faire.

– Allons, assieds-toi donc, Calano !

– Désolée », répéta Calano. Tous la regardèrent s'éloigner du cercle protecteur du feu et se fondre dans la nuit qui les enveloppait. Au bout d'un moment, ils virent une lueur s'échapper par la porte de la boutique de Rose Bleue quand elle y entra.

« On ne m'ôtera pas de l'idée qu'elle est trop jeune pour reprendre cette boutique toute seule, chuchota une femme.

– Dis plutôt que tu es jalouse. Tout le monde sait bien que tu la convoitais. »

Le silence s'abattit. Puis quelqu'un dit : « Je me demande où elle peut être maintenant.

– Rose Bleue ? Moi, je crois qu'elle est retournée aux États-Unis.

– Elle a peut-être été enlevée par les oiseaux qui ont pris la femme d'Harhano.

– Et Harhano ? Ça fait une semaine qu'on ne le voit plus. »

Personne n'avança que les oiseaux avaient pu également enlever Harhano dans les airs. Les spéculations des gens de la rue ne reculaient devant aucune invraisemblance, mais elles évitaient toujours le ridicule.

Le jeune homme se dressa brusquement dans le lit, poussa un cri, puis plus rien. Mama le berça et le reborda, faisant en sorte de ne pas toucher ses pansements. Il a de beaux yeux, pensa-t-elle en le regardant replonger dans le sommeil, bruns comme ceux d'une biche, avec de longs cils noirs. A quoi ressemblerait un enfant conçu avec lui ?

Cette pensée la déconcerta. Ne venait-elle pas de se dire que sa surveillance était terminée ? Pourtant, elle se savait encore fertile. Peut-être s'était-elle menti à elle-même. Peut-être les enfants avaient-ils primé sur le reste, après tout. Et où irait le jeune homme après sa guérison ? Elle l'avait entendu dire qu'il vivait avec les sozranis depuis l'âge de douze ans. Ne ferait-elle pas mieux de le garder près d'elle ?

Elle se pencha sur lui. Ses longs cheveux noirs balayèrent son visage et il s'éveilla, complètement cette fois. Immobile sur sa couche, il s'émerveilla de l'opulence de la femme et de sa beauté.

Dans la boutique de Mama, Rafiz entendait à peine les voix et les éclats de rire de ses voisins rassemblés dans la rue. Il connaissait maintenant toutes les couleurs, il était capable de les nommer à bon escient, sans commettre d'erreur embarrassante. Le monde en regorgeait. Il n'avait pas éteint les lumières, et toutes se pressaient autour de lui, rouge, bleu, vert.

Avec la capacité à voir les couleurs viendrait la capacité à voir la Mort, il le savait. Il l'avait vue plusieurs fois déjà, mais brièvement, parce qu'il ne supportait pas de la regarder en face. La Mort était un squelette dont chaque os était peint d'une couleur différente, comme le xylophone que Mama avait vendu l'autre jour. Souvent, il s'était dit qu'il avait joui d'une longue existence et n'éprouverait pas de regret quand arriverait son terme, mais maintenant que l'heure était proche, il ne se sentait pas prêt.

Le squelette multicolore lui sourit derrière une pile de cartons béants. Il tenta de se lever, mais ses jambes ne le soutenaient plus. S'il pouvait rejoindre Mama, le squelette disparaîtrait peut-être. Mais il lui semblait impossible de gravir l'escalier jusqu'à la chambre. La Mort lui fit signe d'approcher.

« Non, protesta-t-il faiblement. Je ne suis pas… »

Le squelette sortit de derrière les cartons, et sa main osseuse balaya majestueusement l'air. Ses doigts étaient bleu, rouge, vert, jaune.

Rafiz recula sa chaise qui racla le sol. Le squelette se rapprocha. « Je ne suis pas prêt ! » souffla le vieil homme, réunissant ses dernières forces.

Le squelette secoua la tête. « Tu l'es », semblait-il dire. « Je t'ai attendu longtemps. »

Rafiz s'affaissa. C'était vrai, personne de son entourage, ni sans doute ailleurs dans le monde, n'avait vécu aussi longtemps que lui. Et il n'y avait pas moyen de se cacher. Au moins lui avait-on accordé la connaissance des couleurs avant sa mort.

Le squelette lui fit encore signe de le rejoindre. « N'as-tu pas eu le temps de faire tout ce que tu voulais ? » lui disait-il en silence. Casey, pensa-t-il. Je regrette juste de n'avoir pas pu dire au revoir à Casey. Il se leva pour suivre la Mort, abandonnant derrière lui son vieux, son très vieux corps.

L'expression du regard du blessé était la même que celle que Mama avait déjà lue dans les yeux de ses douze prédécesseurs. Il tenta de se redresser, mais il était trop faible et retomba sur les coussins. Plus tard, se résigna Mama. Elle le reborda et écouta son souffle s'apaiser.

Dehors la nuit s'était épaissie. Les seules lueurs provenaient du feu mourant et des étoiles. Un à un, les brocanteurs quittèrent le cercle du foyer et regagnèrent leurs boutiques. Bientôt il n'en resta plus que trois ou quatre qui passeraient la nuit à bavarder et laisseraient demain la pancarte « Fermé » accrochée à leurs portes. Leurs voix se réduisaient à un murmure berceur, un bruit de fond pour les pensées de Mama.

En un sens, elle se désolait qu'on ait trouvé l'épée. Celle-ci était la source de toute la magie de la rue du 25-Novembre, et cette magie avait imprégné goutte à goutte le tissu de la ville. Un jour, elle avait entendu Rafiz appeler la rue le centre, le cœur, la rivière asséchée parcourant la cité sans eau. Elle avait alors pensé qu'il exprimait son propre sentiment et s'était demandé comment il avait pu le deviner aussi clairement.

Tout allait changer maintenant. Ses voisins ne le

remarqueraient pas : à part Rose Bleue, ils avaient tous connu la rue après qu'elle avait reçu l'épée, si bien que la magie leur paraissait aussi naturelle que le fait de respirer. Ils avaient fini par considérer des hommes comme Zem et Rafiz – que l'épée avait attirés à leur insu – comme leurs semblables, sans s'attarder à leurs bizarreries, à leurs excentricités. Les événements les plus étranges ne procédaient pas pour eux de la magie, mais de la trame ordinaire de leurs jours. Et cette trame subsisterait, même s'il manquait un fil.

Seule Mama saurait que quelque chose était mort, et elle seule le regretterait. Elle se leva pesamment et se prépara à se coucher. Ses enfants, qui avaient parcouru la rue en tous sens à la recherche de bois pour le feu, seraient bientôt rentrés. Enfin ! soupira-t-elle. Un nouveau bébé devrait en partie compenser la perte qu'elle éprouvait.

Quelqu'un cria son nom depuis la rue. Mama jeta son châle brodé sur ses épaules et descendit l'escalier d'un pas lourd. Rafiz était resté dans la boutique, affalé sur une chaise, les yeux clos. « Mama ! » cria une voix paniquée. La grosse femme s'écarta en hâte du vieil homme et sortit sur le seuil.

« Mama ! » appela-t-on pour la troisième fois, et elle reconnut alors Calano, la remplaçante de Rose Bleue. Que lui arrivait-il ? « Mama, viens vite ! Il pousse une rose bleue dans le sol de ma boutique ! »

Mama murmura une prière pour remercier tous les dieux auxquels elle croyait. La magie ne l'avait pas encore abandonnée.

Retour au foyer

Le soldat les déposa à l'aéroport. Mitchell s'adressa au guichet d'une compagnie aérienne et apprit que le prochain avion pour les États-Unis décollait dans cinq heures. L'hôtesse lui échangea ses billets contre des sièges sur le vol en partance, avec une bonne humeur que Mitchell jugea un peu forcée. Un garde armé se tenait près d'elle et dévisagea Mitchell pendant toute la transaction.

L'aéroport n'était pas très grand, mais son aspect désert le faisait paraître immense aux yeux des Parmenter. Ils se rappelèrent les taxis garés devant les portes vitrées, la file des vendeurs de colliers, de journaux, de jeux de cartes, le bruit, les odeurs, le tourbillon des touristes venus du monde entier. Mitchell ayant laissé tout leur argent liquide au soldat, ils ne purent rien acheter à manger, mais aucun d'eux ne se plaignit. Seul le snack-bar qui vendait des barres de chocolat et des journaux de tous les pays était ouvert, gardé par une jeune hôtesse à l'air morose qui écoutait du rock sur un transistor posé sur le comptoir. Claire lut, Angie contempla un carnet ouvert, Mitchell et Casey déambulèrent le long des corridors, parmi les terminaux et les boutiques fermées, jusqu'au moment du départ.

Leur vol fut retardé de deux heures. Une heure avant d'embarquer, un garde leur commanda de défaire leurs valises dont il inspecta scrupuleusement le contenu, pièce par pièce. Claire ne leva pas le nez de son livre tout le temps où il feuilleta un à un les carnets d'Angie, les secouant pour voir s'il en tombait quelque chose. Quand ils embarquèrent enfin, ils constatèrent que le seul autre passager était un jeune homme arborant un complet neuf et une barbe de plusieurs jours. Visiblement gênée, l'hôtesse récita les consignes de sécurité aux cinq voyageurs, qui n'y prêtèrent guère attention.

Quand l'avion eut décollé et qu'ils purent circuler librement, Casey dénicha un journal en lurqazi oublié sur un fauteuil. Elle tenta de le déchiffrer avec l'aide de son dictionnaire, et s'aperçut qu'il ne contenait pas d'informations, mais des poésies. Rebutée

par la syntaxe ardue, elle le reposa et observa le jeune homme assis quelques rangs plus loin. Il avait ouvert un porte-documents et vérifiait une longue liste de nombres avec une calculatrice. Soudain, il ôta ses lunettes et fondit en larmes. Casey se demanda combien il avait perdu quand les forces de Cumaq s'étaient emparées du pays.

Ne tenant pas en place, elle se releva et déambula au hasard. Dans la minuscule cuisine du bord, elle trouva sa mère qui, à l'aide de signes, tentait de convaincre l'hôtesse de lui échanger un verre contre des traveller's chèques américains. À la fin, l'hôtesse inclina la tête et lui tendit un gobelet plein de glaçons et une petite bouteille.

Casey regagna son fauteuil. Son père avait pris dans son sac un bloc de papier jaune à en-tête officiel sur lequel il griffonnait des notes. « Tu mentionneras mon nom dans ton livre ? lui demanda-t- elle.

– Tu veux rire ? répondit Mitchell. Bien sûr que oui. Et celui d'Angie aussi. Dis-moi un peu comment vous avez fait pour vous retrouver toutes les deux rue du 25-Novembre ? »

Ils bavardèrent à mi-voix pendant tout le vol. Claire regagna son fauteuil et fixa un point devant elle. Angie s'assit près d'un hublot et contempla le ciel jusqu'à ce que l'hôtesse prenne le micro pour les prier d'attacher leurs ceintures.

Juste avant l'atterrissage, l'hôtesse tendit à Mitchell et à l'autre homme des formulaires de douane. En face de « Nationalité », Mitchell écrivit : « Américain » ; il étudia le mot pendant quelques secondes, le biffa et inscrivit : « États-Unis ».

Ayant passé la douane, les Parmenter montèrent à bord d'un taxi. Tout leur paraissait étrange, déformé, comme dans un miroir de baraque foraine. Les gens étaient trop pâles, les voitures trop neuves, les maisons trop carrées. La route était trop manifestement droite, comme si elle prenait parti pour les sozranis contre le roi des Gemmes. Quand ils approchèrent de chez eux, ils eurent du mal à se convaincre qu'ils avaient vécu dans une rue pareille, dans une maison pareille.

Ils s'arrêtèrent un instant sur le seuil, stupéfiés. Pendant quelques secondes, ils eurent l'impression d'être retournés à

Amaz. Les odeurs de cuisine du Dr Tamir vibraient encore dans l'air : cannelle, café, poisson. Jusqu'à la disposition des meubles qui leur rappelait sa maison, les deux canapés en vis-à-vis, les chaises rassemblées autour de la table…

Tamir avait laissé un message sur celle-ci. « Désolé de ne pouvoir vous accueillir, disait-il. Des affaires urgentes m'ont rappelé dans mon pays. » Mitchell, qui comptait lui annoncer lui-même qu'il allait devoir écourter son séjour, éclata de rire. Il se demanda dans quelle mesure les « affaires urgentes » de Tamir concernaient les sozranis, furieux d'avoir vu l'épée leur échapper. Il formula le vœu que l'armée de Cumaq cause à Tamir et à ses sozranis autant d'ennuis qu'il lui en avait apportés.

Claire ouvrit le réfrigérateur et en sortit du poisson et des légumes. « Il y a de quoi nous faire à dîner, déclara-t-elle. Mais ce sera juste.

– Parfait », dit Mitchell.

Dans un placard, Claire trouva une demi-douzaine de boîtes d'épices qu'elle sortit une à une. Le mot araraq était estampillé en rouge sur une des boîtes. Drôle de nom, pensa Mitchell. Aussi incongru sous les néons vifs de la cuisine qu'un troupeau de bœufs meuglant. Il approcha la petite boîte de ses narines et la reposa, éprouvant une fugace impression de dépaysement.

« Le dîner sera prêt d'ici une demi-heure, annonça Claire. Si vous montiez défaire les bagages ? »

Une demi-heure plus tard, ils prirent tous place autour de la table, avec sa curieuse multitude de chaises. « J'ai une faim de loup, déclara Angie. On ne nous a rien proposé à manger dans l'avion. »

Mitchell lui jeta un regard surpris. Il avait perdu l'habitude de l'entendre parler. « En effet, dit-il. C'est délicieux, Claire.

– Il me manque la moitié de mon dictionnaire, reprit Angie à l'adresse de Casey. Tu ne l'aurais pas glissé dans tes affaires ? J'ai retrouvé de N à Z, mais j'ai peur d'avoir oublié de A à M à Amaz.

– Non, répondit Casey. Qu'est-ce que tu veux que j'en fasse ?

– Quel dictionnaire ? » s'enquit Mitchell. Doucement, se rappela-t-il. Surtout, ne pas l'effaroucher.

« Oh ! Tu sais bien, dit Angie. Cette langue que j'ai inventée avec Casey. Le bordoril.

– Non, je ne sais pas, dit Mitchell. Vous ne m'en avez jamais parlé.

– Un truc de gosses, expliqua Casey. J'en ai fini avec tout ça.

– Tu préfères étudier le lurqazi, maintenant », rétorqua Angie. Mitchell s'était attendu à la voir exploser sous les sarcasmes de Casey, mais elle était presque souriante. « Ça te sera drôlement utile ici !

– Certainement, protesta sa sœur. Tu crois qu'il y a beaucoup de gens qui parlent le lurqazi aux États-Unis ? Si je ne réussis pas dans la physique, je pourrai toujours me rabattre là-dessus.

– Tu ne le parles pas si bien que ça !

– Si ! » riposta Casey. Elle prononça quelques mots secs avec beaucoup de consonnes.

« Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Angie.

– Il vaut mieux que tu ne saches pas, répondit Casey. C'est très grossier.

– Il me semble avoir entendu un type dire ça à un autre, un jour, au marché, dit Mitchell, réprimant son envie de rire. L'autre lui a aussitôt cassé la figure. »

Casey sourit, de ce sourire d'enfant espiègle que Mitchell avait toujours associé à Claire. Il tourna son regard vers sa femme. Elle porta un morceau de poisson à sa bouche et but une gorgée de vin.

Elle s'était disputée avec Casey le jour où celle-ci s'était enfuie, non ? Leur famille pratiquait l'art d'éviter les querelles, aussi devait-ce être sérieux pour que Casey quitte la maison malgré les avertissements. S'étaient-elles seulement réconciliées ?

Casey, Angie et lui-même avaient parcouru le labyrinthe jusqu'à son centre, la rue du 25-Novembre. Ils avaient inscrit leur propre histoire dans les rues d'Amaz, substitué à l'écriture anguleuse des sozranis les lettres fluides du roi des Gemmes. Ils s'étaient rapprochés pour former à eux trois une nouvelle configuration. Mais Claire ne les avait pas accompagnés. Elle était restée à la maison pour lire et boire. La ville l'avait trahie, elle avait refusé de s'ouvrir pour elle comme elle l'avait fait auparavant, et la nouvelle configuration l'excluait. Nom d'un chien ! pensa-t-il. Il était donc condamné à toujours se faire du mauvais sang pour l'un ou l'autre membre de la famille ?

« Comment ça va, Claire ? » s'enquit-il.

Elle cessa de manger et le regarda droit dans les yeux. « Ça va, dit-elle.

– Tu es sûre ? insista-t-il.

– Pourquoi voudrais-tu que ça n'aille pas ? »

Elle a encore envie d'en découdre avec quelqu'un, comprit-il. Au moins, cette fois, elle ne fera pas d'esclandre en public.

« Je sais qu'il est arrivé quelque chose avant notre départ, reprit Claire. Je t'ai entendu dans l'avion. Avec Casey, vous parliez d'épées, de labyrinthes, de roses. Mais vous ne me direz jamais ce que c'était, hein ? Vous croyez que les choses ont changé, mais au fond, ce n'est pas vrai. À moi, on ne me dit toujours rien.

– Je suis désolé », s'excusa Mitchell. Son cœur se serra, devint dur comme un petit caillou. Il était incapable d'avaler une bouchée. Comment avait-il pu être aussi aveugle ? « Nous avons trouvé l'épée. Celle du roi des Gemmes. » Il lui tendit la nouvelle, comme une offrande.

« Je le sais, dit Claire. Je vous ai entendus en parler dans l'avion. Je ne suis pas idiote.

– C'est Mama qui l'avait, dit Mitchell pour couvrir sa voix. Une femme que connaissait Casey, dans cette rue où elle allait tout le temps. La rue du 25-Novembre. Mama l'avait depuis dix-sept ans, et sa voisine, Rose Bleue…

– Je suppose que je te verrai encore moins maintenant, coupa Claire. Tu vas être très demandé : l'homme qui a découvert l'épée du roi des Gemmes !

– Je m'efforcerai de passer plus de temps à la maison, promit Mitchell. Il est arrivé quelque chose juste avant que nous la trouvions, comme un bouleversement… » Il se tut, conscient que ses paroles n'avaient pas beaucoup de sens.

« Je sais », dit Claire. Un de ces brusques changements d'humeur qui le surprenaient toujours les premières années de leur mariage. Elle a encore trop bu, pensa-t-il. Comment en avait-elle trouvé le temps ? « Je l'ai senti, moi aussi. L'air s'est mis à scintiller. J'ai levé les yeux de mon livre… J'ai d'abord cru à une hallucination, mais ça ne voulait pas disparaître. On avait du mal à bouger. Et soudain, ça s'est arrêté.

– C'était nous, expliqua Mitchell. Nous… nous forgions de nouvelles rues. Afin de nous rapprocher de l'épée. » Jusqu'où le croirait-elle ? Dit comme ça, sans ambages, ça paraissait totalement absurde. Casey tourna vers lui un regard sceptique. Il y avait au moins une personne – sa fille, le pragmatisme incarné – qui n'était pas disposée à gober ses explications.

« Vous forgiez de nouvelles rues, répéta Claire.

– En suivant le mot " épée " que j'avais tracé sur la carte de Jara. Les filles étaient déjà là-bas, rue du 25-Novembre, parce que Casey…

– J'avais été enlevée par les sozranis. Tu sais, les types avec les turbans ? Ils m'ont emmenée dans les montagnes, mais je me suis enfuie et suis retournée rue du 25-Novembre, pendant qu'Angie…

– Je suis allée là-bas en espérant y trouver Casey. Et j'ai été retenue par Rose Bleue, parce qu'elle voulait l'épée…

– Alors Rafiz et moi, nous l'avons délivrée… »

Il y avait une éternité qu'il n'avait pas entendu ses filles parler en même temps. On aurait dit des clochettes ; la voix d'Angie sonnait un peu plus grave que celle de Casey. Mais Claire secoua lentement la tête. « Vous me raconterez ça plus tard, dit-elle. Je suis crevée, et l'avion m'a filé la migraine. »

Elle se leva et quitta la table. Ils l'entendirent monter l'escalier, refermer la porte de sa chambre, puis ce fut le silence.

Mitchell contempla ses deux filles, si pleines de vie un moment plus tôt. À Amaz, il les avait arrachées à des forces qu'il ne comprenait pas tout à fait, puis il les avait délivrées de leurs froides cités de silence grâce au pouvoir des mots. L'homme qui avait accompli ces exploits saurait bien ravir Claire à son refuge secret. Ce serait sans doute plus difficile, mais ça valait la peine d'essayer.